



Le Folklore Brabançon

163

REWISBIQUE
Archives

Le
Folklore Brabançon

Le
Folklore
Brabançon

Notre couverture :

ELEWITZ. — Le « Steen » avant sa restauration d'ensemble (1875).

SEPTEMBRE 1964

N° 163

Le Folklore Brabançon

ORGANE DU

Service de Recherches Historiques
et Folkloriques de la Province
de Brabant

RUE ST-JEAN, 4 — Tél. 13.07.50.

BRUXELLES

SOMMAIRE

<i>Vilvorde et sa Région</i> , par J. Delmelle	253
<i>Les Ruines de l'Abbaye de Villers</i> , par G. Goffaux	324
<i>Le double</i> , par M. Gouweloos	351
<i>Varia</i>	383
<i>Bibliographie</i>	389

SEPTEMBRE

1964

N° 163

PRIX : 35 F.

Le Service de Recherches Historiques
et Folkloriques et de Relations Culturelles
et Publiques de la Province de Brabant
publie également une revue en néerlandais

• DE BRABANTSE FOLKLORE •

*Au sommaire du n° 163
de septembre 1964 :*

De zingende klokken in Grimbergens' Abdijtoeren,
par J. Feyen.

Beknopte Geschiedenis van Evere,
par M. et E. Polfliet.

Brabantse zeden en gebruiken in de Middeleeuwen,
par F. Weemaels.

Het Geestelijk Leven te Wommersom,
par L. Tulkens.

Géographie littéraire du Brabant

Vilvorde et sa Région

par

Joseph DELMELLE

SITUÉE EN BORDURE d'une ancienne route romaine, Vilvorde — citée, pour la première fois, dans un acte passé vers l'an 700 — semble avoir acquis, assez rapidement, une certaine importance. Une église y existait déjà en 779. De même que la terre de Vilvorde, elle dépendait de l'abbaye de Chèvremont dont les moines aménagèrent un petit port sur la Senne permettant alors la navigation de bateaux de faible tirant d'eau. Cette initiative encouragea le développement de l'agglomération bientôt protégée par un château-fort et dotée d'un marché. Consacrant son caractère urbain, une *keure*, octroyée par Henri I^{er}, dit le Guerroyeur, duc de Brabant, devait affranchir la localité en 1192 et reconnaître sans doute, en même temps, l'active participation de sa milice à la lutte conduite par les souverains brabançons contre les puissants seigneurs de Grimbergen, les Berthout. Pendant la guerre de Cent Ans, enrichie par la fabrication des draps et de la bière, Vilvorde accueillit en 1339 — comme Froissart en atteste — le Roi d'Angleterre, Edouard III, qui y séjourna pendant plusieurs mois avec son importante escorte, soit 1.600 chevaliers et 10.000 archers. Edouard III y rencontra en 1340, entre autres princes, Guillaume le Hardi, comte de Hainaut, avec qui il dressa un plan de campagne contre le roi de France, Philippe de Valois, et ses alliés. A la même époque, des fêtes splendides furent organisées à Vilvorde à l'occasion du mariage, célébré en ses murs, de Louis de Maele, comte de Flandre, de Nevers et de Rethel, et de Marguerite de Brabant, fille du duc Jean III, surnommé le Triomphant, et future mère d'une autre Marguerite, épouse de Charles le Hardi ou le Téméraire. Par ailleurs, en septembre 1421, une assemblée, convoquée à l'initiative de Jacqueline de Bavière, se tint dans la petite ville. Au cours de cette assemblée, Philippe

de Saint-Pol fut déclaré régent du duché de Brabant et des comtés de Hainaut, Hollande, Zélande et Frise. Rappelons ici que Jacqueline de Bavière était l'épouse — alors séparée — de son cousin germain, le duc Jean IV de Brabant, prince faible mais lettré. Dans son bel ouvrage sur *Jacqueline de Bavière, Princesse infortunée*, Désiré Denuit écrit au sujet de Jean IV : « Au milieu d'une cour adonnée à la débauche, le duc menait une vie assez mystérieuse, tantôt au palais de Bruxelles, le plus souvent à Vilvorde et à Teroueren. Il était entouré de savants, d'historiens, d'artistes, de lettrés... ».

Revenons-en au XIV^e siècle. En 1357, le duc Wenceslas entreprend de renforcer et surélever le mur d'enceinte protégeant la ville et de le flanquer de puissantes tours, Par ailleurs, peu après la fameuse assemblée de Cortenberg. Il décide la construction d'un château-fort destiné à se substituer à celui de Genappe, trop vulnérable à son gré. Edifié de 1375 à 1382, ce redoutable manoir lui servira de refuge éventuel et de base d'action en cas de révolte des deux communes brabançonnes les plus promptes à se dresser contre le prince : Bruxelles et Louvain. Fin du XVII^e siècle, le baron Jacques Le Roy — dont il a été question, à de nombreuses reprises, dans nos précédents chapitres — fera remarquer au sujet de la dite forteresse : « La citadelle de Vilvorde était autrefois si forte qu'elle passait pour imprenable. Elle avait été bâtie pour tenir dans leur devoir ceux de Bruxelles et de Louvain, qui remuaient souvent en ce temps-ci. Ensuite, on y mit des prisonniers d'Etat, comme en Flandre on en mettait à Rupelmonde » (1).

Le château de Vilvorde — où furent conservées longtemps les archives du duché de Brabant — ne servit pas de prison avant le XV^e siècle. « A Vilvorde, notait Arthur Cosyn (2), on ne signale pas d'incarcérations antérieures à 1421. Avant cette époque, le château de Genappe fut toujours la principale prison d'Etat du duché ». De nombreux personnages plus ou moins célèbres y subirent la détention, voire la torture et la mort. On cite, dans leurs rangs, des écrivains dont :

— William Tyndale ou Tindal, emprisonné, étranglé puis brûlé le 6 octobre 1536, à l'âge de 56 ans. Conseiller de Henri VIII,

(1) A consulter : A. DE BEHAULT DE DORNON : *Le Château de Vilvorde, la Maison de Correction et leurs Prisonniers célèbres (1375-1918)*, Ed. E. Seulle, Anvers, 1921.

(2) Dans un article sur *L'Ancien Château et la Correction de Vilvorde*, dans la Revue du Touring Club de Belgique, 1 décembre 1925.

cet ecclésiastique, premier traducteur anglo-saxon de la Bible, avait adopté les théories de Luther. Séjournant en Brabant, il y fut arrêté, sous l'inculpation d'hérésie, à la suite de la dénonciation d'un de ses compatriotes, étudiant à Louvain. Un monument lui a été élevé à Vilvorde.

- Jancke Douwama, Hollandais, également suspect d'hérésie. En détention à Vilvorde, il y écrivit, de 1523 à 1530, son *Histoire de la Frise*.
- Henri De Coster, dit Costerius ou Custerus, chanoine et écolâtre à Sainte-Gudule, connu comme hagiographe. Il fut incarcéré en raison de ses désordres et mourut en captivité.
- Pasquier De La Barre, natif de Tournai, magistrat et chroniqueur. Arrêté pour ses complaisances envers les Réformés, il fut écroué à Vilvorde en attendant son exécution (1568).

Plus que toutes les autres, une détention a suscité l'attention passionnée de bien des chercheurs. Il s'agit de celle d'Antoinette du Ligier de la Garde, épouse de Guillaume de La Fon de Boisguerin, seigneur des Houlières, connue des historiens de la littérature sous le nom de Madame Deshoulières et qualifiée de *Dixième Muse* par ses contemporains trop aisément admiratifs.

Pourquoi Madame Deshoulières fut-elle détenue à Vilvorde ? On a donné, à cette question, différentes réponses. Parisienne de naissance, fille d'un maître d'hôtel d'Anne d'Autriche, Antoinette avait épousé, à l'âge de treize ans et demi, le gentilhomme poitevin Guillaume de La Fon de Boisguerin. « Bientôt, écrivaient Joseph Bédier et Paul Hazard (3), elle fut séparée de son mari. Celui-ci, s'étant attaché à la fortune de Condé, avait dû passer dans les Flandres. Après Rocroy, elle alla le rejoindre à Bruxelles. Elle y fut entourée d'adorateurs, et Condé ne fut pas des moins assidus. Cependant la cour d'Espagne ne se hâtait point de payer les appointements qu'elle avait promis à ses serviteurs. Mme Deshoulières s'en plaignit si amèrement que les Espagnols jugèrent bon de l'enfermer dans le château de Wilvorde (sic). Elle y resta huit mois, occupant ses loisirs à lire l'Écriture et les Pères. Elle fut tirée de prison par son mari, aidé de quelques soldats dévoués... ».

(3) Dans leur *Histoire de la Littérature française illustrée*, tome 1, Ed. Larousse, Paris, 1926 (?).

Cette version est-elle conforme à la vérité? Il est permis d'en douter. Quoi qu'il en soit, on sait que Guillaume de La Fon, major de la place de Rocroy, fut arrêté sur l'ordre du prince de Condé, alors allié des Espagnols, et incarcéré, le 5 janvier 1657, à la bastille vilvordienne. Egalement suspecte, sa femme devait le rejoindre en captivité le 23 mai suivant. En l'absence du complaisant châtelain de Vilvorde, qui les avait fait bénéficier d'un régime de faveur, les époux et un autre détenu mirent à exécution le projet qu'ils avaient fait de s'évader. Il gagnèrent Eppegem où ils louèrent une voiture. On pense que c'est à Willebroeck que le troisième fugitif abandonna le couple qui s'empressa de prendre la direction de la France.



VILVORDE. — L'écluse du canal de Willebroeck.

L'aimable captivité et la facile évasion de Madame Deshoulières, de son mari et du nommé La Haye ont fait l'objet de plusieurs récits plus ou moins circonstanciés parmi lesquels le plus sérieux est sans doute celui donné en 1886 par Louis Galeslont dans un opuscule, devenu rarissime, qui s'intitule: *Madame Deshoulières emprisonnée au Château de Vilvorde par ordre du Prince de Condé; son évasion de cette forteresse*. Ernest Gossart dans son livre sur la Belgique, *Auberge des Princes en Exil*, Carlo Bronne dans son recueil: *La Porte d'Exil*, et Jules Nauwelaers, aux pages de sa remarquable *Histoire de la Ville de Vilvorde*, se sont également intéressés à cet épisode de la petite histoire vilvordienne, épisode auquel n'ont pas manqué de faire allusion quantité d'autres auteurs. On a vu certains de ceux-ci

commettre, par manque d'information ou par distraction, une erreur qui, répétée, a fini par être acceptée comme une vérité. Cette erreur réside dans la modification d'un ou plusieurs mots faisant partie d'une couple de vers de la *Dixième Muse*.

Parlant de Vilvorde dans un article consacré au *Nord-Ouest du Brabant* (4), Arthur De Rudder écrivait: « C'est à Vilvorde que vécut pendant un certain temps Mme Deshoulières, la poétesse française, auteur des *Bergeries fameuses*. C'est là qu'elle écrivit ses vers pour chanter:

...les bords fleuris
qu'arrose la Senne

Bords fleuris aujourd'hui disparus sous la suie que répandent les hautes cheminées d'usines... Mme Deshoulières occupait la monotonie de son triste séjour en composant des vers élégants qui sont restés dans la mémoire des hommes et qui parfument encore la terre près de laquelle la dolente poétesse les écrivit... ».

Dans un texte sur *Le Nord-Est de Bruxelles* (5), Marcel Berge s'exprimait ainsi: « Plus tard, Mme des Houlières, emprisonnée pour dettes, dut au caractère romanesque de son inspiration poétique ainsi qu'à la bénévolence de son geôlier la réussite d'une légendaire évasion:

Sur les quais fleuris
Qu'arrose la Senne... ».

De son côté, dans une brève étude sur *Vilvorde, Centre d'Art* (6), Emile Poumon notait: « Un jour de mai 1657, on y amena une fort jolie personne qu'accompagnait une camériste. Le gouverneur du château poussa la cruauté jusqu'à lui interdire de rencontrer son mari, de Lafon de Boisguerin, seigneur des Houlières, enfermé à Vilvorde depuis cinq mois car on le soupçonnait d'avoir voulu livrer Rocroy à la France. Le gouverneur se montra galant homme tant et si bien que quelques mois plus tard la poétesse réussit à s'enfuir. Elle apprécia néanmoins beaucoup le charme bucolique des rives de la Senne à cette époque. C'est peut-être au retour d'une promenade en compagnie de son geôlier que Mme Deshoulières (1638-1694) composa sa fameuse chanson:

(4) Revue du Touring Club de Belgique, 1 mars 1922 et 1 octobre 1926.

(5) *Brabant*, numéro de mai 1956.

(6) *La Revue Nationale*, février 1954. On observera que le texte contient une flagrante contradiction au sujet du gouverneur accusé d'une part de « cruauté » mais qualifié d'autre part de « galant homme ».

*Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Senne,
Cherchez qui vous mène
Mes chères brebis... ».*

L'histoire de la captivité de Madame Deshoulières et de son évasion a été, ainsi, romancée et enjolivée. Comme les auteurs que nous venons de citer, beaucoup de Vilvordiens ne doutent pas que les bords, les quais ou les prés fleuris de l'illustre détenu furent « les grasses prairies qu'elle voyait s'étendre — a dit Jules Nauwelaers (7) — sur chaque rive de la Senne lorsque, d'aventure, par les meurtrières de son cachot, elle dirigeait ses regards vers Bruxelles ». Cette croyance, cependant, est erronée. Madame Deshoulières n'avait que vingt ans lorsqu'elle composa son idylle allégorique aux pentamètres de laquelle elle a chanté avec aisance et afféterie, à l'intention de ses enfants, non pas la Senne vilvordienne mais la Seine de son Ile-de-France natale :

*Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre...*

L'histoire, a-t-on dit, est une science conjecturale. L'aventure vilvordienne de Madame Deshoulières prouve la pertinence de cette réflexion et le danger que court l'écrivain qui ne s'entoure pas de certaines garanties sérieuses.

Suite au mouvement d'idées du XVIII^e siècle — mouvement au triomphe duquel travailla le marquis de Beccaria en Italie, John Howard en Angleterre, Voltaire et les Encyclopédistes en France, le vicomte Vilain XIII et d'autres en Belgique —, la forteresse de Vilvorde fut désaffectée et, sur son emplacement, on érigea une maison de force ou de correction qui reçut ses premiers détenus en 1779. A la veille de la guerre de 1914-1918, cet établissement pénitentiaire servit de caserne. Les Allemands, pendant l'occupation,

(7) Dans son *Histoire de la Ville de Vilvorde*, Ed. Vermaut, Courtrai, 1941.

y incarcérèrent plusieurs centaines de civils arrêtés comme prisonniers politiques. En 1919, le feu, ayant dévoré un bâtiment voisin, se communiqua au morne édifice évoquant tout un poignant martyrologe.

*
* *

La bastille vilvordienne hébergea donc un certain nombre de célébrités littéraires qui, sans aucun doute, eussent préféré connaître le décor urbain autement qu'à travers les barreaux d'une cellule. Par ailleurs, ville de passage et d'étape, Vilvorde a accueilli, mais sans les soumettre à une contrainte quelconque, quantité d'autres auteurs. Beaucoup, cependant, ne s'y sont pas attardés. Toutefois, quelques écrivains y ont séjourné pendant un laps de temps plus ou moins long ou s'y sont établis à demeure, travaillant en solitaires ou se mêlant à leurs confrères natifs du lieu. Suivant la chronologie, nous allons nous efforcer de brosser un tableau — aussi fidèle que possible — de la vie littéraire vilvordienne. Nous évoquerons, en marge de celle-ci, quelques événements dont nous mettrons éventuellement certaines des répercussions en relief.

On ne peut guère parler de l'existence d'une vie littéraire à Vilvorde avant le XVI^e siècle. Sans doute existait-il déjà, avant cette époque, une chambre de rhétorique: *De Goudebloem* ou *De Goubloem*, dont la devise était: « *In liefden groeyende* » (8). Le Docteur A.L.E. Verheyden, auquel on doit un solide travail sur ce sujet (9), situe la création de cette chambre entre 1493 et 1500. Le plus ancien document authentique auquel il est possible de se référer date du 24 août 1524. Il fait allusion à un privilège octroyé antérieurement aux rhétoriciens vilvordiens et se borne à confirmer une situation existant depuis nombre d'années (10).

Le document de 1524 constitue donc la première preuve connue de l'existence de la chambre vilvordienne qui, au cours du XVII^e siècle,

(8) Ce qui signifie: « *Croissant en Amour* ». Voir: J. STECHER, *Histoire de la Littérature Néerlandaise en Belgique*, Ed. Lebegue, Bruxelles, 1886 (?).

(9) *De Vitwoordsse Koninklijke Rederijkerskamer De Goubloem*, Ed. De Goubloem, Vilvorde, 1949.

(10) Voir aussi l'article de Frans Weemaels: *De Koninklijke Rederijkerskamer « De Goubloem » te Vilvorde*, publié dans l'édition néerlandaise de *Brabant*, septembre 1960.

devenait manifester une remarquable activité théâtrale. Elle obtint un vif succès en 1541 à Diest où elle remporta un deuxième prix. En juin 1560, elle organisa un haech-spel qui rassembla huit autres chambres pendant douze jours. L'année suivante, elle prit part au fameux Landjuweel d'Anvers dont l'Anglais Richard Clough nous a laissé une précieuse description. Toujours en 1561, elle se rendit à Bruxelles et y prêta son concours aux fêtes organisées à l'occasion de l'inauguration du canal dit de Willebroeck. En 1601, l'instauration d'une censure ayant trait aux questions religieuses eut une influence néfaste sur l'activité des chambres de rhétorique en général et de celle de Vilvorde en particulier. Elle se mit, dès lors, à « édulcorer » sensiblement son répertoire mais n'en continua pas moins à faire parler d'elle, participant à différentes fêtes dont celles qui, en mai 1620, se déroulèrent à Malines. Encouragée par la municipalité, bénéficiant de subsides substantiels, *De Goubloem* ne cessa de se manifester en de nombreuses occasions et d'entretenir d'excellentes relations avec ses consœurs de Louvain et de Malines. Elle subsiste encore actuellement, comme société de folklore.

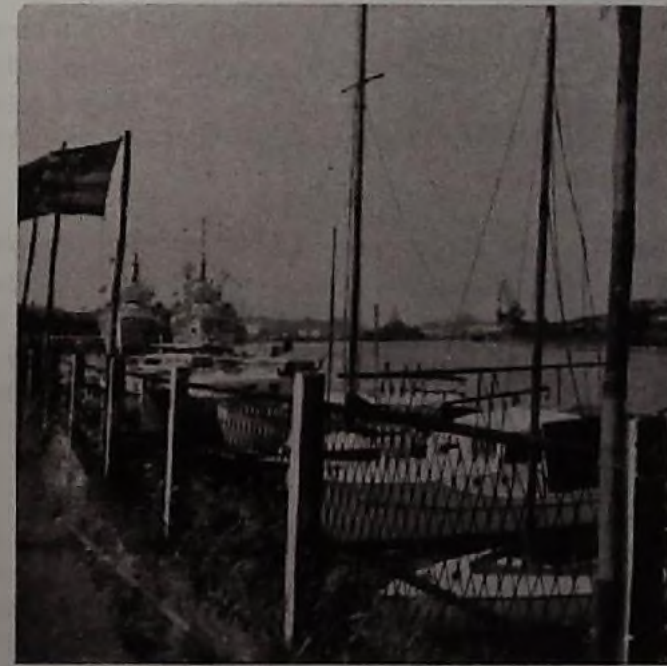
En octobre 1561, ainsi que nous l'avons fait remarquer, la chambre participa, à Bruxelles, aux fêtes inaugurales du canal. Les rhétoriciens avaient pris place sur un bâtiment chargé de fruits et, comme leurs confrères de Zierikzee, obtinrent — en récompense — une chaloupe en argent. Ils prirent part à un cortège et, par la suite, jouèrent un « esbattement » avec prologue et morceaux de circonstance. La *Nieuwe Chronyke van Brabant* donne une relation circonstanciée de ces festivités.

Offrant à Vilvorde de nouvelles possibilités, le canal ne pouvait manquer d'influencer sa physionomie et son économie. Au long des siècles, on verra quantité de personnages célèbres emprunter cette voie d'eau par laquelle Guillaume le Taciturne devait faire son entrée solennelle à Bruxelles, le 23 septembre 1577, après avoir été salué, à Vilvorde, par le poète flamand Jean-Baptiste Houwaert. En 1632, Marie de Médicis se rendra, par le canal, de Bruxelles à Anvers, trajet qui, vers cette époque, pouvait être accompli — si nous en croyons la relation d'un voyageur (11) — deux fois chaque jour (12).

(11) Voir le *Hierusalemche Reyse van der aertwaerde Pater P. Antonius Gonzales, minder broeder raccolct, gardiaan tot Reichleem...* édité à Anvers en 1673 bij Michel Cnobbaers, bij het Professien-huys der societij Jesu, in S. Peeter.

(12) Il s'agit de deux simples fois et non de deux voyages aller-retour.

Vilvorde verra également passer, en 1700, les bâtiments du prince-électeur de Brandebourg et de sa cour puis, en 1717, ceux de Pierre le Grand et de sa suite dans les rangs de laquelle se trouvait, notamment, le premier traducteur russe des *Métamorphoses* d'Ovide: Andrévtich Tolstoï. On vit aussi, sur le canal, le voilier de Charles de Lorraine venant rendre visite, à Vilvorde, au château de Merlaer — qui n'existe plus actuellement —, à Martin de Lesseps, consul de France, ancêtre de l'illustre ingénieur du canal de Suez. En 1810, le 30 avril, Napoléon, Marie-Louise et leur suite, ayant pris place à Laeken à bord d'une grande et superbe barque décorée avec



VILVORDE. — Vue sur l'embarcadere des yachts.

élégance et richesse, passèrent à Vilvorde, se dirigeant vers Anvers. On pourrait, ici, évoquer beaucoup d'autres passages dont celui, en 1876, de Robert Louis Balfour Stevenson et son ami, Sir Walter Grindlay, effectuant le voyage d'Anvers à Bruxelles en canoës. Stevenson, qui avait pris place à bord d'un léger esquif baptisé *L'Aréthuse*, devait publier, en 1878, la relation de son tour de

Belgique — et de France — sous le titre: *An Inland Voyage*. Parlant de Vilvorde, le célèbre auteur de *L'Île au Trésor*, devait écrire « Vilvorde ». Ajoutons que, peu avant le passage de Stevenson (auquel on doit aussi une notice sur le Père Damien De Veuster, de Tremelo), Vilvorde avait vu se fonder un cercle de rameurs: *La Réunion Nautique de Vilvorde*, qui connaît actuellement une vie plus intense que jamais. Des sections nouvelles ont été créées: kayak, voile, etc. L'association, par ailleurs, édite un bulletin. Elle a notamment compté, parmi ses membres, le tribun Emile Vandervelde, le conteur Georges Garnir — l'un des fondateurs de l'hebdomadaire *Pourquoi Pas?* — et un poète dont nous aurons l'occasion de reparler: Jules Delacre.

A un xvi^e siècle vilvordien ne manquant pas d'un certain éclat devait succéder une longue période presque totalement dépourvue d'intérêt. Toutefois, en ce qui concerne le xvii^e siècle, deux figures méritent d'être éclairées. Ce sont celles de Jean-Baptiste Van Helmont et son fils, François-Mercure Van Helmont.

Jean-Baptiste Van Helmont est souvent appelé « le philosophe vilvordien ». A-t-il vu le jour dans la localité où une vieille demeure patricienne de la Rue de Louvain, qui devait être occupée plus tard par la veuve de David Teniers, a été pourvue d'une plaque commémorative? « *C'est par erreur* », a fait remarquer Marcel Berge (13), que cette plaque a été apposée. Jean-Baptiste Van Helmont n'est pas né dans cette maison et ne semble pas y avoir vécu.

Celui que le professeur Paul Nève de Mévergnies a salué du titre de « *philosophe par le feu* » (14) était né à Bruxelles, où il a sa statue, le 12 janvier 1579. Il devait y mourir le 30 décembre 1644. Il avait fait ses études à l'université de Louvain et y avait obtenu, croit-on, le bonnet de docteur en médecine. On a vu en lui, sinon le précurseur de la médecine moderne, le maillon rattachant le paracelsisme à la médecine universelle. C'était aussi un érudit, un logicien, un philosophe et un pyrotechnicien. Il fit partie de la société secrète

(13) Dans un article sur *Le Nord-Est de Bruxelles*, revue *Brabant*, mai 1956.

(14) *Jean-Baptiste Van Helmont, Philosophe par le Feu*, Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, fascicule LXIX, 1935.

des Rose-Croix, qui donna à la chimie un développement remarquable, s'adonna à la chrysopée ou transmutation des métaux et travailla sur l'eau, la fermentation, les gaz, condensant le fruit de ses observations dans son *Ortus medicinae vel opera et opuscula omnia*. Il était seigneur de Mérode, Royenborch, Oirschot et Pellaines. Il fut poursuivi par la cour ecclésiastique de Malines parce qu'il croyait au magnétisme animal et fut incarcéré pendant un certain temps dans les geôles épiscopales.



PEUTY. — La tour aux pigeons au-dessus de la porte d'entrée de la ferme.

Si Jean-Baptiste Van Helmont est fréquemment appelé « le philosophe vilvordien », c'est parce qu'il vécut, pendant un septennat, de 1609 à 1616, à Vilvorde, dans une retraite méditative et studieuse.

« Je me retirai à Vilvorde, a-t-il écrit, loin de la foule, afin d'être moins en contact avec le monde et de pouvoir y continuer à passer en revue les règnes végétal, animal et minéral, tout ce qui est intéressant d'analyser en disséquant les corps et en les analysant... ». D'aucuns ont situé sa demeure vilvordienne au n° 70 de la Rue de Louvain, artère qui s'appelaît autrefois le Meer. C'est sur cette maison qu'une plaque commémorative a été apposée. Plusieurs auteurs se sont insurgés contre cette opinion. « Ceci est inexact, toutefois », a fait observer Emile Poumon (15). Si nous en croyons Marcel Berge, c'est « aux confins de Peuthy et de Vilvorde » (16) qu'aurait vécu l'illustre médecin qui a droit de cité dans l'histoire des Lettres néerlandaises de Belgique en raison du fait que, renonçant d'aventure au latin, c'est en flamand qu'il devait rédiger son *Dagheraedt*, ouvrage où il expose ses conceptions médico-métaphysiques. La maladie, d'après lui, ne serait que le corollaire du péché originel.

La plupart des enfants de Jean-Baptiste Van Helmont, sinon tous, seraient nés durant son septennat vilvordien. « Ses enfants naquirent à Vilvorde, notamment son fils Mercure, médecin, polygraphe » a noté Emile Poumon (17), qui ajoutait : « Il courut le monde et l'aventure, fut le premier à s'occuper de l'éducation des sourds-muets et vécut longtemps en compagnie des Bohémiens pour étudier leur langue et leurs usages ». Faisons remarquer que, né en 1618, décédé en 1699, Mercure ou, plutôt, François-Mercure Van Helmont suivit les traces de son père et fut, comme lui, médecin, occultiste et philosophe. Adversaire de la scolastique, il professa l'unité des créatures finies avec l'être infini. Il admettait la transmigration des âmes. Il fut, paraît-il, loué par Leibnitz (18).

Au xvii^e siècle, riche des deux Van Helmont, succède, pour Vilvorde, un xviii^e siècle apparemment dépourvu de tout intérêt véritable. Différents personnages illustres, se rendant à Bruxelles ou en revenant par bateau, y passent, souvent sans s'arrêter, car la ville n'a guère de quoi les retenir. En 1664, Antoine Gonzales, un

(15) Dans un article: *Vilvorde, Centre d'Art*, publié dans *La Revue Nationale*, février 1954.

(16) Article cité en (13).

(17) Article sur *Vilvorde*, revue *Brabant* d'avril 1961.

(18) Frans WEEMAELS, article sur *Vilvorde*, édition néerlandaise de la revue *Brabant*, janvier 1960.

récollet de Boerendacl, n'y avait rien vu de bien particulier hormis un vieux château « où parfois l'on enferme quelques prisonniers » (19). Le Suédois Swedenborg, qui devait traverser la ville quelque cinquante années plus tard, ne devait pas y trouver plus de raisons justifiant une halte prolongée : « Nous passâmes devant une ville nommée Vilvorde, où il y avait un très vieux château-fort. La terre était des deux côtés plus basse que l'eau ; comme celle-ci montait, on avait établi des barrières et des écluses, et nous étions obligés de passer d'un bateau dans un autre » (20).

Le xviii^e siècle se passe et Vilvorde, ancienne ville de garnison espagnole et — aussi — centre de vénerie où une meute de chiens courants était entretenue en permanence (21), reprend peu à peu, après une période de dépérissement progressif, une importance qui ne cessera de s'affirmer davantage tout au long du xix^e siècle. Pendant ce temps-là, la ville vivra quelques événements mémorables : suppression de la prison qui est remplacée par une maison de correction, révolution brabançonne, occupation française et installation d'un relais télégraphique Chappe au sommet de la tour de l'église Notre-Dame, bref passage (par la voie d'eau) de Napoléon en 1810, cantonnement des Brunswickois en 1815 (et, la même année, visite-éclair de l'Anglais Robert Southey, poète-lauréat, qui — comme la plupart de ses prédécesseurs — se bornera à signaler l'existence, à Vilvorde, d'une maison de détention « suffisamment grande pour recevoir six mille malfaiteurs, chacun dans une cellule particulière »), installation de 6.000 soldats hollandais placés sous le commandement du Prince Frédéric d'Orange le 29 août 1830 (22), reconnaissance armée des Liégeois en route vers Bruxelles le 19 septembre 1830, retraite des Hollandais le 1^{er} octobre 1830 puis, en 1835, inauguration de la première ligne de chemin de fer Bruxelles-Malines...

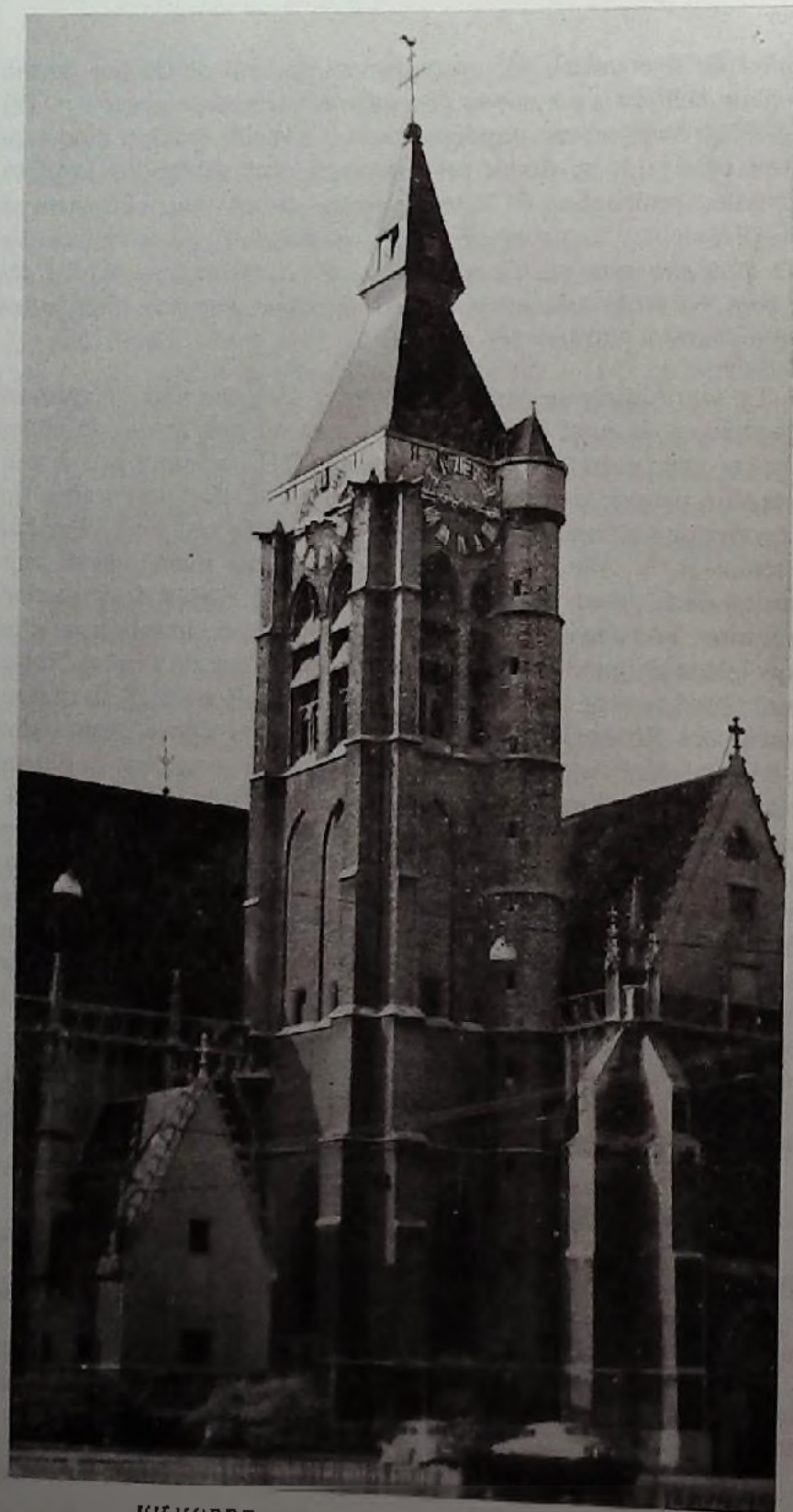
Ces faits n'expliquent pas (hormis, peut-être, celui, mentionné en dernier lieu, mettant Vilvorde en communication directe avec

(19) Dans l'ouvrage cité en (11).

(20) Cité par Arthur DE RUDDER dans ses *Visions de Belgique*, Ed. Rossel et Cie, Bruxelles, 1925.

(21) Voir Sander PIERRON : *Histoire de la Forêt de Soignes*, Ed. Charles Buelens, Bruxelles, 1905.

(22) Pierre NOTHOMB, dans son livre : *Le Roman de 1830*, Ed. Durandal, Bruxelles, 1950, évoque « la menace de Vilvorde » où « l'ennemi » campait.



VILVORDE. — Eglise N.-D. de Bonne Espérance.

Bruxelles) la renaissance vilvordienne du *xxi^e* siècle. D'autres événements, diversement déterminants, doivent être rappelés ici : fondation, tout au début du siècle, par un Français exilé lors de la révolution, d'un pensionnat que devait fréquenter Englebert Sterckx, futur archevêque de Malines, et peut-être aussi Lucien Jottrand, de Genappe, qui acheva ses gréco-latines à Vilvorde où il s'initia au flamand; approfondissement du canal à 3 mètres 20 en 1830, sous le régime hollandais; création d'un établissement horticole par Laurent-Séraphin de Bavay et dont devait sortir, en 1849, l'École d'horticulture de Vilvorde; fondation, vers 1840, d'une École commerciale, industrielle et littéraire où florissaient surtout les beaux-arts et où professait Adolphe Portaels, cousin du fondateur de l'« École de Vilvorde » : Jean Portaels...

Avant de poursuivre, parlons un peu de cette « École de Vilvorde » d'une part et, d'autre part, de la fondation de Laurent-Séraphin de Bavay.

Jean-François Portaels, né à Vilvorde en 1818, gendre de François Navez, est l'un des plus célèbres enfants de la petite ville où son enseignement et son exemple devaient susciter des vocations artistiques. On ne peut manquer de faire allusion, ici, à sa descendance artistique comme à celle de deux autres peintres : le Maastrichtois Jules Brouwers, venu s'établir à Vilvorde en 1910, et le Brugeois Joseph Bouvaert, installé en 1918 dans la petite ville brabançonne. Citons, parmi les élèves ou les disciples des trois artistes, les peintres Léon Frédéric, Emile Wauters, Jean Luypaert, Henri Van Haelen, René Vandervoodt et d'autres dont Marcelle Blum, Martin Bollé, Ernest Kockaert et un sculpteur : Rik Poot. Ajoutons qu'il existe toujours à Vilvorde, un Cercle Portaels et qu'une nombreuse littérature a été consacrée à quelques uns au moins des artistes que nous venons de mentionner (23).

Fils de l'exilé français ayant fondé et dirigé le pensionnat que devait fréquenter le futur archevêque de Malines, Laurent-Séraphin de Bavay, né à Vilvorde en 1795, s'intéressa de bonne heure à l'hor-

(23) Sur « L'École de Vilvorde », consulter notamment : *L'École de Vilvorde*, article de Raymond VAN DER BURGH, dans *La Revue Nationale* de février 1954 et *La Libération d'un Peintre* (E. Kockaert), article de Sylvain MAUFRAS, dans la revue *Ostende-Douvres* de décembre 1956.

ticulture, créa des pépinières et s'acquît une grande réputation par ses travaux pratiques et ses écrits scientifiques. Son succès à l'exposition pomologique de 1848 détermina les pouvoirs publics à lui confier la direction d'une Ecole d'horticulture installée dans son propre établissement. Il eut, pour successeurs, son fils Xavier, Joseph de Brichy et Léopold-Guillaume Gillekens qui assura, à l'école, une renommée européenne. Né à Leeuw-Saint-Pierre en 1833, Gillekens, qui occupa la direction de l'établissement de 1867 à 1893, écrivit plusieurs ouvrages sur l'arboriculture fruitière qui, pendant longtemps, firent autorité. L'un de ses fils, Gustave, devait faire carrière dans le journalisme et collaborer au quotidien bruxellois *Le Soir*. Disons encore que, depuis Gillekens, plusieurs professeurs de l'école vilvordienne, qui existe toujours, se sont distingués par leurs travaux pratiques et leurs écrits. Citons, parmi ces derniers, l'Ardennais Elie Marchal, qui y donna le cours de botanique de 1872 à 1880 et se livra plus spécialement à l'étude des mousses, des champignons, des hédéracées et des araliacées, et le Hennuyer Emile Laurent, qui y fut chef de culture et professeur de botanique et s'occupa surtout de pathologie végétale. Un autre, Joseph Seghers, un contemporain, a signé plusieurs ouvrages de vulgarisation sur la fabrication de vins et de liqueurs de fruits et est l'un des pionniers de l'industrie vinicole dans la vallée de l'Ysse. Par ailleurs, la renommée de l'Ecole d'horticulture de Vilvorde, débordant largement les frontières du pays, a attiré, dans la petite ville, des visiteurs venus de tous les points cardinaux parmi lesquels, en avril 1959, l'écrivain russe Ilya Ehrenbourg, introducteur de la culture du « witloof » — ce légume d'hiver qui n'a pas besoin de soleil! — dans son pays. Signalons, enfin, qu'une école d'horticulture a été créée, au Danemark, sur le modèle vilvordien, par un ancien élève de Gillekens (24).

(24) Au sujet de *L'Ecole d'Horticulture de Vilvorde*, consulter notamment l'article publié sous ce titre, par J. NAUWELAERS, dans la revue du Touring Club de Belgique, n° du 1^{er} avril 1934.

Comme chacun le sait, l'Ecole d'Horticulture est située entre l'avenue de Bavay et la chaussée d'Houteren, le long de la voie ferrée Bruxelles-Anvers, sur le territoire de Vilvorde. Emile POUMON, dans l'article cité en (15), signale que c'est de ce côté « extra muros » que se trouvait primitivement « Le couvent, où mourut Marguerite d'York, veuve du Téméraire ». Que penser de cette assertion inattendue alors que tous les historiens, du vieux chroniqueur Molinet à Luc Hommel, situent le décès de Marguerite d'York à Malines, dans une maison de béguines proche de l'église Saint-Pierre, cette dernière démolie au XVIII^e siècle?

Au cours du XIX^e siècle, Vilvorde renaît donc, vigoureusement, à la vie. Des écrivains se manifestent. Tous sont étrangers à la ville où ils se sont installés pour l'une ou l'autre raison, soit pour y occuper une charge professorale, soit pour y travailler dans quelque entreprise car l'industrialisation commence à modifier l'aspect de l'agglomération, principalement du côté du canal.

Parmi ces écrivains, il convient de citer, en tout premier lieu, le Limbourgeois Dautzenberg et le Hollandais Nolet de Brauwere van Steeland.

Né à Heerlen en 1808, Jan-Michiel Dautzenberg, qui devait mourir à Bruxelles en 1869, demeura de 1830 à 1839 à Vilvorde où il fut précepteur et où il épousa la fille du juge de paix Maillart. Pendant ses neuf années vilvordiennes, il composa des poèmes, figurant pour la plupart dans son recueil: *Gedichten*, publié en 1850, avec lesquels il prêcha d'exemple en faveur du vers métrique. Poète aristocratique, théoricien faisant figure de réformateur de la prosodie flamande et critique ne manquant pas de vigueur, Dautzenberg est également considéré comme l'un des grands précurseurs du mouvement flamand (25).

Ayant vu le jour à Rotterdam en 1815, Jan-Karel-Huijbrecht Nolet de Brauwere van Steeland a passé la plus grande partie de son existence à Vilvorde dans un bel hôtel patricien situé dans une rue, portant aujourd'hui son nom, proche de la grand'place. « *La maison où il composa une grande partie de son œuvre*, a noté Emile Poumon (26), est un élégant hôtel particulier dont la façade est percée de baies à meneaux et d'une grande porte cochère ». Une inscription rappelle que l'écrivain a habité là. Il devait y mourir en 1888 après une vie bien remplie. Rappelons, ici, que Nolet de Brauwere a signé des essais, des critiques et des poèmes et qu'il a renouvelé la légende de *Beatrijs*, la petite nonne de l'abbaye de Parc-les-Dames auquel la Vierge se substitua. Ce chanteur d'Ambiorix était partisan de la « *gronte dietsche vaderland* » sans cependant préconiser le démembre-

(25) Voir, à ce sujet, Paul HAMÉLIUS: *Histoire politique et littéraire du Mouvement flamand*, Ed. Charles Rozet, Bruxelles, sans date (mais probablement 1894).

(26) Article cité en (17).

ment de la Belgique, bien au contraire. En effet, n'a-t-il pas conclu une de ces fables par le conseil suivant :

*Meure la discorde maudite
Qui nous divise en Wallons et Flamands !
Nous avons tous un maître : la Patrie ;
Ce maître a droit à tout notre génie.
Mettons nos luths d'accord pour lui vouer nos chants (27).*

Demeurèrent et œuvrèrent également à Vilvorde, au cours du XIX^e siècle, quelques autres écrivains parmi lesquels Louis Schoonen, Alphonse De Decker et Alfred Lavachery.

Né à Anvers en 1820, Louis-Adolphe, baron de Ghecland, qui devait prendre le pseudonyme de Louis Schoonen, vécut à Vilvorde pendant de nombreuses années et y décéda en 1894. Son inspiration patriotique se donna libre cours dans une œuvre curieuse, intitulée : *Gloires du Pays, tableaux épiques suivis des Géorgiques belges*, avec notes et commentaires historiques. Il a également célébré : *Le Parc de Bruxelles*, en un *Poème descriptif et satyrique en quatre chants*. Autour de plusieurs comédies et vaudevilles, on lui doit, notamment, une pièce mettant en scène *Rubens et Van Dyck à Savenhem*.

Fixé à Vilvorde où il devait mourir prématurément en 1901, à l'âge de 43 ans, Alphonse De Decker, qui était originaire de Wetteren, se consacra principalement, voire exclusivement, à l'histoire. Parmi les ouvrages de ce lauréat de l'Académie royale des Lettres, des Sciences et des Arts, il convient de mentionner : *Les Augustins d'Anvers et la Réforme*, et une étude sur le génie du peuple flamand aux XVI^e et XVII^e siècles en fait de commerce et de navigation : *L'Amiral Georges van Spilbergen et son Temps*.

D'origine liégeoise, Alfred Lavachery demeura, à Vilvorde, dans une agréable villa baptisée « *Pavillon des Roses* » et située avenue de l'École d'Horticulture. Il l'abandonna par la suite pour s'installer rue Verte. C'est là, dans sa maison de la rue Verte, qu'il devait mourir en 1934, laissant, entre autres œuvres, des *Contes et Nouvelles* éditées en 1890 et un récit plein de charme et de fraîcheur :

(27) Vers tirés d'une fable intitulée *Le Tronc et les Rameaux*, traduction de Fr. Schollaert, publiée par J. Stecher dans : *Nos Poètes flamands, 1830-1880*, choix de morceaux traduits en vers français, Ed. De Seyn-Verhougstraete, Roulers, 1887.

Dinah Didière. Ami de Camille Lemonnier, Alfred Lavachery reçut, plus d'une fois, la visite du *Maréchal des Lettres Belges*. On se souvient que celui-ci, dans son copieux ouvrage sur La Belgique, a consacré quelques lignes à Vilvorde, plaçant — lui aussi — la « maison de force » au premier rang des choses dignes d'attention. D'autres écrivains du XIX^e siècle devaient également parler du décor vilvordien : Eugène Van Bommel, Emile Leclercq... tandis que quelques érudits, parmi lesquels Alphonse Wauters, Louis Galesloot et le Rollandiste Victor De Buck, devaient être requis par certains aspects de son riche passé. Disons encore que Vilvorde, dont il est question dans l'ouvrage de Walter Thibaut sur *Les Républicains belges* (28), posséda, au siècle dernier, plusieurs journaux dont deux hebdomadaires de langue française : la *Gazette de Vilvorde* et le *Messenger du Canon de Vilvorde*.

Depuis le commencement du XX^e siècle, la petite ville brabançonne s'est considérablement développée par suite de l'accroissement et de l'accélération des moyens de locomotion la reliant à Bruxelles et de l'industrialisation des rives du canal, ce dernier ayant subi d'importants aménagements. Ce développement a été quelque peu freiné par les deux guerres, celle de 1914-1918 surtout. Il semble avoir atteint, aujourd'hui, son point-sommet, la tournure prise par les querelles linguistiques et ses incidences locales n'étant pas de nature à susciter l'implantation, sur le territoire de la localité, de nouveaux immigrants bruxellois et wallons.

Parmi les quelques faits intéressants du point de vue qui nous occupe et dont Vilvorde a été le théâtre depuis l'aube de ce siècle, il y a lieu de retenir, outre la création de nombreux établissements industriels, ceux-ci ayant déterminé l'installation de techniciens — dans les rangs desquels nous trouvons des érudits, des écrivains... —, l'activité de certains groupements parmi lesquels le *Davidsonds* et le *Cercle wallon de Vilvorde*. C'est à la tribune de cette dernière association que Raymond Colleye devait faire, à la veille de la guerre de 1914-1918, la mémorable conférence sur *Les Revendications*

(28) Ed. La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1961. Walter THIBAUT parle de Vilvorde à propos de l'évasion du prévenu Léon de Fuisseaux, en juin 1886. Parlementaire ayant démissionné pour protester contre les injustices du régime censitaire, Léon de Fuisseaux fut, comme ses frères, un virulent polémiste et l'un des plus ardents propagandistes de la jeune cause socialiste.

wallonnes à la suite de laquelle des Ligues wallonnes furent constituées dans tout le pays. D'autres conférences semblables eurent lieu à Braine-l'Alleud, Wavre, etc. Elles contribuèrent à ce que l'on a appelé « la prise de conscience wallonne ».

De très nombreux écrivains, Vilvordiens (ne dit-on pas aussi, et peut-être mieux, « Vilvordoï »?) de naissance ou d'habitat, méritent d'être l'objet, ici, de notre attention. Nous parlerons tout d'abord de ceux d'expression néerlandaise.

Au premier rang de ces écrivains, il convient sans doute de placer Frank Baur, philosophe, pédagogue, historien des Lettres flamandes, professeur très écouté et charmant causeur. Né à Vilvorde en 1887, il a fait ses études aux universités de Louvain et d'Utrecht avant de donner cours, à Gand, à l'Athénée d'abord, à l'École normale moyenne ensuite, à l'université enfin. Ancien président de l'association des *Scriptores Catholici*, membre de l'Académie royale flamande depuis 1936, il a publié — sous son pseudonyme Aran Burfs ou sous son nom — de très nombreux travaux historico-littéraires sur René De Clercq, Guido Gezelle et Albert Rodenbach. L'un de ses ouvrages, parmi les plus remarquables, se rapporte à *De Litteratuur, haar Historiographie en Methodes*. Pédagogue, il s'est spécialisé dans la pédagogie historique et dans la didactique de la langue maternelle.

Issu d'une vieille famille vilvordienne, Jan Poot, dramaturge (décédé en 1942), a été pendant longtemps le directeur du Théâtre flamand, à Bruxelles, tandis que son fils, Marcel Poot, est devenu directeur du Conservatoire de musique de Bruxelles et président de la S.A.B.A.M. Il est né au 35 de la rue du Miroir, à Vilvorde, mais a abandonné sa ville natale pour se fixer à Bruxelles. Compositeur original et renommé, il a improvisé et joué ses premières œuvres, alors qu'il était tout jeune, lors des réunions artistiques et littéraires organisées, jadis, par le regretté notaire Raymond Vander Burght — dont nous reparlerons, — dans sa spacieuse maison de la rue Van Helmont. Marcel Poot, qui est aussi un critique musical de talent, est le neveu de J. Frans Poot qui est décédé en août 1962 après avoir rempli les fonctions de bourgmestre de Vilvorde pendant plus de vingt ans.

Autres écrivains flamands ayant vu le jour à Vilvorde, voici Pieter De Prins et Franz Weemaels. Le premier, qui est né en 1926 et demeure à présent à Opwijk, fait carrière dans le journalisme.

On lui doit, outre un recueil de poèmes : *De dansende Beul*, plusieurs pièces de théâtre : *Een buitengewone Lente*, *De Stoel*, *Twijfel...* Attiré lui aussi par la scène, pour laquelle il a écrit une pièce : *Kornelleken*, Franz Weemaels est demeuré fidèle à la ville où il a vu le jour en 1925. Il y est domicilié, en dehors du noyau urbain, dans ce quartier du Breemput — rue des Sureaux — situé de l'autre côté du canal, non loin du Domaine des Trois Fontaines vers lequel nous reviendrons. Attiré par le théâtre, il a aussi composé des poèmes publiés, pour la plupart, sous un pseudonyme, dans des revues de jeunes, et rédigé des contes et des nouvelles où se font jour certaines préoccupations sociales. « *Hoe kon het anders als zoon van een industriestad?* nous écrivait-il un jour (29). *Het fabrieksleven van Vilvoorde heeft grote invloed op mijn werk uitgeoefend* ». Par ailleurs, au lendemain de sa sortie de l'Athénée, il a inauguré une féconde carrière de chroniqueur. Sollicité par les sujets les plus divers : littérature, musique, arts plastiques, tourisme et folklore, économie, biologie et technique des transports, il a collaboré à ce jour à plus d'une trentaine de publications parmi lesquelles *De Periscoop*, *Kruispunt*, *Op de Uitkijk*, *De Zwerver*, *Autotouring*, *De Natuurvriend*, *De Brabantse Folklore* et *Brabant*. Il a consacré de nombreux articles au Brabant pittoresque, particulièrement à la région ayant, pour centres, Vilvorde et Grimbergen. Citons, à titre exemplatif, son étude *Uit het leven en over de volksgebruiken in het Brabantse, voornamelijk te Grimbergen (Borgt)* publiée en décembre 1962 dans *De Brabantse Folklore*. Membre de l'Union belge des Écrivains du Tourisme, Frans Weemaels — qui a remporté, en janvier 1964, un des prix décernés par l'Office allemand du Tourisme aux auteurs des meilleurs reportages sur la République fédérale — est aussi secrétaire de la section brabançonne de la *Vereniging voor Natuur- en Stedschoon*.

Etrangers à Vilvorde par la naissance, Clément Bittremieux, Léopold Flam et Luc Vilsen sont devenus Vilvordiens par l'habitat. Les deux premiers se sont installés au hameau de Koningslo, qui est proche de Neder-over-Heembeek.

Venu de Nieuport, Clément Bittremieux, qui est fonctionnaire au Conseil d'Etat, est l'auteur de plusieurs essais dont un sur le poète

(29) En date du 30 août 1961. Traduction : « *Comment en aurait-il été autrement comme fils d'une ville industrielle? La vie ouvrière de Vilvoorde a exercé une grande influence sur mon travail* ».

Jan Van Nijlen. Originaire d'Anvers, Léopold Flam est professeur à l'université de Bruxelles et inspecteur de l'enseignement moyen et normal. Essayiste, lui aussi, il s'intéresse principalement aux philosophes, de Platon à Sartre en passant par Descartes, Kant, Kierkegaard et Nietzsche. Quant à Luc Vilsen, il a écrit plusieurs romans: *In het Teken des Kruises*, *De Cité...*, mais c'est au théâtre qu'il a dédié le meilleur de son talent. On lui doit plusieurs comédies ainsi qu'un jeu de la passion: *Het eeuwige Sanhedrin*. Traducteur et adaptateur de pièces étrangères en flamand, collaborateur à la revue *Dietsche Warande en Belfort*, il est administrateur de la *Vereniging van Vlaamse Toneel Auteurs* et du *Nationaal Vlaams Kristelijk Toneelverbond*.

Mentionnons encore, en plus des différents auteurs dont il vient d'être brièvement question, le Docteur J. Verbesselt, auquel on doit plusieurs travaux sur la chambre de rhétorique *De Goudbloem* ainsi qu'une étude historique: *Ontstaan en ontwikkeling van de Stad Vilvoorde*, et le R.P. Constant Noppen, auteur d'une intéressante monographie historique et artistique consacrée à l'église Notre-Dame.

Venons-en, à présent, aux écrivains d'expression française, nés ou domiciliés à Vilvorde, qui se sont manifestés depuis le début du siècle.

Le nom qui s'impose en tout premier lieu à l'attention est celui de Jules Delacre.

Né à Vilvorde en 1882 dans une maison de la Chaussée de Louvain, fils d'Alphonse Delacre, fabricant de biscuits dont l'établissement est situé au-delà et le long de la ligne de chemin de fer Bruxelles-Malines-Anvers, Jules Delacre demeura jusqu'en 1919 dans sa ville natale. Il y vécut, pendant vingt ans, de 1899 à 1919, dans une maison de la rue Van Helmont qui devait être cédée au notaire Jules Vander Burght, père de Raymond Vander Burght — dont il sera question plus loin —, et dans laquelle est installée aujourd'hui l'étude de Denys Vander Burght, également notaire, comme les deux prédécesseurs.

C'est à Vilvorde que Jules Delacre composa presque toute son œuvre. Avec Henri Lavachery, dont nous reparlerons, il écrivit, en 1914, un petit drame: *La Sirène de Bruges*. Auparavant, poète à la sensibilité délicate, il avait fait paraître, en 1905, une suite

intitulée: *L'Offertoire*; en 1906, un recueil: *Les Roses blanches*; et, en 1913, simultanément à Bruxelles et à Paris, un *Chant provincial* bientôt couronné par le Prix de littérature de la province de Brabant.

Le *Chant provincial* de Jules Delacre est directement inspiré par la petite ville brabançonne au sujet de laquelle, voici bien des années, Arthur De Rudder devait écrire: « *Vilvorde est une petite ville, qui semble faire partie de la banlieue de Bruxelles... A plus d'un visiteur, Vilvorde paraît une localité sans caractère. Qu'on la parcoure avec des yeux plus ouverts, et l'on s'apercevra bientôt des particularités qui la signalent à notre attention, sinon à notre mémoire: une église vénérable, dont les pierres grises s'élèvent orgueilleusement au-dessus des maisons banales qui l'avoisinent, l'église de Notre-Dame, massive et puissante, dont la beauté rayonne sur le pays d'alentour; quelques vieilles rues, gardiennes des mœurs flamandes; une chapelle antique surmontée d'un clocheton léger. N'est-ce pas assez pour venger la petite cité du dédain dont on l'accable? ... » (30). La ville comptait alors quelque 7.000 habitants. Elle en a aujourd'hui 30.000 environ.*

Sa petite ville, Jules Delacre l'a chantée avec tendresse et ironie, faisant allusion à son peuple d'ouvriers et de servantes, d'instituteurs et de vieilles filles, évoquant les rives du canal et le calme des rues où l'herbe croît entre les pavés. « *Il excellait à dégager la poésie qui se cache dans les existences les plus humbles et dans les plus lépreux paysages de banlieue* » ont fait remarquer Henri Liebrecht et Georges Rency (31). « *C'est un poète belge, mais qu'on peut qualifier de « poète tout pur »*, a dit Georges Doutrepont (32), quand on lit *Chant provincial*, recueil qui est pourtant à la louange spéciale de la petite ville brabançonne ». De son côté, Maurice Gauchez (33) a écrit que l'œuvre du poète vilvordien évoque: « *Tout le lyrisme poussiéreux et étouffé des banlieues de notre pays, des petites villes du Brabant plantureux, tout l'archaïsme néo-dix-neuvième siècle des localités menues*

(30) Voir article cité en (4).

(31) Dans leur *Histoire illustrée de la Littérature belge d'Expression française*, 2^e édition, Librairie Vanderlinden, Bruxelles, 1931.

(32) Dans son *Histoire illustrée de la Littérature française en Belgique*, Ed. Marcel Didier, Bruxelles, 1939.

(33) Dans son *Histoire des Lettres françaises de Belgique*, Ed. La Renaissance d'Occident, Bruxelles, 1922.

blotties, au loin des grandes cités, dans des calmes hypocrites et uniquement apparents, tout le charme inquietant, équivoque, troublant de la province ».

Quel était le dessein de Jules Delacre en composant les poèmes de son *Chant provincial*? Lisons :

*Je dirai la petite ville
Si fraîche et neuve, et si banale
Où j'ai cherché la paix finale
D'un cœur fidèle et indocile...*

Sa petite ville offrait un miroir à son « moi » en même temps qu'elle proposait, à son regard observateur, des images pittoresques et évocatrices. Des images comme celle du vieil estaminet :

*Avec aux murs des cadres tout en or
Où posent l'ancien Roi et sa famille
Et les affiches violentes du notaire
Et le rateher de pipes en terre
Et le comptoir ventru qui brille
De cuivres, d'étains et de poteries
Et la luisante pompe à bière
Dressant ses bras en porcelaine
Où pend la lettre mortuaire de la semaine...*

Des impressions subjectives ou des transpositions d'un état d'âme comme dans ces vers écrits au temps de la kermesse :

*C'est un spleen de kermesse où je verse en silence
Le médiocre chagrin de mon âme inutile...
Tournez les gens, tournez la ville !...
Tourne, mon cœur, avec les danses
Et les soldats et les faïences !...
De beaux et frais projets d'orages
Passent vainement sur nos têtes...
Ah ! je roule, comme un bagage,
Au hasard des gens et des bêtes !...
A moi les carrousels malades
Et les bocaux de sucres roses,
Et la poussière, et l'odeur fade
Des fonds de bière et d'autres choses !...*

*A moi le rire ou la colère
D'un peuple lourd et impudique,
Et les déchirantes musiques
Des « bals » que le soir accélère !...*

*Mon beau Dimanche qui chavire...
Voici mon cœur et ma rancune...
Je suis pâle comme la lune,
Je suis malade à en sourire...*

Jules Delacre, comme nous l'avons dit, devait quitter Vilvorde en 1919. Il s'installe alors à Bruxelles où il va bientôt entreprendre cette remarquable tentative de rénovation de l'art dramatique que sera son *Théâtre du Marais*. Jouant un rôle d'avant-garde, il luttera pendant six ans, de la fin de 1921 à 1928, sans obtenir tous les soutiens que ses efforts opiniâtres auraient mérités. Comme premier spectacle, il mit à l'affiche *Le Chandelier* de Musset. Puis, il créa quantité de pièces étrangères et helges dont *Has-Noyard* d'Henri Soumagne et *Les Indifférents* d'Odilon-Jean Périer. C'est sur sa scène que débutèrent, notamment, Solange Moret, Tania Balachova, Lucienne Lemarchand, Madeleine Ozeray, Jean Servais et Raymond Rouleau, lui-même auteur dramatique avec — notamment — *L'Admirable Visite* et futur cinéaste dont l'une des dernières réalisations s'intitule : *Les Amants de Teruel*. Il y aurait beaucoup à dire au sujet de l'activité du *Théâtre du Marais* et de son influence. Disons seulement que des arrangements avec Jacques Copeau permirent de fructueux échanges entre Bruxelles et Paris. Et ajoutons que Jules Delacre, ayant abandonné son œuvre, par lassitude et pour éviter la ruine, continua toujours à s'intéresser au théâtre, mettant sur pied la troupe théâtrale de Radio-Luxembourg, prêtant son concours en qualité de conseiller artistique au *Théâtre National* et faisant jouer sa *Rosalinde*, transposition française de la pièce *Comme il vous plaira* de Shakespeare. Il est mort à Bruxelles, après une longue maladie, en juin 1954.

Parlant de Jules Delacre, nous avons cité, notamment, les noms de Henri Lavachery et de Raymond Vander Burght.

Né à Liège, rue Hocheporte, Henri Lavachery demeura à Vilvorde de 1896 à 1920. Il s'y maria et y demeura à deux pas de l'église, dans une maison bordant le square situé à l'ombre de celle-ci. Et c'est là que devait naître, en 1911, son fils, Jean Lavachery, diplômé des universités de Bruxelles et de Genève, éminent pédagogue auquel on doit un ouvrage sur la jeunesse.

A Vilvorde, Henri Lavachery écrivit, en collaboration avec Jules Delacre, ainsi que nous l'avons dit, *La Sirène de Bruges*. La « sirène », c'est la femme de Lamme Goedzak. A l'époque, Puccini était à la recherche d'un libretto flamand et, après s'être concertés, les deux jeunes écrivains décidèrent de tenter leur chance. Ils imaginèrent donc un petit drame et, leur travail terminé, le firent traduire en italien. Jules Delacre prit ensuite le train pour Milan, afin d'aller présenter *La Sirène de Bruges* à l'illustre compositeur qui, à ce moment, souffrait de la goutte. Jules Delacre fut reçu, sans beaucoup d'amabilité, par le maître qui, ayant pris connaissance du texte, le renvoya en lui disant: « *C'est trop beau pour moi* ».

Attiré d'abord par la littérature, Henri Lavachery, après avoir publié — entre autres écrits — une *Lettre datée de Furnes* dans le *Mercur de France* en 1927, s'orienta vers l'étude des peuples primitifs et devint professeur à l'université de Bruxelles et attaché aux Musées royaux d'Art et d'Histoire. C'est en cette qualité qu'il fut envoyé, par le Fonds National de la Recherche Scientifique, à l'île de Pâques, dans le Pacifique, pour y étudier les vestiges d'une antique et mystérieuse civilisation. Il en rapporta la matière de plusieurs ouvrages qui sont, à la fois, d'un écrivain de grande sensibilité et d'un érudit soucieux d'arracher aux vieilles pierres le secret de leur origine.

Né en 1888, Raymond Vander Burght — qui est décédé au Zoute en septembre 1961 — devait reprendre l'étude de son père et de son grand-père, François Vander Burght, notaire à Vilvorde à dater de 1861. Comme nous l'avons dit, cette étude est occupée aujourd'hui par l'un de ses fils, Denys Vander Burght. C'est en 1924, au lendemain du décès de son père, que Raymond Vander Burght devait s'installer, avec sa femme, dans la maison de la rue Van Helmont appartenant autrefois aux Delacre. Auparavant, demeurant dans la petite ville, Raymond Vander Burght y avait organisé, sous les auspices de l'*Université Populaire*, un cycle de conférences fort suivies par « l'aristocratie bourgeoise ». Parlèrent notamment, à cette tribune, Jules Delacre, les avocats Eugène Hanssens et Lucien Campion. Tous demeuraient à Vilvorde et étaient d'expression française. Par la suite, installés dans la maison de la rue Van Helmont, Raymond Vander Burght et son épouse invitèrent, chez eux, des écrivains et des artistes. Leur demeure devint ainsi, pendant une dizaine d'années, le salon littéraire et artistique de la petite ville. On y vit Maurice Gauchez, Fernand Rigot, Pierre Poirier, Carl Nolet de Brauwere

(petit-fils de l'écrivain), Marcel Poot, Joseph Bouvaert, Jules Brouwers, Marcelle Blum, l'éditeur parisien Albert Mathot, le R.P. Lamblin de l'Oratoire de Paris, le sculpteur Zadkine, l'avocat Marcel Baïot (écrivain touristique, apparenté à Raymond Vander Burght) et bien d'autres dont Louis Vits, conteur de la petite histoire de Vilvorde, tué le 10 mai 1940 au Canal Albert.

Le ménage Vander Burght ne se contentait pas, ainsi, d'accueillir les artistes et les écrivains. Raymond Vander Burght et sa femme, Anne-Paule Du Bourg en littérature, étaient eux-mêmes d'excellents écrivains.

Rappelons brièvement la carrière littéraire de Raymond Vander Burght. A l'âge de 16 ans, étudiant à l'Athénée de Bruxelles, il fonde, avec quelques camarades, un petit journal artistique et littéraire. Il lit beaucoup: Verlaine, Nerval, Baudelaire et, aussi, Guido Gezelle auquel il consacre, en 1912, un essai important. Mais, auparavant, il avait déjà fait paraître un petit ouvrage sur Edouard Guillaume, un éditeur parisien rencontré en Suisse où il exploitait une auberge dont les profits lui permettaient de combler les déficits de sa maison d'édition, et avait collaboré à plusieurs revues. Il avait aussi, reçu Avocat au barreau de Bruxelles, fait un stage chez Edmond Picard. En 1914, engagé dans l'armée française, Raymond Vander Burght est infirmier sur le front de Champagne. En 1917, il passe à l'armée belge, devient greffier à l'auditorat militaire de Calais et collabore à un journal du front: *Noire Belgique*. En 1919, il fait paraître *Quelques Poèmes pour le Bon Dieu et pour la Guerre* puis, en 1920, un essai de réforme de la loi d'assistance judiciaire: *La Justice du Pauvre*. Il donne des articles à *La Revue indépendante*, à *La Revue sincère* et à *La Renaissance d'Occident*. En 1924, il reprend l'étude de son père. Celui que l'on a appelé « le notaire poète » continue à s'occuper d'art et de littérature. Il a participé à la création du Cercle Portaels (il était d'ailleurs l'arrière-petit neveu du grand peintre vilvordien). Il encourage les jeunes artistes, par des achats et des articles. Il publie de nouvelles œuvres dont, après la guerre de 1940-1945, une substantielle monographie sur *Joseph François, Peintre belge, émule de David. 1759-1851* qui contient d'intéressantes indications sur Vilvorde, Héverlé, etc. D'autres livres voient le jour. En 1949, une collaboration littéraire s'établit entre sa femme et lui. Il en résultera deux essais: un sur *Gérard de Nerval, le Troubadour ensorcelé*, un autre sur *Francis Jammes, le Faune chrétien*.

Ayant signé deux essais en collaboration avec son mari, Anne-Paule Du Hourg est, personnellement, l'auteur de contes et nouvelles édités en 1953 sous le titre: *Des Femmes comme tant d'autres*, et d'un roman publié en 1954: *L'Orgueil du Péché*. Si ces œuvres ont été conçues et écrites à Vilvorde, elles ne s'inspirent pas de Vilvorde. Rien au contraire, elles ont été suscitées — en ce qui concerne, à tout le moins, telle nouvelle de *Des Femmes comme tant d'autres* — par « l'horreur, nous confiait leur auteur en 1953 (34), que me cause la vue des usines et du canal de Vilvorde ». La littérature, ainsi, peut être un antidote, un moyen d'évasion, une réaction et un exutoire!

Parmi les écrivains qui fréquentèrent le « salon » de la rue Van Helmont se trouvaient plusieurs Vilvordiens de naissance ou d'habitat. Nous avons cité, notamment, le nom de Louis Vits. Peut-être le poète Jules Minne, natif de Loupoigne, fut-il reçu, lui aussi, par le notaire-poète et son épouse? Quoi qu'il en soit, Jules Minne demeura longtemps, de 1909 à 1923, à Vilvorde, au n° 30 de la rue d'Aubremé. Son père avait été désigné, en septembre 1909, comme Receveur de l'Enregistrement et des Domaines du canton de Vilvorde. C'est à Vilvorde que Jules Minne devait faire une partie de ses études et écrire ses premiers poèmes, étrangers — par leur inspiration — à la petite ville. Au sujet de ses années vilvordiennes, Jules Minne nous a donné quantité de détails intéressants que nous ne pouvons songer à reproduire ici dans leur intégralité (35).

Presqu'en face de la maison où demeura le poète Jules Minne demeure aujourd'hui un écrivain d'origine hennuyère : Emile Poumon, dont l'activité littéraire est centrée, principalement, sur l'histoire et l'archéologie.

Etabli à Vilvorde, pour les nécessités de sa profession, depuis le mois d'août 1938, Emile Poumon a d'abord été domicilié avenue de

(34) Lettre du 15 décembre 1953.

(35) Lettre du 27 décembre 1961. Dans celle-ci, Jules MINNE évoquait notamment les événements du 4 août 1914 à Vilvorde, ses promenades et ses « quêtes de victuailles » en direction de Weerde, Perk, Houtem, Thildonk, Berg, Campenhout, Grimbergen, etc... et sa découverte du lac d'Hofstade « où il n'y a encore aucune affluence et où mon père est chargé des expropriations de terrains ». Au sujet des années vilvordiennes de Jules Minne, on lira nos *Notes pour une Géographie poétique de Jules Minne* publiées aux pages de la revue *Le Thyse* de novembre 1963, quelques mois après le décès du poète, survenu en août de la même année dans une clinique de Vilvorde.

la Station et rue de Louvain. Il a fait paraître de nombreuses monographies se rapportant aux châteaux de Belgique, au Hainaut, à ses retables, ses vitraux, ses musiciens, son folklore et ses abbayes, aux artistes wallons ayant travaillé à l'étranger, aux institutions monastiques du pays et à son village natal, Havré, près de Mons. Il prépare actuellement un ouvrage sur les églises intéressantes, tant de Flandre que de Wallonie, tout en poursuivant sa collaboration aux revues. Il a souvent parlé de Vilvorde et de ses environs aux pages, notamment, de *La Revue Nationale* et de *Brabant*. Il a obtenu, en 1962, le Prix de littérature touristique Raph Alofs, écerné par l'Union belge des Ecrivains du Tourisme.

Outre les différents auteurs dont il vient d'être question, il y a lieu de mentionner encore, Vilvordiens de naissance ou d'adoption, Laure de Herlaer-Ketels, Pierre Landsvreugt, Edmond Wartique, Jules Nauwelaers, le Professeur Tricot-Royer, Joseph Bouûaert et Henri Cornélus.

Native de la petite ville, Laure de Herlaer-Ketels est l'auteur de deux livres au moins: *Chante-clair féminin* — édité en 1926 — et *La Pampa mystérieuse*.

Autre Vilvordien de naissance, Pierre Landsvreugt a servi la littérature comme auteur et, surtout comme éditeur de la collection *L'Eglantine* à l'enseigne de laquelle ont vu le jour, durant l'entre-deux-guerres, plusieurs petits ouvrages, procédant pour la plupart de la littérature « sociale », signés de noms connus. Découvreur de Martin Bollé, Pierre Landsvreugt est décédé après avoir été emprisonné à Breendonk, pendant les dernières hostilités, par les Allemands.

C'est par hasard qu'Edmond Wartique a vu le jour à Vilvorde en 1873, de parents wallons. La présence au foyer d'une vieille servante originaire d'Arsimont explique, partiellement, sa carrière d'écrivain patoisant. En 1930, le Prix du Centenaire lui a été attribué pour son œuvre: *Les Cruës dins les Bruyères*, tandis que le Prix biennal de Littérature wallonne du Gouvernement lui a été remis, en 1941, pour son recueil de poèmes: *Toie ene Vîve*.

Né dans une vieille maison de la rue du Moulin, ayant longtemps habité rue de Flandre, Jules Nauwelaers, qui est décédé en 1956 à Schaerbeek, a consacré les loisirs que lui laissait sa profession d'avocat à l'histoire. Avant lui, l'abbé Vanden Branden s'était intéressé au passé de l'église Notre-Dame. Jules Nauwelaers, élargissant l'aire

de ses investigations, devait rédiger une *Histoire de la Ville de Vilvorde* continuant à faire autorité. Jules Nauwelaers, qui était membre de la Libre Académie de Belgique (fondation Edmond Picard), nous a donné, en outre, une *Histoire des Avocats au Souverain Conseil de Brabant*, un ouvrage évoquant des *Procès d'autrefois* et un autre livre, digne de retenir l'attention de tous ceux qui s'intéressent à la petite histoire brabançonne, relatif aux *Drames et Comédies judiciaires du Passé*.

Le Professeur Tricot-Royer, qui enseigne à l'université de Louvain, est un savant qui se double d'un fin lettré. Auteur d'ouvrages scientifiques, il a été requis, principalement, par l'histoire de la médecine. On lui doit la fondation de la Société internationale d'Histoire de la Médecine.

Fils d'un peintre brugeois venu s'installer à Vilvorde vers la fin de la première guerre mondiale, le professeur Joseph Bouvaert est l'érudit auteur d'une *Petite Histoire de l'Alphabet*.

Henri Cornélus, enfin, est l'un des meilleurs écrivains belges d'expression française d'aujourd'hui. Né à Vilvorde en 1913, il a fait ses études à l'Athénée de Bruxelles — où il eut, entre autres professeurs, Robert Vivier — et sa philologie romane à l'université de Bruxelles. Après avoir exercé différents métiers peu rémunérateurs, il a inauguré une belle carrière dans l'enseignement. Entré en littérature à la veille de la dernière guerre, il s'est fait avantagement connaître, depuis, à la fois comme poète, conteur et romancier. Le Prix de littérature de la Province du Brabant lui a été octroyé en 1955 pour une suite de récits: *Ceux de la longue Patience*, retraçant la vie difficile des pêcheurs de thon de Saint-Jean-de-Luz. Par ailleurs, il a obtenu le Prix littéraire de la Commune d'Uccle — où il est à présent domicilié — pour son roman: *L'Homme de Proue*, qui met en scène des pêcheurs bretons. Ajoutons que, parti au Congo belge comme inspecteur de l'enseignement dans la province de l'Equateur, il a rapporté d'Afrique un recueil de poèmes, des contes et un roman. Toutes les œuvres de Henri Cornélus se signalent à l'attention par leur vigueur et leur originalité.

Ajoutons, pour compléter ce petit panorama de la vie littéraire vilvordienne, que plusieurs écrivains, étrangers à la petite ville, se sont intéressés à certains chapitres de son passé. C'est ainsi que A. de Behault de Dornon a fait paraître, en 1921, une monographie

consacrée à l'ancien château et à ceux qui y furent emprisonnés. Et c'est ainsi que, plus près de nous, Carlo Bronne, dans son ouvrage: *La Porte d'Exil*, a raconté, d'excellente manière, la captivité de Madame Deshouillères. Disons encore qu'Hélène H. Du Bois, poétesse et conteur, lauréate du Prix Camille Engelmann en 1953, est d'origine vilvordienne par son père et qu'un poème du jeune Vilvordien Adelin De Vylder a été distingué, en janvier 1963, par le jury de la « Pêche aux Trésors », organisée par les responsables de la page du quotidien *Le Soir* réservée à la jeunesse.

*
* *

Parlant des localités dispersées tout autour de Louvain dans une de nos précédentes études (36), nous avons poussé nos prospections jusqu'aux abords immédiats de la route qui, venant de Mont Saint-Jean, se dirige vers Malines, via Nossegem.

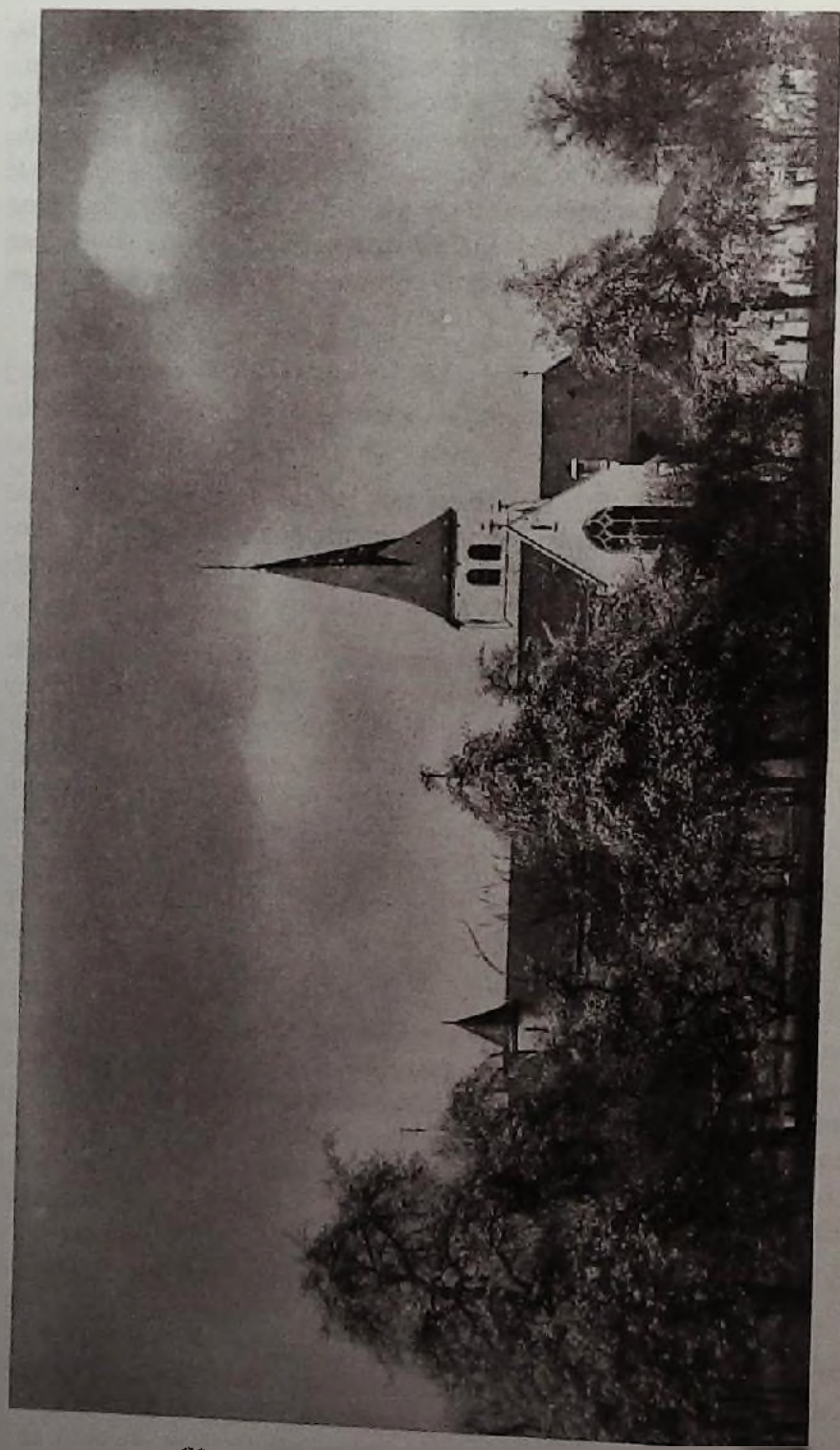
Cette route est quasiment parallèle au canal de Willebroeck. Entre elle et celui-ci, un certain nombre de villages, appartenant à l'aire vilvordienne, méritent de retenir plus ou moins longuement l'attention. Ils sont situés « dans une campagne opulente, des champs fertiles » (37) traversés, en diagonale, par l'ancienne route de Bruxelles à Anvers et par la ligne ferroviaire reliant la capitale du pays à la Métropole scaldéenne. En août 1872, voyageant en chemin de fer, de Bruxelles à Malines, Paul Verlaine — qui était accompagné de son « ami », Arthur Rimbaud — devait voir se déployer, devant les yeux, cette plaine évoquant la Flandre toute proche:

*Vers les prés le vent cherche noise
Aux girouettes, détail fin
Du château de quelque échevin,
Rouge de brique et bleu d'ardoise,
Vers les prés clairs, les prés sans fin...*

*Comme les arbres des féeries
Des frênes, vagues frondaïsons,
Echelonnet mille horizons
A ce Sahara de prairies,
Trèfle, luzerne et blancs gazons.*

(36) Voir *Le Folklore brabançon*, n° 152, décembre 1961.

(37) Arthur DE RUDDER, article cité en (4).



EPPEGEM — L'église parmi les vergers.

*Les wagons filent en silence
Parmi ces sites apaisés.
Dormez, les vaches ! Reposez,
Doux taureaux de la plaine immense,
Sous vos cieus à peine irisés !*

*Le train glisse sans un murmure,
Chaque wagon est un salon
Où l'on cause bas et où l'on
Aime à loisir cette nature
Fait à souhait pour Fénelon. (38)*

Dans la première strophe de sa « romance », peut-être Verlaine faisait-il allusion à l'un ou l'autre des châteaux qui, à l'époque, s'élevaient sur le territoire d'Eppegem et dont il ne subsiste plus aujourd'hui, en fait, que celui d'Impel. Ce château d'Impel, qui commandait jadis un des huit pleins-fiefs situés à Eppegem et relevant des seigneurs de Grimbergen, fut, pendant longtemps, le port d'attache de Marcel Schmitz, architecte, urbaniste et homme de lettres, membre de la Libre Académie de Belgique. Né à Anvers en 1885, décédé en 1963, Marcel Schmitz a fait paraître de nombreux ouvrages relatifs à l'architecture, à l'histoire de l'art et au tourisme. On lui doit, en particulier, un précieux *Dictionnaire du Tourisme en Belgique* (en collaboration avec divers auteurs) et un livre intitulé : *Figure de Bruxelles*, où se trouvent exposés les principaux problèmes d'ordre urbanistique posés par l'aménagement rationnel et harmonieux de l'agglomération bruxelloise.

Eppegem, qui — jusqu'à la première guerre mondiale — « n'avait pas d'histoire, en somme » (39) bien que les *Historisch Schets* du chanoine J. Laenen, publiés en 1910 à Louvain, tendent à prouver le contraire, a été le théâtre, en août et septembre 1914, de combats violents et meurtriers. Tout la région située au nord de Vilvorde vit se dérouler, alors, une violente bataille dont certains aspects ont été évoqués par plusieurs écrivains-soldats dont Ege Filmns dans *Calme sur le Front belge*, Guy d'Albigny dans *Sanglante Parenthèse*, R. Danneels dans *Le « Moral » du Soldat* et Octave Neuray dans ses *Lettres du Temps de Guerre*. Parmi les lieux cités par ces différents

(38) Poème intitulé *Malines*, daté d'août 1872, inséré dans les *Paysages belges*, suite faisant partie des *Romances sans Paroles*.

(39) Arthur COSYN, dans un article consacré *Au beau Pays de Rubens et de Teniers* publié dans la revue du T.C.B., n° du 1 février 1923.

auteurs se trouvent, notamment, outre Eppegem, Beigem, Nieuwenrode, Malderen, Capelle-au-Bois, Pont-Brûlé, Elewijt, Zemst et Weerde (40).

Voisins d'Eppegem, les villages de Zemst — dont Jan Van der Hameyde a parlé dans une de ses études sur *Onze lieve Vrouw in 't Hamneken* ayant vu le jour en 1934 — et de Weerde — dont les caractéristiques pittoresques furent abondamment exploitées par les peintres au commencement de ce XX^e siècle — n'offrent guère d'intérêt sur le plan de la géographie littéraire. Notons toutefois que Zemst, dont il est question dans le *Voyage de Flandre et de Hollande* du Français Regnard (41) ainsi que dans un des contes de Maurits Sabbe: *Vlaamsche Menschen* (42), a donné le jour, en 1697, à Joannes De Boeck, franciscain de Boetendaele, auteur de poèmes de circonstance et de plusieurs ouvrages relatifs aux statues miraculeuses des églises bruxelloises et au Saint-Sacrement de Miracle à Sainte-Gudule. Quant à Weerde, c'est le lieu d'habitat du jeune et fécond écrivain flamand André Ver Elst, auteur de trois recueils de poèmes et de diverses monographies dont plusieurs se rapportent au Brabant, notamment à Kampenhout. Dans un ouvrage qu'il a consacré aux *Scheepstrekkingen langs Dijle en Demer* (43), il a accumulé de précieux détails sur l'histoire et le folklore d'un grand nombre de localités du Brabant, d'Aarschot à Wavre.

(40) Il apparaît, à la lecture des différentes relations renseignées, que les opérations militaires ressemblèrent fort, du côté belge, à une « vaise-hésitation ». Dans ses *Lettres du Temps de Guerre*, sorties en 1938 aux Editions de la *Belgique militaire*, 101, rue Rasson, à Bruxelles, Octave Neuray notait, par exemple, « les heures auxquelles les ordres sont parvenus au bataillon : à 12 h 55, ordre d'occuper Weerde; à 13 h, ordre d'occuper la talus du chemin de fer; à 14 h 15, ordre de quitter cette position à 15 h; à 14 h 55, ordre de la quitter à 15 h 30, enfin, reçu avis à 15 h 30 que c'est à 14 h 45 qu'il fallait partir... ».

(41) C'est à Zemst, qui devient « Themst » sous la plume de Regnard (1655-1710), que les voyageurs se rendant de Bruxelles à Malines par le canal de Willebroek descendaient autrefois du bateau pour monter dans les chariots de poste les conduisant à Malines.

(42) Traduit par Maurice Gauchez sous le titre: *Gens de Flandre* (Editions Rex, Collection Nationale, 7^e série, 1936). Maurits Sabbe cite Zemst à propos du pèlerinage traditionnel des habitants du Petit-Brabant à Notre-Dame d'Hanswijk, à Malines.

(43) Editions Mertens, 123, rue Terre-Neuve, Bruxelles, 1961.

Il y a un peu plus à dire à propos d'Hofstade qui, du point de vue qui nous occupe, est un lac, une campagne et une tombe au cimetière.

Créé en 1909 à la suite de massifs prélèvements de sable destinés à l'exhaussement de la voie ferrée de Bruxelles à Anvers via Malines, le lac d'Hofstade a suscité une littérature assez abondante, surtout journalistique. Léon Souguener a dit: « *Il offre de l'eau, une plage, de la rêverie* » (44). De son côté, Xavier Carton de Wiart a évoqué son « *empire des eaux bleues* » (45). Beaucoup d'autres professionnels de la plume ont vanté la pittoresque fraîcheur et le calme reposant du lac et de ses abords, parties d'un domaine qui, acquis par l'Etat, bénéficie aujourd'hui de la faveur populaire.

Hofstade, c'est aussi une campagne servant, en partie tout au moins, de toile de fond à trois romans, se complétant l'un l'autre, de Henri Davignon: *Paelinc et Beauvau*, *L'Ascension de Jérôme Labot* et *Naissance et Mort d'un Poète*. Publiés respectivement en 1951, 1958 et 1960 (46), ils développent un thème actuel: la crise de la bourgeoisie, et abordent quelques problèmes d'une dangereuse acuité, dont celui du bilinguisme. C'est principalement dans le premier d'entre eux qu'il est question d'Hofstade, de Vilvorde aussi, et d'un certain château avec, tout autour, « *des champs cultivés à perte de vue* », de la « *jeune futaie* » et de « *vieux arbres, magnifiques en apparence* » mais « *tous plus ou moins rongés par la décrépitude* ». Henri Davignon évoque la vie villageoise à la veille des élections et en quelques autres moments.

Hofstade, enfin, c'est une tombe au cimetière. « *Dans le cimetière du village*, écrivait Arthur Cosyn (47), *une inscription discrète sur une croix de pierre rappelle un nom réputé, celui de Maurice Warlomont (Max Waller), fondateur de la « Jeune Belgique », mort prématurément le 6 mars 1889. Warlomont repose dans ce paisible asile, à côté de sa mère* ». C'est le 9 mars 1889 qu'eut lieu à Hofstade, dans le

(44) Article: *L'Affaire du Lac d'Hofstade*, dans *L'Eventail* du 24 juin 1928.

(45) Article: *Hofstade-Place ou les Délices du Brabant*, revue du T.C.B., n° du 15 juillet 1941.

(46) Ces trois romans ont été édités par La Renaissance du Livre, 12, Place du Petit-Sablon, Bruxelles.

(47) Dans son *Guide historique et descriptif des Environs de Bruxelles*, tome II, Ed. T.C.B., Bruxelles, 1925.

caveau de la famille Warlomont, l'inhumation de celui que l'on considère à juste titre comme l'animateur du mouvement de renaissance des Lettres françaises de Belgique. « *Après les absoutes, écrivait un journaliste (48) ayant assisté aux obsèques, les parents et les amis du jeune poète lui ont dit, dans un modeste et calme cimetière de village, un suprême adieu. M. Georges Eekhoud, au nom de « La jeune Belgique », a prononcé quelques paroles d'une simplicité émouvante...* ». D'autres mots d'adieu devaient être dits par Victor Reding, représentant le *Cercle des Arts et de la Presse*. Reproduisant les traits du jeune poète, conteur et animateur, un médaillon — œuvre du sculpteur Lagae — fut apposé sur la glorieuse tombe, aujourd'hui bien oubliée.



ELEWIJT. — La chapelle du château Elewijt.

Avant de mettre le cap sur Elewijt, où l'ombre de Rubens nous attend, disons un mot de deux villages situés de l'autre côté de la route de Mont Saint-Jean à Malines, qui traverse Hofstade. Ces deux villages se nomment Hever et Boortmeerbeek. Le premier est le lieu

(48) Dans *L'Etoile belge* du dimanche 10 mars 1889.

d'habitat de l'écrivain flamand Cyriel Wellens, auquel on doit plusieurs monographies historiques et touristiques. Par ailleurs, il a vu naître, en 1902, le professeur Edouard Rombouts, de l'université de Louvain, membre de l'Académie royale flamande, essayiste auquel ont doit — entre autres ouvrages — une *Bijdrage tot de Studie der didactisch-moraliserende Letterkunde in de XVII^e eeuw in Zuid-Nederland*. Quant à Boortmeerbeek, il a donné naissance à plusieurs des ancêtres du grand compositeur allemand Ludwig van Beethoven, dont son quadrisaïeul Marc van Beethoven. Raymond Van Aerde a fait d'intéressantes révélations à ce propos dans ses ouvrages : *Les Ancêtres flamands de Beethoven* et *A la Recherche des Ascendants de Beethoven* (49). Rappelons, ici, que Philippe van Boxmeer a publié, de son côté, une solide étude sur le même sujet (50) et qu'il semble établi que les arrière-grands-parents du maître ont quitté Malines, où ils s'étaient établis, pour l'Allemagne à la suite d'une faillite frauduleuse. Ajoutons encore, au sujet de Boortmeerbeek, que le grand-père du poète et essayiste Henri Fagne, collaborateur au *Journal des Poètes* et éditeur d'un hebdomadaire d'information littéraire : *Nouvelles à la Main*, était originaire de ce village.

Venons-en maintenant à Elewijt. Relais rubénien, cette localité est également un des rendez-vous de l'archéologie.

Importante station romaine, Elewijt a requis l'intérêt de nombreux chercheurs dont l'historien Van Gestel en 1725, Louis Galesloot en 1845 et Camille Van Dessel à partir de 1870. Géomètre de profession, prospecteur passionné du passé local devenu membre correspondant de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux Arts de Belgique, Camille Van Dessel était le fils du secrétaire communal d'Elewijt. Il nous a laissé de nombreuses notices et une précieuse *Topographie des Voies romaines de Belgique*, publiée en 1877. Ce savant archéologue a mené ses investigations au-delà d'Elewijt, notamment à Weerde et Steenokkerzeel. D'autres chercheurs ont, par la suite, déployé une grande activité dans la région et leurs trouvailles ont été étudiées aux pages de monographies d'un intérêt plus scientifique que littéraire.

Pierre-Paul Rubens, auquel on ne peut pas ne pas penser lorsqu'on se trouve à Elewijt, n'était pas seulement un peintre

(49) Librairie Encyclopédique, Bruxelles, vers 1935.

(50) Voir notre étude de *Géographie littéraire du Brabant : Autour de Louvain*, dans *Le Folklore brabançon*, n° 152, décembre 1961.

général. De son temps, il passait pour être un collectionneur d'antiquités extrêmement averti. Dans une lettre vraisemblablement adressée d'Elewijt, en date du 4 septembre 1636, à son ami l'humaniste Peiresc, l'artiste écrivait: « *Je ne puis passer sous silence qu'il se trouve ici un grand nombre de médailles antiques, des Antonins pour la plupart, en bronze et en argent... Il ne m'a pas semblé de mauvais*



ELEWIJT. — Le « Steen » avant sa restauration d'ensemble (1875).

augure de voir Spes et Victoria sur les revers des deux premières qui se sont trouvées en ma possession. Ce sont des pièces de Commode et de son père Marc-Aurèle... ».

En septembre 1636, Rubens possédait le « steen » d'Elewijt depuis plus d'un an. Il l'avait acquis, de même que 72 bonniers de

terre, le 12 mai de l'année précédente à Messire Jean de Cools, seigneur de Corbais, pour la somme de 93.000 carolus d'or ou florins de 20 sous. De 1636 à 1640, il y vécut avec la toute jeune Hélène Fourment, devenue sa femme, et y peignit plusieurs toiles dont une *Kermesse* se trouvant au musée madrilène du Prado et un *Paysage avec le château du Steen* se trouvant à la National Gallery de Londres. Nicolas Muller (51) a lyriquement commenté cette dernière œuvre.

*De ce château du Steen, au déclin de la vie,
Vous regardiez rêveur ce doux pays flamand,
Cette campagne verte et blonde, tendrement,
Avec vos yeux profonds, votre cœur sans envie.*

*Maître, comme au labeur au repos nous convoie,
L'herbe au bord du ruisseau, rendez-vous des amants,
Comme l'arbre qui monte et frémit doucement,
Et le soleil qui vêt la nature ravie!*

*Les peupliers aigus, les petits saules ronds,
Processionnent toujours à côté des vieux ponts,
La pie prend son vol des futaies pleureuses,*

*Coupée de bosquets touffus comme des bois,
A l'infini la plaine ondule, plantureuse,
Terre de blés et d'or dont vous êtes le Roi!*

Après le décès du peintre, le château d'Elewijt demeura en possession de la jeune Hélène Fourment, bientôt remariée à Jean-Baptiste de Broeckhoven, créé comte de Bergeyck en 1676. Il passa ensuite de main en main. Il existe toujours, profondément remanié. Plusieurs expositions rubéniennes y ont été organisées ces dernières années et chacune de ces manifestations a suscité la rédaction de nouvelles pages consacrées à son histoire, à Rubens et au site.

D'innombrables écrivains, donc, se sont intéressés à Elewijt et au grand peintre qui y vécut les dernières années de son existence.

(51) Dans l'un de ses *Poèmes rubéniens*, suite insérée dans son recueil de poèmes: *Conscience du Monde*, Ed. C.E.L.F., Malines, 1958. Faisons remarquer que c'est commettre un pléonasme que de parler du « château du Steen », un « steen » étant, en fait, une « demeure bâtie en pierre », c'est-à-dire une maison patricienne ou un château car, autrefois, seules les habitations des nobles et des riches, étaient bâties en pierres.

Parmi leur légion, les critiques d'art et les historiens sont particulièrement nombreux. Il faudrait citer ici, outre Eugène Baie — qui, dans le sixième et dernier tome du *Siècle des Gueux*, a évoqué les amours crépusculaires de Rubens —, la plupart des biographes et exégètes du génie anversois : Henri Hymans, Léo Van Puyvelde et, parmi tant d'autres, Gustave Vanzype. C'est au gendre de ce dernier, Lucien Christophe, de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises, que nous demanderons d'interroger, pour nous, le paysage :

« Voici le Steen et c'est l'automne. Au-delà d'un ponceau jeté sur une étroite rivière, des files d'arbres et d'arbustes sillonnent, en tous sens, une campagne aimable, immense, qui se soulève en lents mouvements vers l'horizon. A l'avant-plan, un chasseur s'embusque dans un fourré, une charrette de paysan s'éloigne du château dont la façade est baignée de lumière, tandis que, sous les frondaisons encore touffues du parc, Rubens, Hélène et un de leurs jeunes enfants forment un groupe modeste et fier. Plus loin du bétail pâit. C'est une scène d'automne à la fois animée et silencieuse, dans un poudroiement de clarté, au milieu d'une grande paix.

Le cortège des dieux, des héros, des rois, des mages, des belles a disparu depuis longtemps derrière les collines. Nulle machinerie n'en rappelle la pompe et l'éclat. Le chœur des chanteurs et des danseurs a été congédié. Tout se tait. On n'entend dans l'air qu'un secouement d'ailes, le vol d'une compagnie d'oiseaux migrateurs sous un ciel paisible que ne fendra aucun glaive. Le théâtre est vide et ce qui viendra l'emplir ne se déchainera pas en apothéose.

Ce qui viendra l'emplir sourdra lentement de dessous terre ou tombera sans bruit des hauteurs. Le soir, bientôt l'hiver, la nuit. Le Steen est comme une île de verdure au milieu des champs dépouillés, comme une enclave de lumière déclinante que déjà l'ombre vient battre. Le châtelain du Steen n'a plus gardé auprès de lui que des gens aussi simples que des choses. Il a à ses côtés ses mieux aimés et tout de même il reste seul devant cette grande plaine de silence comme un chef au repos, mais sous les armes.

Il tourne le dos à toute cette armée en tumulte, née de son désir, de sa ferveur, de sa furie et de sa foi, qui cheminera et se battra pour lui tout au long des siècles à venir. Il s'est dégagé d'elle comme un chef qui s'expose à l'aventure et risque un empire, dans une imprudence

de joueur. Il est tout seul : un homme qui regarde le soir tomber sur la campagne... » (52).

Dans l'ouvrage dont nous avons extrait cette page admirable, Lucien Christophe parle de quelques autres villages. « *C'est ici la plaine des peintres* » fait-il remarquer, plaçant « *A côté de la grandeur poignante du silence de Rubens à Elewijt, le souvenir de Van Dyck à Savenhem, celui de Teniers à Perck* ».

C'est le 18 décembre 1663 que David Teniers II, dit le Jeune ou le Grand, fils aîné de David Teniers I, appelé le Vieux, acheta, à Hélène Fourment et à son deuxième mari, « *Een hoeve ofte huys van plaisantie genoemt Hoenenhoeve ofte dry Toren, gelegen in de handerye van Perck* » (53). Toutefois, il semble avoir eu cette demeure en location dès 1656, avant d'en faire l'acquisition. Par ailleurs, il possédait déjà, à l'époque, une maison située à Houtem, entre Vilvorde et Elewijt. C'est à Dry-Toren que devaient naître la plupart des enfants de son deuxième mariage et qu'il peignit plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines de ses toiles car ce fut un peintre très abondant. Isabelle de Fren, sa seconde épouse, a été inhumée dans l'église du village mais, contrairement à ce que certains ont affirmé (54), rien ne prouve que Teniers, décédé le 25 avril 1690 à Bruxelles, dans son hôtel du Ravenstein, repose à ses côtés (55).

Pour être renseigné au sujet de l'existence campagnarde de Teniers, il convient d'interroger les travaux de certains auteurs parmi

(52) Extrait de *Où la Chèvre est attachée*, essai, Ed. des Artistes, Bruxelles, 1952.

Cette page de Lucien CHRISTOPHE est à rapprocher de celle, dont elle s'inspire peut-être, de Gustave VANZYPE : *Le Roman d'Elewijt*, dans *L'Eventail de la Noël* 1913. Gustave VANZYPE écrivait : « *Le paysage d'Elewijt, dans lequel il (Rubens) vécut avec Hélène Fourment ses dernières années et ses sublimes efforts jusqu'au bout triomphants, a toujours à mes yeux, même dans le resplendissement de l'été, la couleur et l'accent de l'automne* ».

(53) Voir Arthur COSYN : *Le Château de « Dry-Toren » à Perck*, dans la revue du T.C.B., du 1^{er} mars 1923.

(54) Voir, notamment, Louis LOQUIER dans son *Histoire de l'Art des Origines à nos Jours* (Ed. A. De Roeck, Bruxelles, 1924) et Daniel VAN DAMME dans son article *Le Château d'Elewijt et « le pays des peintres »* (dans *Le Soir* du 14 juin 1962).

(55) Voir, à ce propos, J.B. STENALLER : *La Ferme du Laethof, à Perck*, dans la revue du T.C.B. du 15 décembre 1923.

lesquels John Vermoelen, Henri Hymans, Napoléon De Pauw et, parmi d'autres, Alphonse Wauters dont les œuvres, solidement documentées, restent une source d'information infiniment précieuse en ce qui concerne tout le Brabant. Ces travaux, toutefois, ne font qu'esquisser, souvent à larges traits, l'histoire de ces années brabançonnes au sujet desquelles on attend toujours une étude définitive. Quoi qu'il en soit, on sait que le Steen de Teniers fut souvent un joyeux rendez-vous d'artistes et d'amateurs de peinture.

Nous ne pouvons quitter Perck sans évoquer la figure d'un contemporain de Teniers: Frédéric de Marselaer, et sans rappeler que le village a donné naissance, en 1827, au futur cardinal Pierre-Lambert Goossens, archevêque de Malines, décédé en 1906. Né à Anvers — comme Teniers — en 1584, Frédéric de Marselaer devint baron de Perck et d'Elewijt en 1659 et vécut les dernières années de sa vie au château de Perck, appelé actuellement « de Ribaucourt », où il mourut en 1670. Son corps fut inhumé, dans l'église du village, sous une dalle de marbre. Ancien élève d'Erycius Puteanus à Louvain où il avait obtenu le grade de licencié en Droit, Frédéric de Marselaer partagea son temps entre les affaires publiques — il devint échevin, trésorier et bourgmestre de Bruxelles, intendant du canal et chevalier de la Toison d'Or — et la littérature. Poète, il obtint des succès dûs davantage à l'importance de ses fonctions qu'à ses mérites prosodiques. Il rédigea aussi, en latin, un traité sur les devoirs des ambassadeurs. Van Dyck fit son portrait, « effigie repue d'orgueil et de satisfaction » (56).

Avant de gagner Melsbroeck, effectuons un léger détour par Peuthy où Camille Lemonnier (57) a situé, par erreur, le Steen de Teniers. Par ailleurs, ainsi que nous l'avons signalé, c'est à la limite de Peuthy et de Vilvorde que Jean-Baptiste Van Helmont aurait passé tout ou partie de son méditatif et studieux septennat. Ce qui est plus certain, c'est que Peuthy a été, d'une part, la petite patrie d'un compagnon de Fénelon à Cambrai, le chanoine de Baudequin, et, d'autre part, l'une des résidences de Louis-Joseph Seutin, né à Nivelles en 1793, chirurgien célèbre auquel on doit un *Mémoire*

(56) Marcel BERGE, article cité en (16).

(57) Dans son ouvrage sur *La Belgique*, nouvelle édition, Alfred CASTAIGNE, Bruxelles, 1903. La première édition de cet ouvrage est sortie en 1888 chez Hachette.

sur l'Emploi du Bandage amidonné définissant les principes de la méthode amovo-inamovible pour le traitement des fractures.

Voisin de Perck et de Peuthy, Melsbroeck est un humble village dont le noyau se situe légèrement en retrait de la route de Bruxelles à Haecht. Le passé de cette ancienne résidence épiscopale et comtale



MELSBROECK — La tour de contrôle de l'aéroport.

est singulièrement attachant, ainsi qu'en témoignent les travaux de différents auteurs (58). Schayes et Galesloot, fouillant le sol, y ont découvert des antiquités.

(58) Voir, notamment, Arthur COSYN: *Melsbroeck (Autour du Saventertloo)*, dans la revue du T.C.B. du 1^{er} mars 1924 et F.-K. DAVID: *Des Evêques habitèrent Melsbroeck*, dans *Le Soir* du 10 avril 1957. Signalons qu'une trentaine de carrières existaient à Melsbroeck et aux environs au XVIII^e siècle. Le naturaliste François-Xavier BURTON en a parlé dans son *Oryctographie de Bruxelles*, publiée en 1784.

Melsbroek — où, né à Campenhout en 1891, Lodewijk-Willem Schuermans, auteur d'ouvrages de dévotion et d'édification, par ailleurs linguiste et historien, fut vicaire pendant un certain temps — a acquis une célébrité universelle et soudaine suite à l'installation, sur son territoire, d'un champ d'aviation dont la « tête pensante » a été déplacée depuis du côté de Zaventem.

Etabli sur l'ancienne forêt domaniale ou garenne du Zaventerloot, qui s'étendait sur une superficie de 500 bonniers, le champ d'aviation a assisté, depuis sa création, à des milliers de départs et d'arrivées. Dans un de ses poèmes, intitulé *Melsbroek* (59), Maurits Bilcke a évoqué l'avion qui, s'élevant au-dessus du sol, prend le cap et, du coup de dent de ses hélices, entame l'espace et la distance, reliant le Brabant au vaste monde :

*Het glanzend vliegtuig scheert zonder geluid
over de brede startbaan heen,
langzaam stijgend uit stof en gruis
der zware aarde, uit gras en steen.*

*Tot plots voorbij de uitkijkpost
een grim gebrom ons treft
en het zich rustig hoger heft
als ware last na last gelost.*

*Nog wuift een hand, ter afscheidsgroet
geheven sinds het aanvloog over 't veld.
Maar reeds verkleint en stijgt het naar de gloed
van hoger sferen. De seconden zijn geteld.*

*Wie met het oog het volgen kan
ziet hoe het reeds zijn richting koos,
sonwaars : Monte Carlo, Nice of Cannes,
waar geïrt nimosa nu en bloeit de witte roos.*

*Eens stappen wij het sralend vliegtuig in,
de loch op het gelaat, vooitjes in de hand.
De air-hostess : een engel fijn van zin
en de bestemming : zonnig land!*

(59) Publié dans la *Sahena Revue*, n° d'été, 1953. La même revue a inséré d'autres poèmes « aéronautiques » ainsi que des pages de prose décrivant le Brabant vu d'en haut.

De l'autre côté du vaste champ d'aviation, Zaventem a de quoi nous retenir quelque temps. Son passé a été étudié par différents érudits parmi lesquels il convient de signaler le chanoine Jean-Baptiste Devaddere et l'archéologue Emile De Munck qui devait accéder à la présidence de la Société d'Anthropologie de Bruxelles. Emile De Munck, qui — en 1901, avec J.H. Deceuster — sauva de la destruction les importantes archives locales et découvrit d'intéressants vestiges néolithiques, demeura pendant de longues années à Zaventem, au château d'Ophem. Il apporta de profondes modifications à celui-ci.

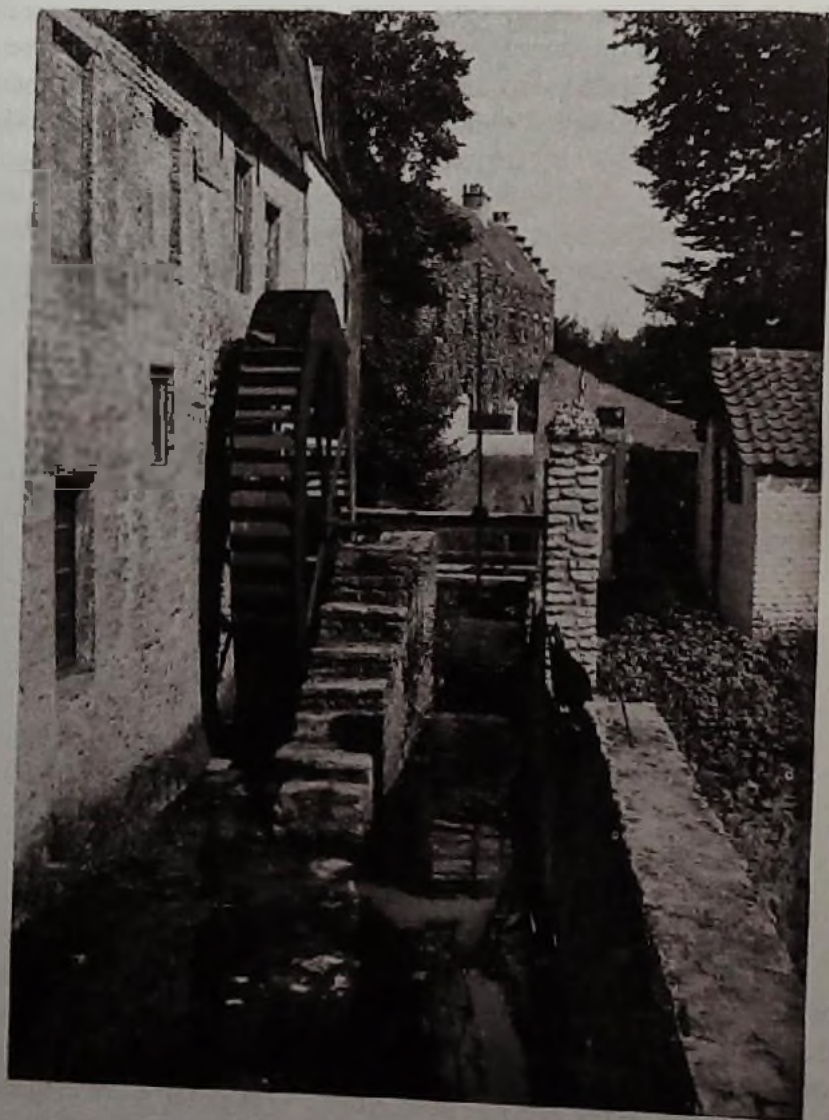


MELSBROEK. — Le château de Boetfort, situé à l'est du village.

Le village — qui, durant des siècles, s'occupa, notamment, de fabriquer du papier — a vu naître, en 1719, Henri Van Gameren, qui devint primus de l'université de Louvain et évêque d'Anvers. C'est de cette même terre que sont sortis, bien qu'ils n'y soient pas nés, les fameux frères Stevens dont Alfred — le peintre des élégances féminines du second Empire —, Joseph — le peintre animalier — et leur cadet Arthur — qui « s'imposa », a dit Georges Eckhoud (60),

(60) Dans son ouvrage sur *Les Peintres animaliers belges*, Librairie nationale d'Art et d'Histoire, Bruxelles, 1911.

comme le critique d'art le plus raffiné et le plus expert, comme un connaisseur pour ainsi dire infallible » —. Mort en 1890, Arthur et Joseph, décédé en 1882, ont été inhumés, tous deux, à Zaventem. Ajoutons



ZAVENTEM. — Le moulin Stockmans.

encore que l'histoire locale fait mention de quelques noms célèbres, tels ceux du baron Jacques Le Roy, historien, qui obtint, en fief,

un moulin à huile situé à Zaventem; du mécène Ferdinand de Boisschot, baron de Zaventem en 1621, et de Pierre Fariseau qui, en 1681, dota Bruxelles d'un opéra italien. Les familles de Burbure et della Faille, qui devaient donner un ou plusieurs de leurs descendants à la littérature, ont possédé des biens dans le village.

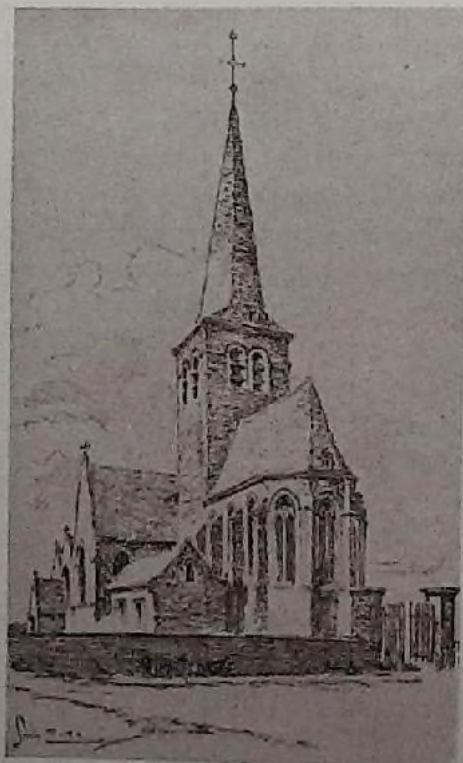
Lorsqu'on parle de Zaventem, on ne peut évidemment pas ne pas citer le nom du grand peintre Antoine Van Dyck ainsi que l'ont fait, avant et après Lucien Christophe, de nombreux écrivains dont Schoonen — qui signa une pièce intitulée: *Rubens et Van Dyck à Zaventem* — et Camille Lemonnier. On a vu ce dernier, dans son monumental travail sur *La Belgique* déjà cité, évoquer « les amours du galant cavalier Antoine Van Dyck et de la belle Anna Van Ophem ». La jolie, l'émouvante histoire que celle-là! Il semble, malheureusement, qu'elle soit de pure invention. Elle a été ruinée par Louis Galesloot, Henri Hymans, Paul Wytman, Emile De Munck et d'autres dont, tout récemment, le professeur Léo Van Puyvelde. Celui-ci a qualifié de « légendes » les diverses aventures amoureuses que l'on prête au grand peintre ami de Rubens. Le beau roman d'amour de Zaventem, en particulier, ne serait que pure fiction (61). Il semble acquis que le tableau montrant Saint-Martin partageant son manteau avec les pauvres a été offert, à l'église du lieu, par Ferdinand de Boisschot en 1621, lors de son accession à la baronnie. Ferdinand de Boisschot l'aurait commandé au peintre qui l'aurait exécuté moyennant paiement de 300 florins. Van Dyck se rendit probablement à Zaventem, sans doute en 1629, à l'invitation de son « client », pour juger de l'effet produit par son tableau (62).

Voisin de Zaventem, le village de Diegem, « dont la gothique église, a fait remarquer Camille Lemonnier, se coiffe d'une haute tour bizarre à quatre étages décroissant vers le sommet, avec des airs vagues de pagode », a souvent attiré les peintres parmi lesquels Charles De Groux dont le *Pèlerinage à Diegem* est l'une des premières œuvres de notre école réaliste de peinture. Le village, par ailleurs,

(61) Cf Léo VAN PUYVELDE: *Antoon Van Dyck*, Editions Heideland, Hasselt, 1962.

(62) Faisons remarquer ici, une fois de plus, combien certaines données du passé sont controversées. Accréditées par certains auteurs et par le public, certaines « histoires », bien que condamnées comme étant sans fondement ou comme ayant été suscitées par une erreur de lecture ou d'interprétation, continuent à avoir cours. Il reste aux historiens, ces destructeurs de légendes, beaucoup de travail.

a exercé un vif attrait sur quelques écrivains dont Jean-Baptiste Boucqueau, qui y eut une maison de campagne, et Karel De Queker. Boucqueau termina sa vie à Diegem le 25 juillet 1822. Né à Beveren-sur-Yser en 1857, le poète, conteur et dramaturge flamand De Queker acheva également son existence à Diegem où il rendit l'âme en 1911. Signalons encore que le pédagogue et théologien Petrus Bloex, appelé Bloccius, qui a vécu au XVI^e siècle, était natif de Diegem, patrie de la Mierje Kempeneers dont il est question dans l'œuvre célèbre d'Anton ou Tony Bergmann: *Ernest Staas, Advocaat*.



ZAVENTEM. — L'église.

Nous terminerons notre promenade dans la région située à l'est du canal en rendant visite à deux agglomérations proches de Diegem: Haren et Machelen, dont la physionomie a été profondément altérée par l'industrialisation.



MELISBENDEN. — Un aspect du village.

Haren compta, parmi ses pasteurs, le savant historien Jacques Goyers, natif de Malines, précédemment curé à Humelgem et, par la suite, chanoine d'Anderlecht. Il vivait au XVIII^e siècle. Il y avait alors, à Haren, tout au moins pendant les mois d'été, un certain Jean-Nicolas Servandoni d'Hannetaire, directeur du Théâtre de la Monnaie. Il y possédait un petit château qu'il avait fait construire et qui, par la suite, devait être appelé château Van der Noot. Et, parce que d'Hannetaire dirigeait une salle et, davantage encore, parce qu'il était le père de deux jeunes filles fort aimables, le château de Haren devint le lieu de réunion des gens d'esprit et « de cœur », « le rendez-vous de la noblesse et des gens de théâtre qui s'y retrouvaient volontiers. On y organisait des fêtes somptueuses et l'on y jouait au trictrac, ainsi qu'au pharaon, à peu près tous les soirs. A la belle saison, s'entend... » (63). Les deux filles de d'Hannetaire: Angélique, surnommée « la Divine », et Eugénie, auxquelles il convient d'ajouter leur cousine germaine: Rosalide, formaient une trinité connue sous l'appellation « les Trois Grâces ». Ces demoiselles défrayèrent la chronique de leur temps. C'est pour Angélique, devenue sa maîtresse, que le Prince Charles-Joseph de Ligne — que l'on vit sans doute quelquefois à Haren — fit édifier, à Baudour, le délicieux « Trianon de Belœil ». C'est aussi pour elle — car elle était actrice, chanteuse et danseuse — qu'il écrivit le libretto d'un opéra-comique en trois actes: *Cephalide ou les autres Mariages samnites*, mis bientôt en musique par l'Italien Cefolelli et l'Autrichien Vitzhumb, qui vivait à Bruxelles. Vitzhumb monta cette œuvre au Grand Théâtre — c'est ainsi que s'appelait alors le Théâtre de la Monnaie — avec, comme principale interprète, la belle Angélique. La première fut un triomphe mondain mais les représentations suivantes ne rencontrèrent pas le succès escompté. L'entreprise se solda par un désastre dont Vitzhumb fut le seul, semble-t-il, à payer la note. Si le Prince de Ligne écrivit son opéra pour la Divine, qui eut quelques autres amants dont un certain Desandrouin (ou des Androuins) et le Chef-président de Nény (64), c'est à Eugénie, qui avait précédé sa sœur cadette dans ses

(63) Voir Albert GUISLAIN: *Les Carnets d'un Bruxellois — A vous, belle Angélique...*, article publié dans *Le Soir* des 1 & 2 mars 1959. On consultera également: Henri LIERRECHT: *Comédiens français d'Autrefois à Bruxelles*, Ed. Labor, Bruxelles, 1932, et Carlo BRONNE: *Nouvelles Esquisses*, Ed. Charles Dessart, Bruxelles, 1946.

(64) Voir Henri CARTON DE WIART: *Nény et la Vie belge au XVIII^e Siècle*, Ed. Office de Publicité, Collection Nationale, Bruxelles, 1944.

faveurs, qu'il dédia ses *Lettres à Eugénie sur les Spectacles*, éditées en 1774. Il y exposa ses conceptions littéraires et artistiques et y donna des conseils pour l'interprétation des œuvres dramatiques. Après avoir été l'amante du châtelain de Belœil, Eugénie devait, semble-t-il, se ranger. Elle épousa l'acteur La Rive et fut engagée, avec lui, dans la troupe lyonnaise de Madame Lobreau.



MELSBROEK. — Le château Snoy, jadis appelé le château de Meerbeek

Haren, nous l'avons dit, a été ravagé par l'industrialisation. Au commencement de ce siècle, le lieu possédait encore bien des séductions et il y existait une ou plusieurs guinguettes où se retrouvaient, parfois, Georges Eekhoud — dont il sera, à nouveau, question par la suite — et quelques écrivains de ses amis. Avant cela, on y avait vu Max Waller qui, dans un de ses contes de *L'Amour fantasque* (65), intitulé: *Plage d'Amour*, a parlé de « Haeren, qui est un des

(65) Ed. A. Boitte, Bruxelles, 1883.

plus remarquables ports de mer des environs de Bruxelles. Il y a là un grand étang qui pouvait bien passer pour la Mer du Nord ou l'Océan Atlantique, de bons types en veston gris qui pêchent à la ligne et une auberge où, pour trois francs cinquante, nous trouvâmes un lit très dur, des omelettes au lard, et tous les jours l'Etoile Belge de la veille ». Aujourd'hui, il n'y a plus d'étang mais des rails, des hangars, des cheminées, des usines, des fabriques, des ateliers, de la fumée.

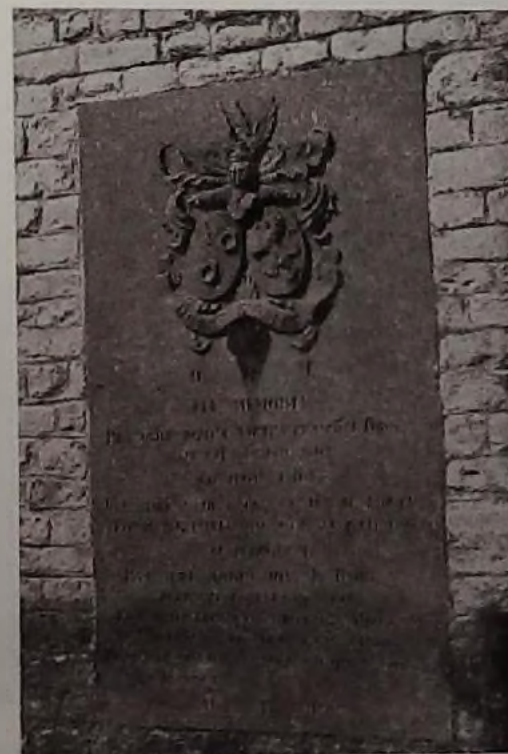
Ce décor couleur de rouille et de suie, c'est aussi — en partie — celui de Machelen. Il s'agit là d'un vieux village né, sans doute au



MELSBROEK. — La cure.

xiii^e siècle, en bordure d'une ancienne voie romaine dans les environs de laquelle l'historien Alphonse Wauters et l'archéologue Van Dessel ont fait, au siècle passé, d'intéressantes découvertes. L'endroit, jadis, était entouré de prairies où l'on menait les oies et les brebis. Il offrait l'aspect le plus champêtre lorsque, en 1654, Lamoral-Claude-François de la Tour et Tassis, Général Maître des Postes impériales pour la Belgique, la Bourgogne et la Lotharingie, demanda, à l'architecte et sculpteur malinois Luc Fayd'herbe, de lui construire le château connu sous le nom de Beaulieu « qui exprime véritablement, selon l'avis de De Cantillon — en 1757 — dans ses *Délices du Brabant*, ce qu'il est en lui-même ».

Berthe Delépinne a fait observer qu'« Un destin longtemps heureux favorisa cette demeure qui abrita le Roi Jacques II Stuart, puis le Roi Guillaume III d'Angleterre lors de ses guerres contre Louis XIV. Plus tard, Jean Paul Bombarda, Conseiller et Trésorier Général des Finances de Maximilien Emmanuel de Bavière et créateur en 1700 du Théâtre de la Monnaie acquit le château. Le Duc de Marlborough y logea en 1706 au lendemain de la bataille de Ramillies.



MELSBROEK. — Pierre, rappelant le souvenir de la famille Robijns.

En 1840, le château était la propriété du Comte Emmanuel Joseph d'Alcantara, un héros de la bataille de Waterloo et de la Révolution de 1830 » (66).

Telle est, brièvement résumée, l'histoire de cette belle demeure princière qui, occupée pendant quinze ans par une célébrité du monde

(66) *Histoire de la Poste internationale en Belgique sous les Grands Maîtres des Postes de la Famille de Tassis*, Ed. Administration des Postes de Belgique, 1952.

théâtral (67), a été sauvée *in extremis* grâce aux efforts déployés par quelques uns dont *Les Amis du Château de Beaulieu* — association fondée en 1944 par Charles Mertens — et, ensuite, *Les Défenseurs de Beaulieu*. Toutefois, c'est mutilé, amputé d'une de ses tours et privé de son parc que subsiste, comme l'écrivait un jour Frans Hellens (68), « ce chef-d'œuvre architectural, l'un des plus rares et des plus authentiques ».



MACHELEN. — Façade du château de Beaulieu.

Sait-on que, pendant de nombreuses années, un écrivain, parmi les meilleurs de la Belgique de langue française, a vécu dans une maison située exactement en face du château de Beaulieu ? Cet écrivain avait troqué son patronyme d'Olivier Degée contre le pseudonyme de Jean Tousseul. Il a été appelé quelquefois : le géant solitaire de Machelen.

(67) Jean-Paul Bombarda posséda Beaulieu de 1697 à 1712.

(68) En 1932, dans une page intitulée *Visite à Beaulieu*. Nous ignorons où celle-ci a été publiée.

Jean Tousseul habita le n° 96 de la rue de la Gendarmerie, rebaptisée depuis rue Pierre Schroons après avoir été appelée rue de la Station et, antérieurement, « *De Beellaert ofte clinckende blinckende Goustraete* » (69). C'est au mois de novembre 1927 que l'écrivain et les siens vinrent s'installer dans la petite maison qu'il venait d'acquérir. Il demeura à Machelen jusqu'à la fin de 1943, quelques mois avant son décès. Trois ans plus tôt, parlant de son village natal de Landenne-sur-Meuse, il avait écrit : « *J'espère retourner là-bas un jour — vivant ou mort. Vivant, je rajeunirai entre les images de mon enfance : tout est encore à la même place depuis un demi-siècle. Mort, j'aurai bien chaud dans ma tombe, entre les cendres de mes aïeux. Au mois de mai 1940, je ne revécus que lorsque j'appris que mon village était intact. La guerre avait épargné mon ermitage du Brabant, mais ma « fortune » était ailleurs : je possédais tout un canton au bord de l'eau, des gens, des maisons, des champs, des bois, des bêtes...* » (70). Il a quitté Machelen, vivant, pour retourner dans son village de la Hesbaye liégeoise où il devait mourir peu de temps après et être inhumé ainsi qu'il l'avait souhaité. Signalons que Jean Tousseul eut le malheur de perdre à Machelen, sa vieille mère qui vivait auprès de lui. Elle fut enterrée à Machelen mais son corps fut transféré par la suite à Landenne à l'initiative de l'association des *Amis de Jean Tousseul* fondée et dirigée par Jean-Paul Bonnami.

Les raisons de l'installation de Jean Tousseul à Machelen ont été expliquées par Mathilde Briamont, sa veuve, dans un article extrêmement intéressant publié, en 1949, aux pages de *Les Cahiers Jean Tousseul* (71). En juillet 1926, l'écrivain est malade. Il a besoin

(69) Voir Arthur COSYN : *L'Eglise et le Château de Machelen*, revue du T.C.B. du 15 décembre 1923. Cosyn écrit : « *La rue principale ou rue de la Station, court parallèlement à la Woluwe et débouche sur la place du côté du chevet de l'église. Elle portait autrefois un nom ronflant et bizarre : la rue d'Or résonante et brillante* ».

(70) Dans son article intitulé : *Landenne-sur-Meuse*, revue du T.C.B., n° du 15 mai 1941.

(71) 4^e année, n° 2, avril-mai-juin 1949. *Les Cahiers Jean Tousseul*, fondés par Jean-Paul BONNAMI — qui a rassemblé en volume des *Témoignages sur Jean Tousseul* —, sont édités trimestriellement par l'association sans but lucratif : *Les Amis de Jean Tousseul*. Celle-ci, dont le siège social est établi 6 boulevard du Château à Ath (Hainaut), est dirigée par un comité composé de : Jean-Paul Bonnami, Président-fondateur ; Joseph Delmelle, Secrétaire ; et Berthe Bulsée, Trésorière.

de repos. Il envisage alors de s'installer aux environs de la capitale, où il a son emploi. Il songe tout d'abord à Montrebeck où demeurent des amis. « On nous signale, lisons-nous sous la plume de sa veuve, une maison en construction à vendre à Machelen. Fin août 1927, nous débarquons du tram de Vilearde à l'arrêt de Haren. Quinze minutes de marche entre des bâtiments d'usines. Relisez la description de ce coin de purgatoire au début de la nouvelle intitulée : « Les Oiseaux de Passage ». Nous sommes tentés de revenir sur nos pas. Bientôt le Château



MACHELEN. — Le mémorial apposé sur la maison de Jean Tousseul.

de Beaulieu émerge des hangars en tôles ondulées. Voici enfin de la verdure fraîche et bruisante ! A quelques mètres de la chaussée de Buda, une demi-douzaine de maisons neuves précédées de maigres jardinets. Avons-nous bien examiné celle que nous habiterions seize années durant ?... Elle est quelconque, bâtie solidement sans doute ; le nombre et la disposition des pièces nous conviennent, le prix est acceptable, une parcelle libre à côté de la maison nous donnera un supplément de jardin ; nous nous fixerons ici : nous n'avons d'yeux que pour le château et son parc. Ils nous enchantent ; nous aurons l'impression d'y vivre, car une rue

large de quelques mètres seulement nous en sépare (on l'a élargie et rectifiée dans la suite) : ces arbres majestueux, les dahlias aux tons chauds, les corbeilles de roses, la riche pépinière, les rhubarbes géantes sont là pour nous ! Nous nous attardons devant la grille et nous négligeons presque le motif qui nous amène... ».

L'installation effective date du 2 novembre 1927. Nous savons ce que furent les années de Machelen grâce à l'article que nous venons citer et à différentes études dont une de Jean-Paul Bonnami, intitulée : *Jean Tousseul à Machelen en Brabant* (72). C'est à Machelen, nous dit Jean-Paul Bonnami, que Jean Tousseul a vécu les années les plus fécondes de sa carrière littéraire. Il y a conçu et rédigé ses œuvres les plus marquantes : « Il est juste de reconnaître que bien des livres de Jean Tousseul furent, au moins en partie, inspirés par Machelen. Toujours on y saisit sur le vif un contraste poignant entre le pessimisme dans la description des environs de son habitation et l'intense et sereine poésie qui se dégage de ses évocations du foyer, oasis au cœur d'un paysage hostile... ». Il est notamment question de Machelen dans *Images et Souvenirs* (73), *Lutins* (74), *Les Oiseaux de Passage* (75), *Vieilles Images* (76), *Méditations sur la Guerre* (77) et dans quelques autres livres. Jean Tousseul avait fini par s'attacher à son ermitage du Brabant. Pour se reposer de son labeur littéraire, il se rendait au jardin dont les moineaux, les mésanges et les merles étaient devenus les familiers. Il se consacrait à quelques petits travaux horticoles. Sa particulière sollicitude s'adressait à ses fraisiers. « Patiemment, peut-on lire dans *Lutins*, j'encadrerai notre courtil de brassons et, lorsque je me penchais vers le sol, il me semblait que j'avais recréé un petit monde de mon passé dans cette région perdue... ». Nous lisons encore : « Aujourd'hui, nous savons que, si le destin le permet, nous vieillirons ici. Nous ne sommes plus seuls et chaque mie de pain, chaque grain que nous avons donné à nos passereaux nous attache à cette petite maison qui longtemps eut un visage étranger et où nos soucis se sont accumulés... ».

(72) *Les Cahiers Jean Tousseul*, 3^e année, n^o 2, avril-mai-juin 1948.

(73) Ed. Thone, Liège, 1931.

(74) Ed. de Belgique, Rixensart, 1935.

(75) Idem, 1936.

(76) Idem, 1940.

(77) Idem, 1942.

Jean Tousseul avait fini par s'attacher à Machelen mais l'appel du pays natal retentissait cependant toujours en lui. Désiré Denuit,



MACHELEN. — L'église.

auquel ont doit — par ailleurs — un ouvrage sur Jean Tousseul, a consacré, aux pages d'une revue, un reportage à *La Mort de Jean*

Tousseul (78). Ce reportage nous donne de précieux renseignements au sujet du retour de l'écrivain, à la fin de sa vie, dans sa région natale: « On lui avait abattu le grand parc (de Beaulieu) qui l'avait séduit au début. Une nouvelle route avait été tracée. Désormais, Jean Tousseul n'avait plus vue que sur des toits d'usines. Puis les avions avaient bombardé les fabriques. Quotidiennement, les sirènes avaient déchiré l'atmosphère de Machelen et les nerfs de Jean Tousseul... ». Le 5 décembre 1943, n'y tenant plus, l'écrivain quitte Machelen pour se rendre à Andenne, chez un cousin. Il est déprimé. Il est malade. Le 20 décembre 1943, il s'installe à Seilles, dans une petite maison mise à sa disposition par un de ses admirateurs. Ses meubles sont transportés de Machelen à Seilles. Et, moins de deux mois plus tard, le 9 février 1944, Jean Tousseul meurt dans l'indifférence générale. C'est la guerre. Les gens ont d'autres soucis.

A l'initiative de l'Association pour le Progrès Intellectuel de la Wallonie et de l'association « Les Amis de Jean Tousseul », un mémorial, œuvre du sculpteur Adolphe Wansart, a été inauguré le 4 septembre 1949 sur la petite maison de Machelen. L'écrivain s'y profile sur fond de verdure. En face, solitaire, émouvant témoin d'un passé bouleversé de fond en comble, le château de Beaulieu se dresse toujours.

* *

A proximité des lieux que nous venons d'évoquer: Machelen, Haren, Diegem..., il y a le canal, voie d'eau empruntée — jadis — par tant et tant de personnages célèbres et au sujet de laquelle existe toute une littérature. Combien ses abords immédiats ont donc changé au cours de ces cinquante ou cent dernières années? Il suffit, pour s'en faire une idée, de lire ou de relire telle page d'Emile Greyson, telle autre d'Alfred Mabilie ou le récit d'Ege Tilmans: *Le Capitaine du bateau « Mouche X »*, inséré dans son recueil: *Gens d'Autrefois* (79). Il suffit de se souvenir de ce que Hippolyte Fierens-Gevaert écrivait peu après la première guerre mondiale: « *Le canal de Willebroeck*

(78) Dans *La Renaissance d'Occident*, 1945, n° 1 et dans *Les Cahiers Jean Tousseul*, 5^e année, n° 1, janvier-février-mars 1950.

(79) Nouvelle Edition Belge, Bruxelles, 1957.

— nous disions le canal tout court — avec ses trois étapes. L'Amour, le Marly, les Trois-Fontaines, était aussi une promenade fréquente. J'attendis longtemps avant de pouvoir la faire seul, on essayait de m'épouvanter en me parlant de la sauvagerie des habitants de Neder-over-Heembeek, mais c'était là surtout que je me plaisais. J'avais vite dépassé les gigantesques pressoirs de l'usine à gaz, je m'arrêtais volontiers dans les gloriottes de l'Amour, à cause des tartines au fromage blanc et de la « Diest » piquante ; mais j'allais plus loin parce que l'eau, dans sa verte broderie de nénuphars, y coulait avec plus de transparence tout en se moirant du reflet sombre des arbres... » (80).

Nous avons parcouru la rive orientale du canal. Autrefois ornée de maisons de plaisance et de châteaux dont les hôtes rivalisaient



NEDER-OVER-HEEMBEEK. — Reconstitution d'une ancienne cuisine dans l'église Saint-Nicolas.

par l'élégance et les grâces de l'esprit, cette rive n'est plus, à présent, qu'une succession d'usines. La rive occidentale, elle aussi, s'est industrialisée, mais avec moins de hâte. Elle continue à offrir quelques échappées champêtres et quelques massifs boisés.

(80) Article *Le Brabant*, dans la Revue du T.C.B. du 1^{er} août 1921.

Village aujourd'hui rattaché administrativement à Bruxelles après avoir fait partie du canton de Vilvorde, Neder-over-Heembeek s'urbanise et perd de plus en plus son caractère original. Après le Conservateur Verbesselt, le folkloriste Jean Copin s'est intéressé au passé de cette localité chère à l'écrivain Eugène Demolder et au peintre Xavier Mellery. Celui-là et celui-ci aimaient particulièrement le site formé, jadis, par l'ancienne chapelle Saint-Landry ou de Crayenhoven et ses abords. Il y avait là, à proximité, un puits dont l'eau avait le pouvoir de guérir de la fièvre. « On vénérât Saint-Landry, a noté Désiré Denuit (81), et les vieux paysans racontaient à leurs petits-fils narquois que l'on reconnaissait, à la vigueur du blé, les endroits que le vieil évêque avait foulés ». Tout à côté, au Marly, on trouvait échoppes, estaminets et guinguettes où devaient se retrouver beaucoup de littérateurs et artistes de la fin du siècle dernier et des premières années du nôtre. On y vit souvent, outre Demolder et Mellery, outre Georges Eekhoud — l'un des grands habitués des rives du canal — Hubert Krains, Hubert Stiernet, Max Waller et, par la suite, Sander Pierron. On y vit aussi le romancier flamand Henri Conscience qui a situé à deux pas de là, à Woelmont, l'action de son roman : *Hugo van Graenhove*.

Un peu plus loin, entre Neder-over-Heembeek, Vilvorde et son hameau de Koningsloo — où, rappelons-le, demeurent plusieurs écrivains —, deux anciennes propriétés subsistent, formant ensemble un vaste domaine public accessible à tous et à chacun. Ce domaine des Trois-Fontaines mérite une halte. C'est là, en bordure de ce magnifique ensemble forestier et champêtre, en un lieu appelé Ransbeek, que se déroula, en 1142, l'un des épisodes les plus sanglants de la lutte ayant opposé les sires de Grimbergen et les souverains brabançons. Cet épisode est relaté dans l'épopée, ne comptant pas moins de 12.292 vers, qui s'intitule : *De Grimbergsche Oorlog*. Nous reparlerons de cette œuvre.

Au sujet de Ransbeek, nous lisons sous la plume d'Adolphe Guerard : « Une légende dit à propos de la bataille livrée à Ransbeek, près de Vilvorde, pour la tutelle de Godefroid III : la lutte allait s'engager (dans la plaine de Grimberghe, à deux lieues de Bruxelles),

(81) Dans *Le Soir* du 18 octobre 1933.

quand un vieux serviteur de Godefroid le Barbu, Arnould de Craienheim, apporta sur le champ de bataille son jeune souverain endormi dans un berceau. Inspiré par l'enthousiasme de sa cause, il attacha son précieux fardeau aux branches d'un saule qui s'élevait dans la plaine, et, tirant son épée, montra aux soldats cet enfant qu'ils avaient à défendre, ce dernier débris d'une race glorieuse que Dieu confiait à leur valeur... Le troisième jour enfin, la Victoire se décida pour le Brabant... » (82).



NEDER-OVER-HEEMBEEK. — Le musée local dans l'église désaffectée a été transformé depuis quelques mois en centre culturel.

Le même récit est rapporté par l'historien H.G. Moke qui, toutefois, le qualifie d'inexact: « Pour animer les Brabançons, un de leurs chevaliers, Arnould de Craienheim, avait arraché des bras de la duchesse le

(82) Dans son ouvrage sur *Le Brabant*, Ed. Ch. Muquardt, Bruxelles, 1865.

jeune Godefroid, et l'exposant aux yeux de l'armée qui allait combattre pour lui, il attacha le berceau qui contenait l'enfant aux branches d'un saule qui s'élevait au milieu de la plaine » (83). Nombre d'autres auteurs, antérieurement ou postérieurement aux deux que nous venons de citer, ont fait allusion à l'affaire du berceau. Plusieurs ont soutenu, après J. Collin de Plancy (84), que l'arbre de Ransbeek aurait été transporté et replanté à Bruxelles, au bas de la rue du Chêne. La statue de Manneken-Pis, érigée à cet endroit, rappellerait un fait amusant. « On raconte que les gens de Grimbergen étaient sur le point de l'emporter, a fait remarquer Emile Poumon (85), lorsqu'on suspendit un berceau contenant le jeune duc de Brabant à un saule près du champ de bataille. Ce qui stimula le courage des troupes duciales. On assure même que le hêhé aurait arrosé les guerriers, ce qui serait l'origine de Manneken-Pis ».

Le site des Trois Fontaines, sommairement décrit en 1569 par Sanderus et en 1673 par Antoine Gonzalez (86), a été acheté et aménagé, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, par Jean-Joseph Walckiers de Gammerages qui s'empessa d'y faire édifier un château, appelé de Fontigny, avec ferme, orangerie, écuries, dépendances et jardins à l'anglaise. Ce Walckiers était, a dit Henri Carton de Wiart (87), un « banquier magnifique, généreux mécène à ses heures et toujours piqué de la tarantule politique ». On vit se succéder, chez lui, bien des personnages célèbres parmi lesquels le Résident de France de Lesseps, le Chef-président de Neny, le peintre Joseph François et d'autres. Appelé « *L'Asnières de Bruxelles* » par les *Guides bleus* des environs de 1900, le domaine des Trois Fontaines fut réquisitionné, en 1916, par les Allemands. Le général von Bissing s'y installa et y mourut.

(83) Dans son *Histoire de Belgique*, 3^e édition, Ed. Vve Bivort-Crowie, Gand, sans date.

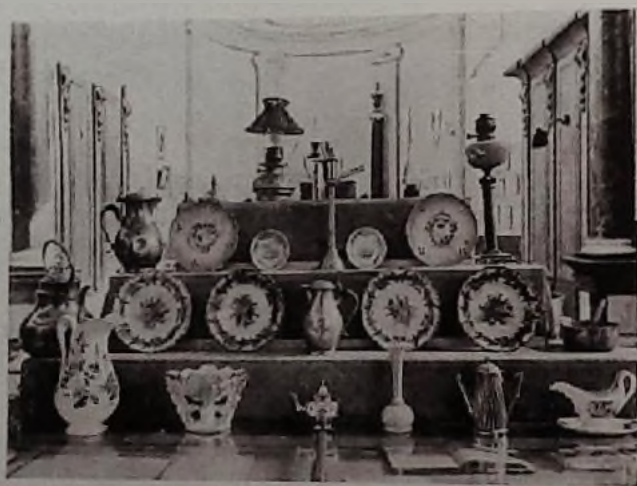
(84) Dans *Godefroid de Bouillon — Chroniques et Légendes du Temps des deux premières Croisades*, 1095-1180, Ed. de la Société des Beaux-Arts, Bruxelles, 1822.

(85) Article: *Grimbergen*, dans la revue *Brabant*, octobre 1954.

(86) Ouvrage cité en (11).

(87) Préface à l'ouvrage de Raymond VANDER BURGH: *Joseph François, Peinture belge, Emule de David, 1759-1851*, Ed. A. Goemaere, Bruxelles, 1948.

Le domaine dont nous venons de parler est voisin du hameau de Borgh, ancienne terre franche qui, après avoir connu quinze ans d'autonomie communale, dépend depuis 1810 de Grimbergen. Les habitants du lieu étaient réputés, jadis, pour être d'une grande rudesse de mœurs. Georges Eekhoud fait allusion à cela dans le récit inaugural de son recueil de *Proses plastiques* (88). Ce récit, intitulé: *Les Sorciers de Borgh*, commence de la sorte: « Il n'aura tardé de célébrer le charme bellement canaille de Borgh, hameau de Grimbergh, — ce Borgh pour l'amour duquel, ma sainte compagne et moi,



NEDER-OVER-HEEMBEEK. — Coin du musée, qui a fait place au centre culturel.

nous allions pérégriner une fois de plus dans cette région de Vilvorde, — vile et ordre sans doute au dire des prétendus gens comme il faut qui furent de tout temps les gens comme il ne nous en fallait pas. En quelle étroite communion nous nous trouvions avec les naturels et même les décors de ce Borgh. Nous ne cessons d'en subir une capiteuse nostalgie, de nous évoquer ces allées verdoyantes, mais poudrées à la prolétarienne, c'est-à-dire couvertes de la poussière des grands chemins et des chantiers. Même les châteaux et les villas se démocratisent, à preuve ce manoir de Tertommen, lequel, loin d'écraser d'un luxe ostentatoire les humbles bicoques avoisinantes, se tapit tout discrètement derrière des frondaisons, dont il partage les ombrages tutélaires avec les petites gens qui arpentent

(88) Édition La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1929.

la grand'route voisine... ». Tout au long de ce récit, Georges Eekhoud mêle, à des impressions et des sentiments d'un subjectivisme aigu, des notations aussi précieuses pour l'historien que pour le folkloriste. Il évoque, notamment, la catastrophique inondation de 1839 ainsi qu'un fameux procès en sorcellerie intenté, en 1601-1602, à un couple de l'endroit.

Borgh, nous l'avons dit, est un hameau de Grimbergen, vieux village dont Loys Guicciardin ou Guicciardini vantait, au XVI^e siècle déjà, l'importance et la beauté. En fait, Grimbergen, qui a joué un rôle de premier plan dans l'histoire du Brabant, ne garde plus que le reflet de son ancienne opulence. Son abbaye norbertine, ses fermes archaïques et ses moulins à eau sont, de ce passé, des témoins ou prestigieux ou pittoresques.

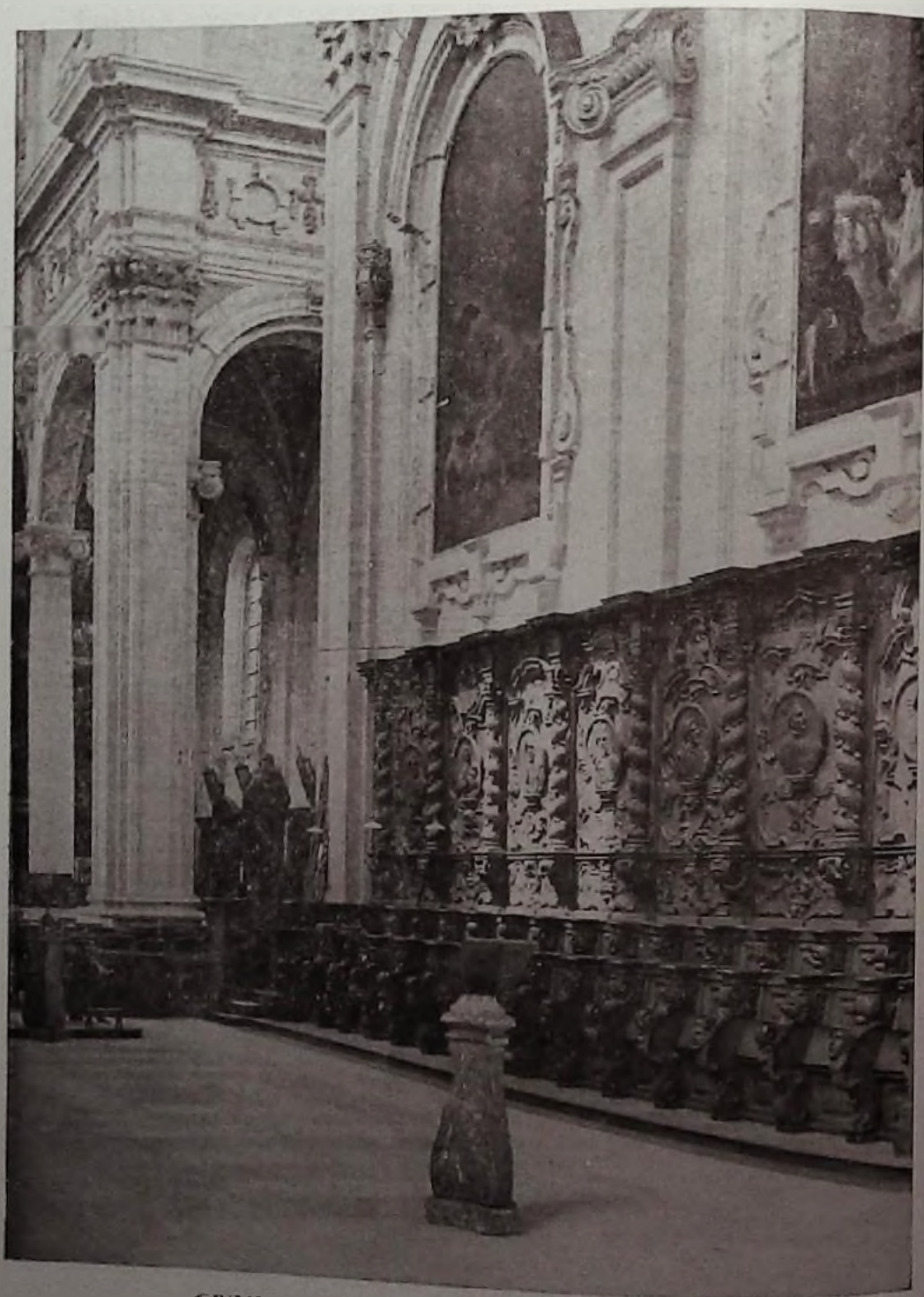
Tous les vieux chroniqueurs ou historiens du Brabant: Butkens Sanderus, Le Roy... ont parlé plus ou moins longuement de Grimbergen. L'un d'eux, Christophe Butkens, auteur des *Trophées tant sacrés que profanes du Duché de Brabant*, a fait allusion, en 1637, à l'œuvre célèbre dont il a été précédemment question à propos de la bataille qui s'est déroulée, en partie tout au moins, à Ransbeek: *De Grimbergsche Oorlog*. Cette œuvre célèbre la longue résistance des sires de Grimbergen contre les souverains du Brabant.

De Grimbergsche Oorlog est, selon plusieurs auteurs (89), l'un des monuments les plus considérables de la littérature flamande médiévale. D'auteur inconnu — y en eut-il un ou plusieurs? —, cette Iliade brabançonne (selon laquelle les Brabançons seraient d'origine troyenne) mêle scènes de chevalerie et vigoureux tableaux de la vie bourgeoise et paysanne. Le conflit qui en est le thème central a été raconté, d'autre part, par Jan Van Boendale, de Tervuren, dans *Die Brabantsche Yeesten*, poème fabuleux ayant été publié par Jan-Frans Willems (1839 et 1843) et J.H. Bormans (1869).

Au sujet de *De Grimbergsche Oorlog*, J. Stecher (90) a fait remarquer: « On sent que le poète s'inspire de batailles auxquelles il a pu assister ou dont ses maîtres lui ont retracé les péripéties les plus récentes

(89) Dont Charles POTVIN dans *Nos premiers Siècles littéraires* (chapitre sur *Le Siècle littéraire du Brabant*), Ed. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, Bruxelles, 1870. Voir aussi *l'Histoire de la Littérature flamande*, par A. SNELLAERT, Ed. A. Jamart, Bibliothèque nationale, Bruxelles, sans date (vers 1895).

(90) Ouvrage cité en (8).



GRIMBERGEN. — Les stalles de l'église abbatiale.

et les faits les plus émouvants. Certaines scènes éminemment féodales (provocations, duels, etc.) semblent tirées de vieilles ballades et rappellent l'énergie brutale du Raoul de Cambrai. Cette vivacité dramatique des narrations se retrouve dans le poème de la Bataille de Woeringhen. On en a conclu que l'auteur, Jan Van Heelu, avait également composé l'Ihade de Grimbergen... ».

Appartenant vraisemblablement au XIV^e siècle alors que la guerre de Grimbergen s'est déroulée au XII^e siècle, le trouvère anonyme, que l'on a donc voulu identifier à Jan Van Heelu, a réinventé et travesti les faits d'une manière que Butkens estimait scandaleuse. Son œuvre, rééditée par la *Maatschappij der Vlaamsche Bibliophilen* (2 volumes, 1852 et 1854) à l'initiative de C.P. Serrure et de Ph. Blommaert, ne constitue donc pas, il s'en faut de beaucoup, un document historique. Toutefois, il témoigne de la puissance des sires de Grimbergen de la famille des Berthout et de l'acharnement qu'ils mirent à conquérir ou sauvegarder leur indépendance.

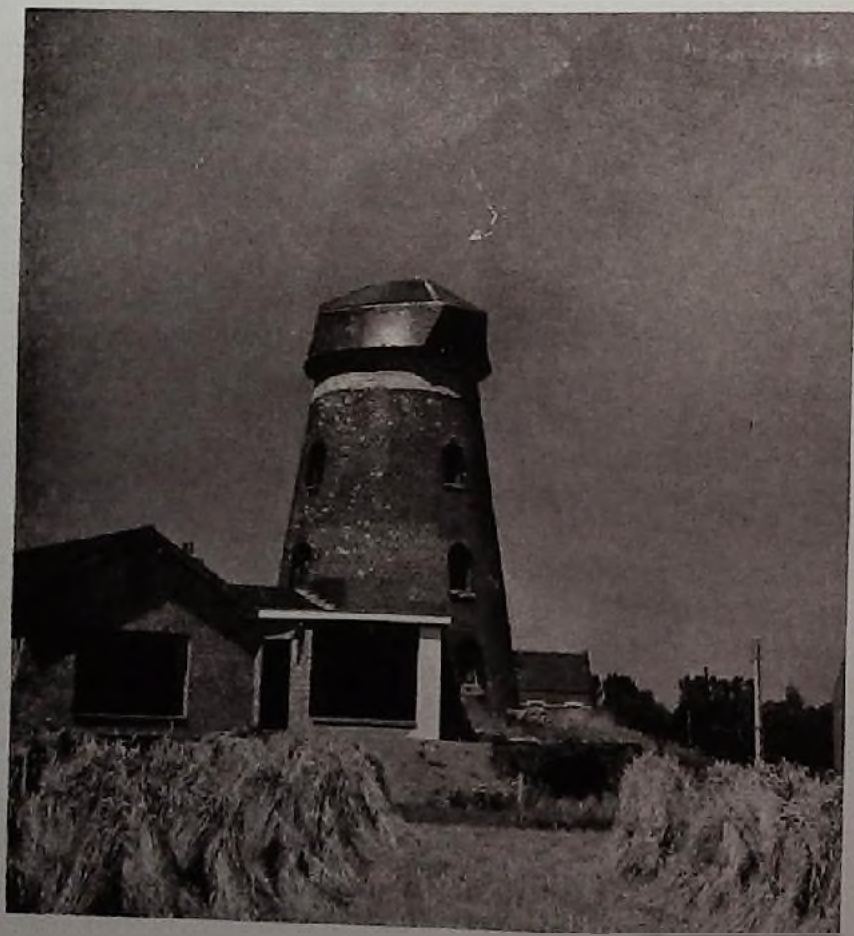
Grimbergen se trouve donc au centre d'une des productions qui, de l'avis des spécialistes, est l'une des plus remarquables de l'ancienne littérature flamande. Mais d'autres raisons militent également en faveur de l'attribution, au vieux village, d'une place de premier rang dans la géographie littéraire de la province.

L'une de ces raisons se trouve dans l'activité que l'abbaye n'a cessé de déployer, dans le domaine culturel en général et dans le secteur des Lettres en particulier. Fondée par Saint-Norbert, l'abbaye de Grimbergen a produit un certain nombre d'écrivains dignes de mention. Dans l'ouvrage qu'il a consacré à Grimbergen (91), Louis Wilmet a cité les noms de Daniel Bellemans — poète — et Georgius Van Wemmel — historien — qui, tous deux, ont vécu au XVII^e siècle. Bellemans — que Louis Wilmet s'est borné à citer, sans plus — aurait composé, notamment, de nombreuses chansons dont un *Geestelijk Meylied* recueilli par Ernest Cosson et reproduit dans son anthologie de *Chansons populaires des Provinces belges* (92). Louis Wilmet, par ailleurs, faisait allusion à un prieur qui, s'étant fait l'adepte des erreurs du jansénisme, « fut hanni de la communauté et

(91) *Un Joyau national, Grimbergen*, Ed. Dupuis, Marcinelle, sans date (probablement 1935).

(92) Ed. Schott frères, Bruxelles, sans date.

se réfugia en Hollande ». Nous avons effectué des recherches et celles-ci nous permettent de contester cette allégation. Joannes a Lapide, alias Van den Steen ou Morel, né à Anvers vers 1596, prieur de l'abbaye de Grimbergen, ne semble pas avoir été exclu de la com-



GRIMBERGEN. — Le moulin des Comtes.

munauté norbertine. Tout porte à croire qu'il est demeuré à Grimbergen jusqu'à la fin de son existence. Il y est décédé en 1654 après avoir été l'un des premiers et plus fervents zélés de la doctrine de Jansénius. Il professa la théologie à Louvain pendant un certain temps. On sait qu'il rédigea, à l'intention de Sanderus, des mémoires sur l'abbaye de Grimbergen.

Il convient de retenir également les noms de quelques autres chanoines prémontrés de Grimbergen : ceux, par exemple, de Van Solthem (xvii^e siècle) qui, membre d'une chambre de Rhétorique (selon A. Snellaert), composa des pièces de théâtre; du Bruxellois Jean-Baptiste Kips (1716-1793), auteur d'ouvrages de piété et d'édification; de l'Anderlechtois Petrus-Joseph Heylen (1759-1825), auquel on doit une histoire de Grimbergen; et de D.J. Delestré. Ce dernier, qui — durant l'entre-deux-guerres — fut curé de la paroisse de Grimbergen, a signé d'intéressantes et substantielles monographies, rédigées pour la plupart en flamand, ayant trait à l'histoire de l'abbaye, à l'église abbatiale, à ses œuvres d'art et à certains toponymes locaux. Par ailleurs, un des derniers prélats de Grimbergen, Mgr Hoppenbrouwers, a collaboré à un ouvrage collectif: *Grimbergsche herinneringen uit den grooten oorlog*, publié en 1919. C'est sous la prélature de Mgr Hoppenbrouwers que le cardinal Désiré-Joseph Mercier effectua plusieurs pieuses retraites à Grimbergen.

Nombre de norbertins, ainsi que nous venons de le voir, ont enrichi la bibliographie relative à Grimbergen, bibliographie à l'élargissement de laquelle ont contribué aussi plusieurs auteurs natifs du lieu ou étrangers à celui-ci. Nous avons déjà cité Louis Wilmet dont l'ouvrage, préfacé par le comte Henri Carton de Wiart, se complète de quelques pages ayant trait aux villages voisins de Grimbergen, de Wolvertem à Zemst et Eppegem. Il faut lui ajouter, notamment, les travaux de Karel Jacobs et d'Arthur Cosyn. La solide notice descriptive (93) de ce dernier contient également des notes relatives aux localités frontalières de Grimbergen. Elle reproduit, en annexe, un texte de Jean-François Nopère, officier d'une compagnie de grenadiers, relatant la joyeuse entrée du comte Louis-Joseph de Luynes, prince de Grimbergen, à Grimbergen, le 29 septembre 1729. C'est là une page de grand intérêt.

En dehors du milieu abbatial, on ne trouve pas d'auteur (à l'exception de quelques clercs, parmi lesquels Isidore van Grimbergen, secrétaire du Conseil de Flandre en 1755, dont les écrits ont la sècheresse des actes officiels) ayant fait honneur à Grimbergen. Toutefois, depuis la fin du xix^e siècle, le vieux village, à défaut de donner naissance à des écrivains, a suscité quelques solides affec-

(93) *Grimbergen*, Ed. du T.C.B., Bruxelles, première édition, 1909.

tions littéraires. On devrait rappeler ici, une fois de plus, le nom de Louis Wilmet dont l'ouvrage est le résultat d'une longue familiarité avec les paysages et les gens du lieu. On devrait rappeler, surtout, le nom de Paul Fierens.

Fils d'Hippolyte Fierens-Gevaert, qui a parcouru le Brabant de long en large et lui a consacré des pages admirables, Paul Fierens a été attiré par le vieux village où a vécu et est mort, en 1921, un de ses parents, l'historien Alphonse Fierens, membre de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique. Né à Paris en 1895, décédé en 1957, Paul Fierens a toujours été très attaché au Brabant où il avait fait ses études, à Bruxelles, et où il devait professer, notamment à la Chapelle musicale Reine Elisabeth à Ohain. Il s'est plu à Grimbergen, où il a souvent séjourné, et a dédié, au vieux village, un recueil de poèmes. C'est de celui-ci, simplement intitulé: *Grimberghen* (94), que nous extrayons les deux pièces suivantes:

*Grimberghen, ton abord est noble sans tristesse
comme un grave sourire aux lèvres d'un prélat.
Tu n'as pas oublié les vieilles politesses
et ta joie aux échos s'éveille sans éclat.*

*La paix intérieure éclaire le visage
du doux rayonnement de la sérénité.
Ainsi fait la lumière au calme paysage
conscient du trésor de sa fécondité.*

*Pétunias en fleurs à l'appui des fenêtres.
Capucines de feu sur la crête des murs.
Sable aux carreaux des seuils. Rideaux tirés. Bien-être
parfumant la maison comme un abricot mûr.*

*Pignons en escaliers, meneaux blancs, briques roses,
portes et volets verts, vignes au bord des toits,
cadres de buis taillés aux parterres de roses:
l'accueil est désuet peut-être, mais courtois.*

*Si quelque souvenir des heures d'épopée
s'incruste dans la pierre au champ d'un écusson,
la rouille est seule ardente aux lames des épées
et la mitre s'écaille au cimier du blason.*

(94) Editions de la Jeunesse Nouvelle, Bruxelles, 1922.

*Pourtant, seigneurial encore et monastique,
avec son abbaye et son château ruiné,
le village attentif aux besognes rustiques
garde son cœur fidèle aux temps plus fortunés.*

*
* *

*Un rêve poétique enchante la colline
qui module sa joie aux fûtes des épis,
et le peuple des blés devant l'aube s'incline
au vent tiède d'amour qui souffle sans répit.*

*Sur l'horizon du nord où la tour de Malines
carre sa masse d'ombre en marge du ciel blanc,
les peupliers drapés d'écharpes opalines
découpent leur profils de pèlerins tremblants.*

*Ils s'en vont dans la brume avec la roue droite
et l'aurore a glissé sur leurs manteaux d'argent.
Déjà les seigles mûrs où la clarté miroite
tendent leurs filets d'or à ses rayons changeants.*

*Un soupir exhalé de lèvres invisibles
vers l'azur ébloui monte comme un aveu
et la terre amoureuse au soleil invincible
offre sa chair en fleur et ses souples cheveux.*

*Alouettes, grillons et cloches de matines
vibrent dans l'air où tourne un vol de pigeons bleus.
Le jour est né, poète, ainsi qu'une églantine
et ta douleur est morte aux sentiers nébuleux.*

*Regarde: ce pays qui n'est point sur la berge
où le rêve s'exile en sa triste fierté,
l'accueille, protecteur, au seuil de ses auberges
et ton bonheur fleurit de sa réalité.*

Fermant son recueil — qui atteste du pouvoir inspirant du Brabant —, le poète lance ce cri d'adieu et d'amour:

*Adieu, village heureux sur la colline heureuse!
Je te donne ces vers afin qu'il soit mêlé
un peu de mon amour à ta brise amoureuse
un peu de ma lumière au soleil de tes blés...*

Mais d'autres poètes, d'autres écrivains ont été attirés par Grimbergen, son charme rustique, ses fermes et ses moulins archaïques, ses paysages généreusement verdoyants. Écrivant ceci, nous pensons, notamment, au regrette Sander Pierron dont il sera encore question plus loin. Nous pensons aussi à Georges Eekhoud (grand familier de la région que nous avons déjà rencontré à Borcht), dont Hubert Krains, dans ses *Portraits d'Écrivains belges* édités en 1930 chez Georges Thone à Liège, disait : « Une petite promenade, avec quelques amis, dans les environs de Bruxelles, le comblait de joie. Il s'extasiait devant le plus simple paysage, s'arrêtait pour écouter le chant des oiseaux et trouvait aux modestes repas des auberges du Dry-Tikkel ou de Grimberghe une saveur qui les lui faisait mettre au-dessus des plus grands festins... ». Nous pensons à Eekhoud et, en outre, aux amis et disciples qu'il conduisit vers ce coin du Brabant : Eugène Demolder, Georges Dwelshauwers, Jean Fishbach, Louis Delattre, Maurice Blicq, Abel Torcy, Franz Hellens, Prosper-Henri Devos, Auguste Vermeylen, Alfred Hegenscheidt et d'autres. « L'été nous allions à Grimberghen » a noté l'un d'eux, Armand Eggermont, aux pages du numéro spécial du *Thyrse* publié, en 1949, à l'occasion du cinquantenaire de cette revue toujours bien vivante. Nous pensons encore à Maurice des Ombiaux cité, dans la monographie d'Arthur Cosyn, en qualité de receveur de l'enregistrement. « Le receveur de l'enregistrement est M. A. Desombiaux, l'écrivain bien connu » faisait remarquer Cosyn qui déformait le nom du conteur et le faisait précéder d'une initiale inexacte. De fait, celui que l'on a surnommé le *Prince de Wallonie* (95) appartenait à l'Administration de l'Enregistrement et des Domaines. Il eut son bureau et sa demeure, pendant de longues années, à Grimbergen. Il y reçut nombre de ses amis dont Paul Frist, qui s'est fait son biographe (96), et y écrivit plusieurs de ses œuvres dont, vraisemblablement, son roman : *Guidon d'Anderlecht*, aux pages duquel il est abondamment question du Brabant, de la vallée de la Pède à celle de la Senne, des prés de Veewijde à Louvain, du Payottenland à Vilvorde. C'est là une des œuvres d'inspiration brabançonne les mieux venues. Ajoutons que Saint-Guidon est, à Grimbergen, l'objet d'une

(95) Georges DELIZÉ : *Le Prince de Wallonie (Maurice des Ombiaux)*, Ed. de Belgique, Bruxelles, 1932.

(96) Cf. Maurice des Ombiaux, Ed. Lébègue, Collection Nationale, Bruxelles, sans date.

particulière dévotion et que Maurice des Ombiaux a également dédié, au Brabant, quelques autres de ses œuvres dont : *Le Brabant et la Bataille de Woeringen* et *Psychologie d'une Capitale : Bruxelles*.

Il faut écrire encore, ici, entre autres noms, celui de Gaston Geleyn qui, lui aussi, a longtemps résidé à Grimbergen avant et après la seconde guerre mondiale. Décédé en 1946 à l'âge de 54 ans, il s'est fait connaître davantage comme peintre que comme écrivain. On lui doit, outre un recueil de poèmes : *Balbutiements*, plusieurs romans parmi lesquels : *Irène*, *La meilleure Part* et *Le Rebouteux*. Actuellement, on rencontre, à Grimbergen, le folkloriste Robert Desart, auteur d'ouvrages fortement documentés sur *Les Impasses de Bruxelles*, *Les vieux Fstaminets de Bruxelles*, *Les Géants du Brabant*, *Les Moulins à Vent de Belgique* et *Les Moulins à Eau de Belgique*, ainsi que de savoureux *Mémoires de Jef Lambic*. Robert Desart illustre lui-même ses livres.

On ne peut pas clore ces notes, sans doute incomplètes, sur Grimbergen sans rappeler que le village aimé des peintres (souvent liés d'amitié avec les écrivains) (97) a été témoin de la fin d'un poète « que la société a relégué par contrainte dans un sanatorium psychiatrique » (98). Il s'appelait René Verboom et devait mourir à Grimbergen, après plusieurs années de claustration, en 1955. Dans un article qu'il lui a consacré sous le titre : *Le Poète René Verboom — Un Génie enterré vivant* (99), Jean-Marie Croufer notait : « Adrien Visart de Bocarmé est allé rendre visite à l'auteur de *La Courbe ardente*. Il en est revenu bouleversé. Inlassablement, René Verboom parlait, employait des mots couleur de nuage, il parlait gentiment comme un enfant génial... ». René Verboom, qui était l'un des poètes les plus originaux de sa génération, avait dédié, au Brabant, de nombreux poèmes dont celui-ci, intitulé *Breughel*, extrait de son recueil : *Les Collines* (100) :

(97) Nous pensons notamment au jeune peintre Willy Duym, qui demeure à Grimbergen, dont un des amis est l'écrivain André Ver Elst. Rappelons, ici, que Auguste Vierset, écrivain connu, peintre de talent, a peint, à Grimbergen, plusieurs toiles et aquarelles.

(98) Voir justification du tirage du recueil : *La Poétique — Le Veilleur*, Ed. du C.E.L.F., Malines, 1950.

(99) Dans le *Courrier du Soir*, quotidien, Verviers, 4 et 5 août 1951.

(100) Ed. Cahiers de la Flandre littéraire, Ostende, 1923.

*Cet hiver gris et bleu, dur et doux, et la neige
Reliant le Brabant au domaine du ciel,
Tous ces plans reconstruits par l'angle visuel,
Ces traits nets, ces fonds purs, ou qui se désagrègent,
Cette géométrie étrange, c'est Breughel.*

*C'est Breughel argentant la colline et qui jongle
Avec le paysage aimanté par ses doigts,
Et qui fixe le mouvement pour que les toits,
Les louvains, et le gel arrêté comme un ongle,
S'équilibrent soudain parmi le jeu adroit.*

*Trois arbres haut poussés, deux coteaux qui se cambrent
Et quelques chiens aigus de n'avoir rien lappé
Qu'un morceau glacial des étangs découpés
Par le travail cursif et puissant de décembre ;
Les flocons, les flocons prochains qui vont tomber.*

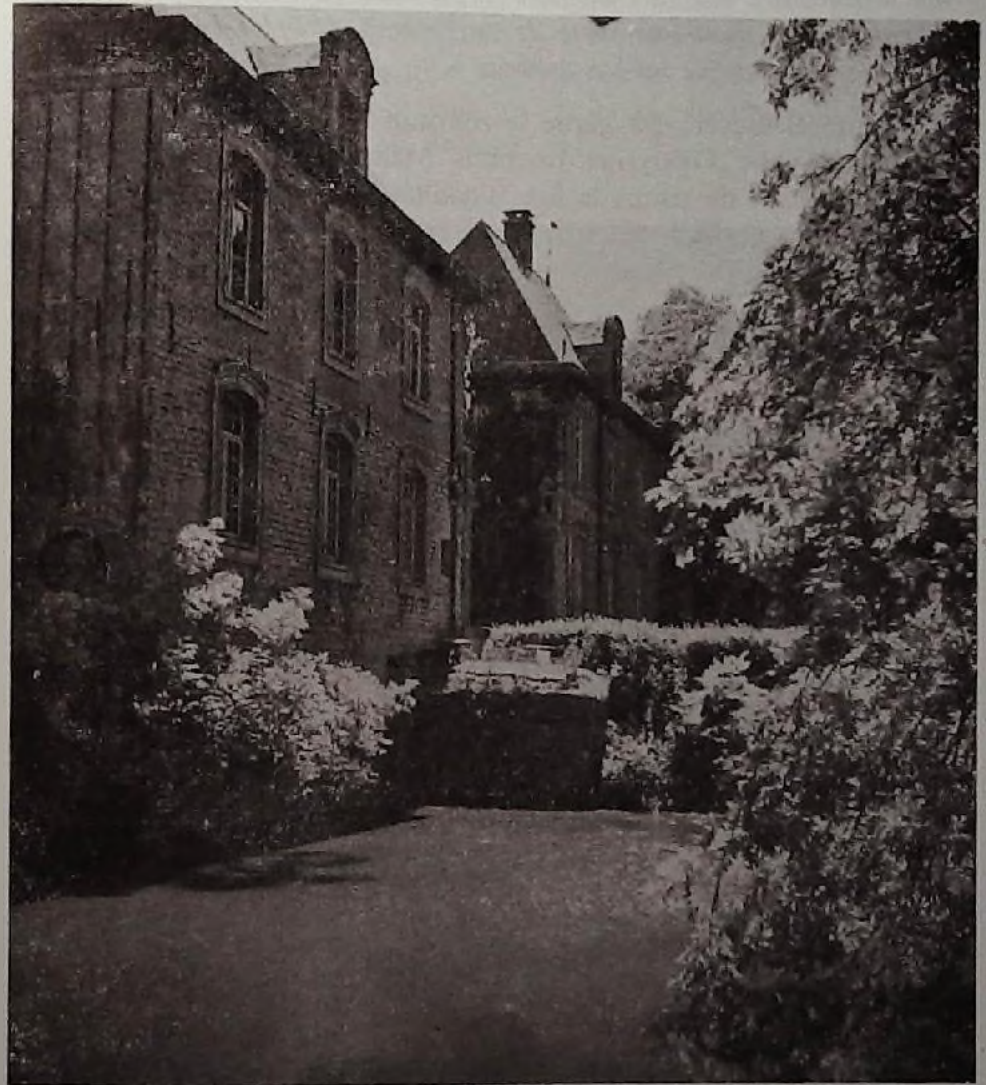
*Et sous un porche, ce brasier qu'un rustre active,
Et ce hameau rougeâtre et brun, brisé de blanc ;
Ce corbeau qui déjà simule un monoplane
Sur la vitesse et le relief des perspectives ;
Ces bonshommes trapus, avec la gourde au flanc ;*

*Tout cet hiver juxtaposé dans ma rétine,
Cet hiver sûrement, âprement résumé,
C'est vous, Pierre Breughel, c'est vous, réincarné
Par mon regard et le cœur chaud de ma poitrine
Tant j'aime ce pays que vous avez aimé !...*

Le territoire de Grimbergen est très étendu. Il est limité par les communes de Zemst, Epegem, Vilvorde — déjà parcourues — et par celles de Strombeek-Bever, Meise, Beigem et Humbeek.

Strombeek-Bever, qui a perdu beaucoup de son pittoresque, est située en bordure d'un diverticulum romain reliant Assé à Elewijt. « En cette localité survit le souvenir d'un personnage célèbre de l'histoire brabançonne, Pauocat Van der Noot, écrivait Cosyn dans sa monographie sur Grimbergen. C'est à Strombeek qu'il vint chercher le repos à la fin de ses jours. On y voit sa tombe près du chevet de l'église ». Henri-Charles-Nicolas Vander Noot, adversaire du despotisme prétendument éclairé de Joseph II, devint le chef de l'éphémère République des Etats-Belgiques Unis. Lors de la restauration autrichienne,

il se retira à Strombeek après avoir cherché refuge à l'étranger. Logé par sa belle-sœur, il occupa ses loisirs à cultiver son jardin.



ZEMST. — Entrée du château de Relegem.

Cet autre Candide, reniant son ancien idéal, eut le tort de publier, en 1814, une brochure exposant ses vues sur les destinées de la Belgique, défendant une thèse selon laquelle notre pays... n'avait cessé d'appartenir à la Maison d'Autriche. Le faux grand homme devait

mourir, a dit Henri Carton de Wiart dans un de ses romans historiques (101), « dans sa maison de campagne, à Strombeek, près de Bruxelles, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans. Il est mort pauvre et dans des sentiments d'une rare humilité: c'est ainsi qu'il a exprimé le désir d'être enseveli dans une botte de paille et a défendu qu'on mit une inscription quelconque sur son tombeau ».

Strombeek-Bever, qui garde le souvenir d'un autre curieux personnage: l'abbé Dionysius Josephus Mahau (102), a été pendant un certain laps de temps le lieu d'habitat de la poétesse louvaniste Gabrielle Remy. Celle-ci demeura Place Saint-Amand. Y sont domiciliés actuellement, Chaussée de Vilvorde, A. Rousseau, et le poète anversoïis Herman Van Snick, auteur de nombreux recueils parmi lesquels: *Een Hart in negentien Momenten*, *Balladen van Hier Beneên*, *Het gesloten Hek* et *Woord en Wij*.

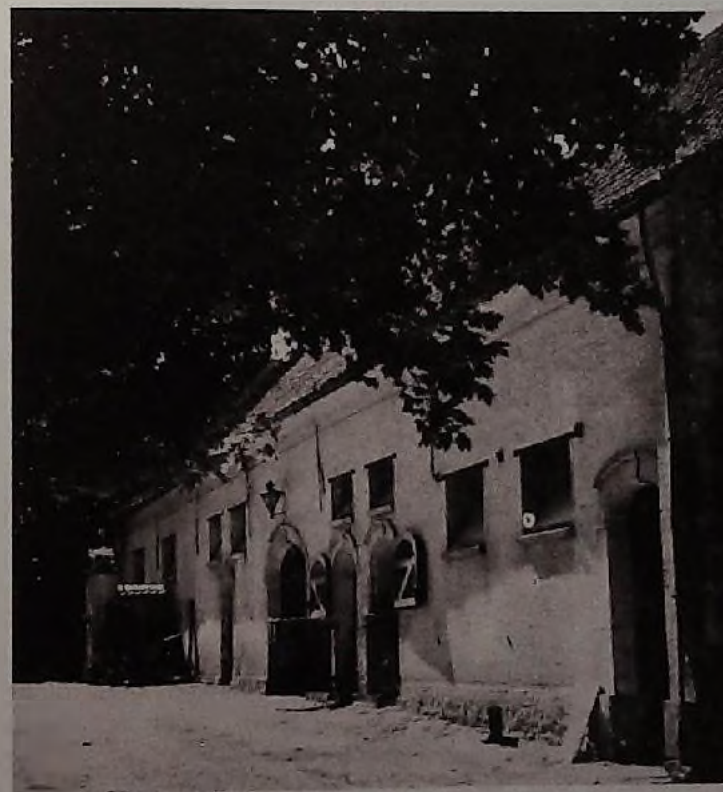
L'historien peut retrouver à Meise — village voisin de Strombeek-Bever — le souvenir d'Emmanuel van der Linden d'Hooghvorst (héros de la révolution de 1830, membre du Gouvernement provisoire, commandant en chef des gardes civiques du royaume et père de Pauline-Marie-Ghislaine, née en 1814 au château familial de Meise et y décédée en 1867, épouse du duc de Bassano) et celui de la princesse Charlotte de Belgique, veuve de Maximilien de Habsbourg, empereur du Mexique. Plusieurs auteurs — parmi lesquels le baron C. Buffin et Henri Vallotton — ont évoqué la démence, entrecoupée de moments de lucidité, de la malheureuse impératrice qui, durant 48 ans, jusqu'à son décès survenu le 19 janvier 1927 à l'âge de 87 ans, vécut au Château de Bouchout, au cœur d'un vaste domaine où a été transféré, il y a quelques années, le Jardin botanique de l'Etat. Par ailleurs, Meise — où Mgr Sterckx séjourna quelquefois, chez son frère — a été choisi, comme lieu de résidence, par plusieurs écrivains dont le poète Jean Potten et l'essayiste Fernand Brunfaut, par ailleurs réalisateur de la jonction ferroviaire bruxelloise Nord-Midi. On doit notamment, à Fernand Brunfaut, un volumineux ouvrage sur *La Condition municipale*.

Les proches localités de Beigem, Humbeek et Nieuwenrode n'offrent d'un intérêt mineur du point de vue littéraire et ce que

(101) Voir: *Les Vertus bourgeoises*, Ed. Rex, Collection nationale, 4^e série, sans date.

(102) Cf. Louis QUEVREUX: *Strombeek-Bever a huit cents ans*, dans *La Lanterne*, 13 septembre 1954.

Arthur Cosyn en disait (103) il y a plus d'un demi-siècle reste encore partiellement vrai: « C'est dans ces villages retirés que la vraie campagne et le vrai campagnard se rencontrent encore ». Beigem — dont une des célébrités est Jérôme Cools, écolâtre, auteur d'ouvrages de dévotion, qui vécut au xvii^e siècle —, Humbeek et Nieuwenrode, ainsi que maintes autres petites agglomérations rurales, ont été évoquées par Sander Pierron dans ses écrits et, en particulier, dans ses contes de *Les Délices du Brabant* (104).



ZEMST. — Vue sur les étables du château.

Sander Pierron, dans cet ouvrage, parle aussi de « Pont-Brûlé, où les trains de bateaux, dans le bief du large canal, ont un pittoresque plus pictural que n'importe où... »

(103) Monographie citée en (93).

(104) Ed. Librairie Moderne, Collection Junior, Bruxelles, sans date.

Pont-Brûlé! Comment, ici, ne pas se souvenir du courage héroïque du caporal Léon Trésignies de la 2^e compagnie du 3^e bataillon du 2^e Chasseurs à Pieds qui, le 26 août 1914, y fut mortellement blessé par les balles allemandes alors que, ayant traversé le canal à la nage, il tentait d'abaisser le tablier du pont qui devait se manœuvrer de l'autre rive. De nombreux auteurs ont raconté la page d'épopée écrite, au prix de sa vie, par le petit caporal wallon de Bierges, près de Hal. On rencontre notamment, parmi ces écrivains, Georges Eekhoud, Arthur De Rudder et beaucoup d'autres dont Pierre Nothomb (105). Nous lisons sous la plume de ce dernier :

« ... Et déjà voici l'Avant-Port, où des cargos, des dragueuses et des grues s'estompent, d'où partiront vers l'Ouest et l'Est, — nous sommes pays de grandes eaux, — de nouveaux et profonds canaux. Vilvorde s'éveille dans la brume d'argent, l'eau des toits s'égoutte en vapeurs. Des fanals électriques, au bout des mâts de fer, flottent dans la lumière, prêts à s'effacer. Matin au travail. Mais bientôt la grand' route d'eau atteint la campagne. Le soleil a réchauffé l'air, et l'eau paisible est refroidie. Peu à peu le canal cesse de fumer. Il est déjà ce vaste miroir qui s'amplifiera tout à l'heure encore, ce vaste miroir dont le jour fait briller la surface sans pli. Il va, égal et noble et sans tournant, entre de hautes digues qu'ombragent de chaque côté six rangées d'arbres géants. Le Pont-Brûlé le barre. Le pilote s'arrête à mon désir. J'ai mis pied à terre un instant.

Ici « le soldat Trésignies, Georges », au mois d'août 1914, donna pour tous sa vie. Sa compagnie avait occupé une tranchée allemande sur la rive droite du canal. Et bientôt, cernée et mitraillée par l'ennemi accouru de toutes parts, elle n'avait plus le choix qu'entre la mort, — inutile, — et la retraite. Hélas! le pont était ouvert, les deux moitiés levées au ciel comme dans un désespoir tragique. Il fallait le baisser, coûte que coûte, et sans bruit. Mais la manivelle de commande était sur l'autre rive, et en pleine lumière. Trésignies s'offrit, écrivit un billet, pour sa jeune femme : « Adieu, c'est pour le Roi! », se dépouilla de ses vêtements, et dans l'eau, de notre berge entre deux eaux, aborda sans bruit encore, se glissa vers la poignée de manœuvre, et, la saisissant, la tourna. Le pont bascula mais déjà, perdu des deux mains au lourd mécanisme qu'il actionnait éperdument, le mince soldat, nu, Saint-

(105) *Le Pont de Waelhem*, dans *La Ligne de Faîte, Cités et Sites de Belgique*, 2^e série, Ed. Universitaires, Les Presses de Belgique, Bruxelles, 1944.

Sébastien dont le sang ruisselle, étai traversé de vingt balles, s'acharnait encore, ne lâchait prise que pour tomber mort. Ses compagnons, en face, frémissaient d'angoisse, d'impatience de le sauver. Son lieutenant pleurait devant tant d'héroïsme. Il eut voulu tout offrir, tout donner, pour récompenser cet exploit. « Je te fais caporal! », cria-t-il. Il ne pouvait rien d'autre. Le petit soldat l'entendit-il quand dans son humble gloire il s'enfonça?... Comme ce héros et ceux d'il y a cent ans se répondent!

Je me suis mis à genoux devant le petit monument et, en me relevant, me suis appuyé au parapet tragique. De ce beau lieu sanctifié, la perspective est incomparable, de la nappe d'eau qui s'en va au Nord, atteint l'horizon immobile, tandis que s'y reflètent noblement les digues, les troncs épais et les feuillages. Versailles est ici un instant, — qu'on veuille ne point sourire, aller voir, — dépassé en amplitude, en silence... Un Versailles sans statues et sans marbres, réduit à la beauté des lignes, des arbres et de l'eau. Au centre de cette majesté glauque, le petit steamer blanc, — seul être animé, — dans l'immense allée, a repris sa course, plus fier.

Frisselis de l'eau qu'entame l'étrave, fraîcheur de l'ombre verte et de cette eau. Parfois, — les digues devenant quais sur deux cents mètres, — un bourg riverain se hausse des champs voisins pour voir la vie de l'eau... »

La vie de l'eau! Aujourd'hui, les yachts du Cercle Royal de la Voile de Grimbergen (qui a droit de cité dans l'ouvrage sur la *Plaisance d'eau douce* de Jean Merrien, le célèbre écrivain maritime français qui — par ailleurs — a parlé du canal dans un autre de ses livres consacrés aux *Petits Ports d'à-côté*) animent le canal de leurs évolutions savantes. Les navires de haute mer et les chalands suivent la voie liquide, venant d'Anvers où se dirigeant vers le grand port, ancienne cité brabançonne. Avant de quitter le Brabant, le canal passe en bordure de Capelle-au-Bois, patric du chanoine Jakob Muyldermans — conteur, essayiste et pédagogue — et endroit où les peintres, dont notre ami Raymond Coumans, sont souvent venus travailler. En 1914, lors de la retraite sur Anvers, un écrivain — poète, conteur et dramaturge — nommé François Bovesse, qui — plus tard — devait devenir gouverneur de la province de Namur, y fut grièvement blessé.

Capelle-au-Bois! Verhaeren, enfant de l'Escaut, s'aventura jadis jusque là :

*Aux pieds de la digue tranquille
Où ceux de Flandre et de Brabant luttèrent aux quilles.*

On sait qu'Emile Verhaeren, qui était d'ascendance brabançonne, a souvent associé de la sorte Flandre et Brabant. Écoutons-le chanter au terme de cette promenade aux environs de Vilvorde :

*Villes de Flandre et de Brabant, villes profondes
De courage secret et de vouloir vermeil,
Votre vie est utile à la splendeur du monde. (106)*

A BEIGEM.

A Beigem, tout au long des sentiers et chemins
Et jusque dans l'enclos où les morts s'éternisent
Sous des tertres dressant pissenlits et lupins,
Les poules et les coqs font des taches cerise.

L'église est un refuge offert aux loisirs des passants.
Une hirondelle y vole entre chœur et tribune
Et le Christ lui propose un perchoir accueillant :
Ses maigres bras sculptés dans un fragment de lune.

Au vent qui papillonne de saison en saison,
Les jardins paysans ne sont que fleurs qui bougent
Et couleurs composant le plus frais des blasons :
Œillets veinés de rose, asters et roses rouges.

Le pouls de l'existence est battement léger.
A l'abri des rideaux, des regards se questionnent
Sur la raison de ma présence à moi, l'étranger,
En ces lieux réserves à Cérès et Pomone.

Ce que je cherche ici, c'est le goût primitif
De l'air, de l'eau, du bois, des moissons, des semences ;
C'est la réponse à mes questions, le motif
Qui m'explique pourquoi toute mort est naissance ?

Joseph DELMELLE

(106) Les vers cités sont extraits du recueil : *Poèmes légendaires de Flandre et de Brabant*, Ed. Société littéraire de France, Paris, 1916.

Jean Tousseul à Machelen

C'est là, face aux bûchers que Vulcain multiplie,
Aux remblais, à leurs mille échafauds de métal,
Aux hangars tout rouilles par la mélancolie,
Au décor enfumé des rives du canal.

C'est là, face à l'enfer, face à l'Apocalypse,
Face à Beaulieu ruiné mais encor émouvant,
Face à ce souvenir dressé sur fond d'éclipse,
C'est là que je le vois, ô mort toujours vivant.

Il accueillait l'oiseau venant manger les graines
Remplissant à pleins bords la coupe de sa main.
Il épiait l'avril animant les troènes
Qui clôturaient l'étroit carré de son jardin.

Là, dans ce bref morceau détaché des campagnes,
Il cultivait la fraise et taillait le rosier
Puis, lentement, suivi des yeux par sa compagne,
Rentrait en trébuchant aux cailloux du sentier.

Il reprenait alors sa place à l'écritoire
Et, promeneur heureux, paisible et détendu,
Partait sur le chemin fleuri de quelque histoire
L'introduisant au cœur d'un paradis perdu.

Joseph DELMELLE

Les Ruines de l'Abbaye de Villers

par

G. GOFFAUX

Exploration sommaire des bâtiments principaux

DANS CE CALME VALLON, sur les bords pittoresques de la « Thyle » les Ruines de l'abbaye de Villers (Villers-la-Ville), qui semblent encore défier le temps, laissent au visiteur des émotions diverses; comme Volney, instinctivement, il doit s'écrier :

« Combien d'utiles leçons, de réflexions toutes chantées ou fortes, n'offrez-vous pas à l'esprit qui sait vous consulter! O ruines! je retournerai vers vous prendre vos leçons; je me replacerai dans la paix de vos solitudes; et là, éloigné du spectacle affligeant des passions, j'aimerai les hommes sur des souvenirs; je m'occuperai de leur bonheur, et le mien se composera de l'idée de l'avoir hâté. »

L'Abbaye de Villers et ses dépendances formaient un enclos de quinze hectares entourés d'une épaisse muraille de quatre mètres de hauteur.

Cette muraille était percée de trois portes seulement: à l'ouest, la porte de Bruxelles était l'entrée principale où se tenait le portier

chargé de recevoir les visiteurs; à l'est, la porte de Namur; au sud, la porte de Nivelles, à l'usage exclusif des religieux, pour se rendre à la ferme.



VILLERS-LA-VILLE. — L'abbaye cistercienne rappelle son prestigieux passé par des ruines majestueuses. (Photo C.G.T.)

Dans ce vaste enclos, furent érigées, avec la pierre extraite sur place, d'imposantes constructions, toutes établies dans un esprit d'utilité et d'ordre pratique, eu égard aux conditions de vie de l'époque; c'est ainsi, par exemple, que l'église, bâtiment très long et très

élevé, protégera de sa masse tout l'ensemble du monastère contre les vents du nord et, par sa position, reliera tous les services de l'Abbaye; le réfectoire sera chauffé et éclairé le jour, par le soleil, la rivière « La Thyle », voûtée, traversera l'abbaye d'un bout à l'autre; la cuisine chevauchera le voûtement dans lequel une ouverture sera pratiquée, pour y déverser les eaux usées, etc.

C'est l'abbé Charles de Seyne (1197 à 1209) qui dressa le plan général du monastère; on lui doit tout l'ensemble architectural du XIII^e siècle.

Les styles employés à l'abbaye de Villers sont de trois ordres: Roman, Ogival, Renaissance.

LE NOUVEAU PALAIS ABBATIAL. On entre dans les Ruines par ce qui fut la cour d'honneur. Immédiatement, à droite, se trouve le portail monumental du palais abbatial.

Ce nouveau palais fut construit, entièrement, en style renaissance au XVIII^e siècle, par l'abbé Hache (57^e abbé) sur les fondations de l'ancienne hôtellerie datant de 1212.

Au rez-de-chaussée, un large corridor s'étendant sur cent mètres, environ, desservait les diverses pièces, parmi lesquelles se trouvaient, outre le vestibule d'honneur, des salles de réception et le réfectoire réservé aux hôtes de distinction; l'étage unique, au-dessus de ces pièces, était composé de chambres à coucher; on y aboutissait par un escalier situé à côté du vestibule d'honneur (côté droit); plus loin, au-delà des premières pièces citées, du rez-de-chaussée, subsistent les deux premières marches, en pierre bleue, de l'escalier, à double montée, conduisant, à l'étage, à la bibliothèque qualifiée par Sanderus de magnifique et due à l'abbé Hache.

Passé ce dernier escalier, s'alignaient, au rez-de-chaussée, sous la bibliothèque, cinq pièces dont les trois premières construites en pierre, avec fenêtres ogivales, datent du XIII^e siècle; elles étaient, primitivement, affectées au service de l'infirmerie; les deux dernières, édifiées en briques, sont dues à l'initiative de l'abbé Hache, en 1720. A partir de cette époque, les cinq salles furent réservées aux novices.

Le bâtiment démoli jusqu'à un mètre environ du sol, situé au sud de la cour des novices et s'étendant du Palais Abbatial au Parloir, avait été construit au XVIII^e siècle; il constituait une dépendance de l'aile septentrionale du quartier abbatial; à la même époque, une partie du parloir vint s'ajouter à cette dépendance.

Revenant au vestibule d'honneur, trois portes cintrées s'ouvraient sur le jardin de l'Abbé, dans lequel se trouvent encore les bassins des jets d'eau. Un escalier de 125 marches, en partie sous le viaduc du chemin de fer Ottignies-Charleroi, conduisait aux jardins en terrasse et, plus haut, à la chapelle N.-D. de Montaigu construite au XVII^e siècle; de là, on peut admirer l'émouvant panorama des Ruines.



VILLERS-LA-VILLE. — Rez-de-chaussée voûté de la Brasserie.

L'ancien palais abbatial s'élevait en face et parallèlement à la maison des Convers à une vingtaine de mètres de celle-ci; quelques fragments des fondations subsistent.

L'EGLISE ABBATIALE est l'édifice le plus remarquable du domaine; l'ensemble, dans ses formes générales, est d'une beauté sobre de l'architecture du XIII^e siècle. L'abside est élégante et presque intacte, et les jeux de lumière impriment des tons harmonieux. C'est un des plus beaux spécimens de l'époque, qualifiée de transition, du fait des modifications subies qu'expliquent le travail intermittent, la mar-

che irrégulière des travaux et l'époque même de la construction; elle affecte la forme d'une croix latine de 91,65 m de longueur, 41,70 m de largeur aux transepts et 23,35 m de hauteur à la croisée de transept.



VILLERS-LA-VILLE. — Le chœur de l'église abbatiale.

Suivant l'architecte Licot, premier restaurateur des Ruines pour compte de l'Etat belge, un plateau maçonné à l'argile et d'une extrême solidité semble s'étendre sous toute l'église; ce plateau, Licot l'a retrouvé, partout, où il a fait des fouilles.

Les fondations datent de la fin du XII^e siècle.

L'histoire nous apprend que l'église existait déjà en 1223.

Elle ne fut cependant pas construite d'une seule traite; commencée par l'abside et le chœur, elle ne fut pas poussée plus avant que la quatrième travée; vers 1250, les travaux furent poursuivis jusqu'à la façade, sur laquelle le 3 mai 1267 on y plaça une croix en fer argenté garnie de reliques.

Cette dernière partie diffère quelque peu de la première: différence de niveau des bases de colonnes et des chapiteaux, arcades moins élancées, les matériaux ne sont pas de même nature.

Les transepts sont ornés, en guise de fenêtres, de grandes baies circulaires encadrées d'un arc en plein cintre surplombant trois fenêtres lancéolées. Cette disposition, originale, est une particularité propre à l'église de Villers.

La sacristie construite au XII^e siècle, modifiée et agrandie au XVIII^e siècle est en partie adossée au transept droit de l'église; elle reliait le Palais abbatial et s'étendait jusqu'à la Petite bibliothèque. A l'étage, le dortoir des novices.

La nef comporte trois parties: une nef centrale et deux nefs de bas-côtés.

Au XIV^e et au XV^e siècles sept chapelles latérales faisant corps intérieurement avec l'église ont été établies, du côté nord, entre les contre-forts (donc en dehors des limites normales de l'église); une huitième chapelle se trouve à l'extrémité du transept nord.

Ces chapelles ont été fondées par des personnes en vue; plusieurs d'entre elles y ont été enterrées.

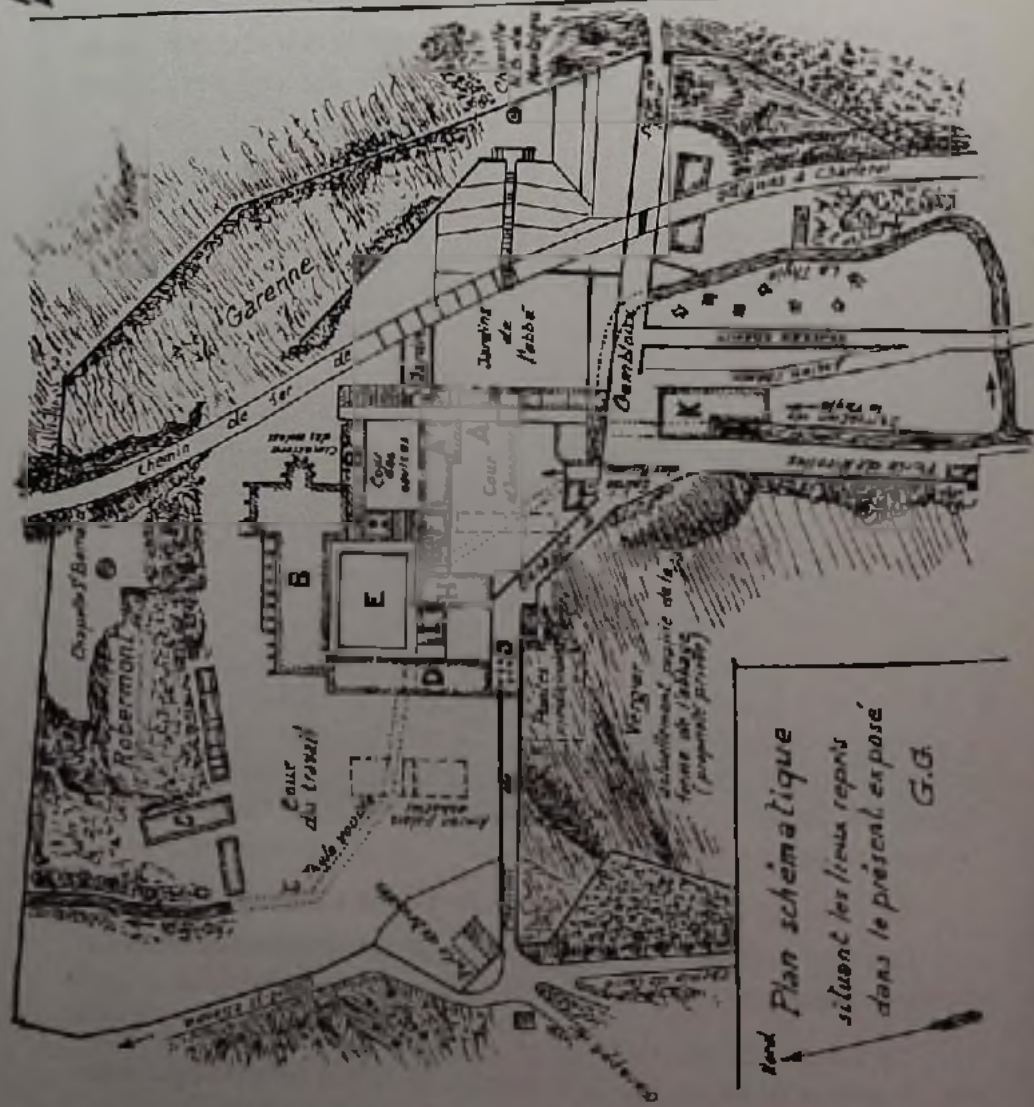
Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'abbé Daniel d'Aix (1759) et son successeur Robert de Bavay (1764) firent reconstruire à grands frais la façade de l'église, en pierre bleue. Cette façade, arrachée par La Terrade devenu propriétaire du monastère après le départ des moines, en 1796, fut transformée en chaux dans des fours construits devant l'église même.

En 1866, presque toute la voûte de l'église s'effondra.

Derrière le chevet de l'église est le cimetière des moines, diminué de surface par l'empiétement du talus du chemin de fer.

LA BRASSERIE est un bâtiment imposant de 42 mètres de long sur 10 mètres de large: elle fut construite de 1270 à 1276 et appartient au style roman du XIII^e siècle.

- A' Nouveau palais abbatial
- Dependances
- Cour d'honneur
- Infirmerie - Salles des navises
- Jardins de l'abbé
- Chapelle N.D. de Montlaigu
- Eglise
- Sépulture - Dortoir des novices
- Cimetière des moines
- Brasserie
- Ateliers divers
- Maison des convers
- Celliers
- Refectoire des convers
- Refectoire des gens de service
- Garde manger
- Cloître
- Crypte
- Porte Oratoire
- Partie réservée aux religieux
- Tombes Robert d'Ipromont
- Acte Bibliothèque
- Salle du Chapitre
- Parloir des moines
- Dortoir des moines
- Parloir (Auditorium)
- Chapelle
- Refectoire
- Cuisine
- Pharmacie
- Plantes médicinales
- Moulin (Hôtel des Ruines)



Plan schématique
situent les lieux repris
dans le présent exposé
G.G.

L'intérieur présente une double nef à cintre surhaissé; les voûtes d'arêtes, sans nervure, retombent sur des colonnes à chapiteaux simplement équarris; cette curieuse disposition a donné jadis, à tort, à la supposition qu'il s'agissait d'une église provisoire.

A l'avant, une cheminée d'appel, qui rappelle celle de la cuisine, est formée au moyen de piliers reliés par des arcades ogivales; elle permettait l'évacuation de la vapeur des liquides à refroidir qui s'accumulaient rapidement dans une salle relativement basse; la grande cheminée du fond servait probablement de touraille (étuve dans laquelle on sèche le grain pour empêcher la germination).

A l'étage, un immense grenier couvrant toute la surface du bâtiment servait, vraisemblablement, à emmagasiner les matières premières utilisées en brasserie; on accédait à ce grenier par deux escaliers: l'un, en colimaçon, est démoli, on y trouve la trace, de l'extérieur, dans le mur latéral est; l'autre, jadis couvert, est adossé au pignon postérieur et est encore utilisable.

Les produits de cette brasserie, aux dires de certains écrivains, jouirent toujours d'une excellente réputation.

Des deux côtés de la brasserie se trouvaient les ATELIERS dont il ne subsiste que des restants de murs recouverts de broussailles et de lierre et n'offrant aucun intérêt pour le visiteur: à gauche étaient les brasseurs, à droite s'alignaient les divers ateliers pour le travail du bois, de la pierre, du fer, des textiles, du cuir, etc.

LA MAISON DES CONVERS est une construction d'environ 80 mètres de longueur située entre l'église dans le prolongement de la façade de celle-ci et le portique sous lequel passe le chemin de grande communication de Genappe à Gembloux. Ce bâtiment construit vers la fin du XII^e siècle formait, suivant la règle en usage à cette époque, un corps de logis entièrement séparé du couvent proprement dit.

A l'origine, se trouvaient en façade des contre-forts et des fenêtres romanes; l'intérieur présentait, au rez-de-chaussée, des voûtes en plein cintre, soutenues par un rang de colonnes cylindriques. Les diverses salles de l'aile gauche du rez-de-chaussée formaient une salle commune, à l'usage des convers; vers le milieu du XIV^e siècle, elle devint une pièce unique affectée aux celliers (magasins à provisions).

L'aile droite est séparée de l'aile gauche par un portique d'entrée donnant aussi accès, par un corridor, à la galerie méridionale du cloître.

Dans cette aile se trouvait le réfectoire des convers; au XVIII^e siècle il fut divisé en deux par un mur; la première partie devint le garde manger; la seconde partie le réfectoire des artisans et des gens de journée.

A l'origine, tout l'étage constituait, vraisemblablement, le dortoir des convers; au XVIII^e siècle l'aile droite devint l'infirmerie du monastère, l'aile gauche restant affectée au dortoir des convers.

Au XVIII^e siècle toujours, la façade du XII^e siècle fut malencontreusement recouverte d'un revêtement en briques et pierres de taille; les fenêtres romanes cachées sont remplacées par des fenêtres modernes; heureusement, quelques-unes ont pu être restaurées par l'architecte Licot.

LE CLOÎTRE était une partie importante du monastère; celle, dit Violet-le-Duc « dans laquelle les religieux passaient les heures que » l'on ne consacrait pas à la prière en commun ou aux travaux » extérieurs et intérieurs; le cloître servait, non seulement de galerie » de service, mais de promenoir, de lieu de méditation ».

Il n'était accessible qu'aux religieux cisterciens; les étrangers et religieux d'un autre ordre n'y avaient pas accès.

Le cloître fut commencé par la galerie orientale; vint ensuite la galerie méridionale destinée à desservir le chauffoir, le réfectoire et la cuisine; la galerie septentrionale fut construite avant l'achèvement de l'église: les moines élevèrent immédiatement le mur du bas-côté droit de l'église pour pouvoir y appuyer cette galerie; enfin, la quatrième galerie (occidentale) fut adossée au mur élevé en deçà de la maison des convers, afin de séparer celle-ci, suivant la règle, de l'enceinte du couvent; une cour réservée aux frères convers était ainsi créée.

Telle était, vers 1225, la disposition du cloître primitif qui formait un carré parfait.

Au XIV^e siècle, le mur séparatif fut supprimé et la cour des convers fut annexée au cloître.

Du XIV^e au XVI^e siècles les galeries furent successivement démolies et remplacées par celles dont il reste aujourd'hui des vestiges;

à noter, cependant, qu'elles eurent encore à subir des modifications au cours des XVI^e et XVIII^e siècles.

C'est toutefois sous l'administration de Robert de Bloquery (21^e abbé 1283-1303) que la galerie méridionale, appuyée contre le réfectoire fut, en 1287, démolie et remplacée par celle dont il reste quatre travées de voûtes sur les neuf qu'elle comportait. Cette transformation entraîna des modifications importantes au réfectoire, au chauffoir et à la cuisine.

Parlant de cette galerie Licot dit: « La pénétration savante des » nervures des voûtes qui viennent se fondre sur le pilier, la beauté » des sculptures, la noblesse de l'ensemble, tout cela fait, de cette » galerie mutilée, un spécimen sans rival en Belgique ».

Disons que, dans cette galerie méridionale, sont actuellement alignées de vieilles pierres tombales du plus grand intérêt pour les archéologues.

L'exploration des autres galeries fait découvrir successivement:

LA CRYPTÉ. Elle se présente dans l'angle formé par les galeries occidentale et septentrionale du cloître; une ouverture pratiquée dans le mur de l'église permet de descendre dans un espace libre situé au-dessous des trois premières travées de la grande nef de l'église; les voûtes d'arêtes retombent sur trois colonnes de peu de hauteur; des deux côtés, des caveaux superposés sur deux hauteurs, servaient vraisemblablement à la sépulture de laïques.

LA PORTE TRILOBÉE, d'une conception spéciale de l'architecture romano-ogivale, est située à côté de l'entrée de la crypte et donne accès à l'église; elle date de la deuxième moitié du XIII^e siècle; son archivolt trilobée est encadrée d'une ogive; jadis des colonnettes surmontées de chapiteaux décoraient l'embrasure; aujourd'hui, il ne reste de ces colonnettes que les chapiteaux; primitivement, cette porte était à l'usage des frères convers.

A l'autre extrémité de la galerie nord, une deuxième porte donne également accès à l'église; elle date celle-ci de la première moitié du XIII^e siècle; elle était à l'usage des religieux. Comme à la porte trilobée, il ne reste que les bases et les chapiteaux des colonnettes.

LE TOMBEAU DE GOBERT D'ASPREMONT se trouve dans la galerie est, à côté de la porte d'entrée à l'église dont il vient d'être parlé.

Le comte Gobert d'Aspremont se distingua par de nombreux exploits et, notamment, prit part à la Sixième croisade, en 1227;

il se retira à Villers en 1237 où il devint moine; il y mourut, en odeur de sainteté, en 1263.

Le tombeau édifié, en 1283, par Guy Dampierre, son neveu, comte de Flandre, fut saccagé lors de la Révolution française.

Les débris ayant été retrouvés dans les décombres, le cénotaphe a pu être reconstitué par les soins de la famille, en 1932.

Le fond est percé d'une grande et magnifique rosace en pierre ajourée; le bienheureux Gobert est représenté, couché dans sa longue robe de moine, les mains jointes sur la poitrine.

Dans la même galerie, on découvre successivement:

LA PETITE BIBLIOTHÈQUE est éclairée par une porte, seulement, donnant sur le cloître; elle a conservé sa voûte d'arêtes supportée par culs-de-lampe; la nervure d'une arête est ondulée, celle de l'autre est lisse; cela avait, paraît-il, une signification: la mort à ceux qui ont mal vécu, la vie à ceux qui ont bien vécu.

LA SALLE DU CHAPITRE. C'est dans cette salle que l'abbé présidait le Conseil du monastère, ce qui justifie les proportions assez considérables de cette salle.

Dans l'angle nord-est, on remarque la belle fenêtre romane du XII^e siècle, découverte par Licot dans l'épaisseur d'un mur; de l'autre côté se trouvait une fenêtre semblable, mais elle a été démolie.

Cette salle a été transformée au XVIII^e siècle; primitivement, elle était plus vaste, un mur bâti au nord, après coup, est venu s'ajouter à la première muraille.

À cette époque, la voûte retombait sur quatre colonnes, comme l'indiquent les traces que porte le mur méridional. Les deux gros piliers de forme polygonale qui s'y trouvent soutenaient la nouvelle voûte.

LE PARLOIR DES MOINES est une pièce relativement étroite; c'est là, seulement, que les moines pouvaient, sans quitter le cloître, rompre, pour un court instant et à voix basse, le silence absolu des lieux réguliers.

Les décombres en ont changé l'aspect, à tel point que l'on a pris, parfois, pour une porte, la fenêtre du fond dont les montants présentent les traces de ferrures qui retenaient le vitrage.

À côté du parloir des moines se trouvent successivement un escalier conduisant au dortoir des moines et un corridor aboutissant à la cour des novices.



VILLERS-LA-VILLE. — Ruines de la chapelle St-Bernard.

LE DORTOIR DES MOINES se trouvait au-dessus des salles dont il vient d'être parlé: Petite bibliothèque (Armarium), Salle du chapitre, Parloir des moines; un autre escalier, appuyé contre le mur du transept, permettait aux moines de descendre, directement, dans l'église pour les offices de la nuit.

Tels sont les lieux à explorer dans les galeries du cloître.

LE PARLOIR (Auditorium). (Ne pas confondre avec le parloir des moines), se situait dans l'angle opposé à celui formé par les galeries est et ouest du cloître; c'est-à-dire adossé d'une part, au chauffoir, d'autre part, au corridor conduisant à la cour des novices;

c'était une vaste salle où les moines pouvaient recevoir des visiteurs, autrement dit, l'auditorium: salle de conférences en usage dans l'ordre des Cîteaux; au besoin on l'utilisait comme scriptorium (salle des copistes).

Au XVIII^e siècle, cette salle est divisée en deux par un mur épais englobant deux colonnes et on modifie la façade sud que vint masquer un bâtiment du palais Abbatial (bâtiment entièrement démoli); une des salles, celle se trouvant à l'est devint alors une dépendance du palais abbatial.

LE CHAUFFOIR date des XII^e et XIII^e siècles; il s'appuyait, primitivement, contre le pignon est du réfectoire; pendant longtemps, il fut confondu avec la cuisine; Licot, par ses découvertes, a démontré la confusion.

Cette salle est séparée du réfectoire par un espace qu'éclaire une petite fenêtre; le mur du couloir qui le sépare du chauffoir a été construit au XIV^e siècle, en même temps que le cloître. Un ouvrage en briques, surmonté d'un mur bas, restreint le couloir; cet ouvrage était destiné à évacuer des immondices, par la rivière qui passe en dessous.

Contre le mur de séparation du couloir s'appuie, dans le chauffoir, une vaste cheminée monumentale.

La voûte d'arêtes, en plein cintre, retombant sur quatre colonnes cylindriques, subsiste, sauf que s'est effondrée la partie qui avait été ajoutée au XVIII^e siècle, lors de l'agrandissement du chauffoir.

« C'était là, dit Violet-le-Duc, en parlant de l'abbaye de Claire-veaux, qu'après le chant des landes, au lever du soleil, les religieux, transis pendant l'office de la nuit, allaient se réchauffer et graisser leurs sandales avant de se rendre aux travaux du matin ».

Actuellement, cette salle abrite un petit musée lapidaire, comprenant quelques pierres tombales, les armoiries de trois abbés, une collection de carreaux de pavement, clefs de voûtes et autres pierres retrouvées dans les décombres.

LE RÉFECTOIRE est un bâtiment imposant, majestueux, du XIII^e siècle; il est de forme rectangulaire et mesure 33 mètres de longueur sur 14,50 mètres de largeur.

Lors de fouilles effectuées par l'architecte Licot, le pavement a été retrouvé à 1,20 m sous le niveau du sol actuel; le remblai pro-

vient de l'éroulement des voûtes dont la forme est donnée par les arcs engagés dans les parements des murs; sur les pignons ces arcs sont en plein cintre, sur les murs latéraux ils décrivent une ogive; à l'extérieur, des puissants contreforts résistaient à la poussée des voûtes.

Les grandes et belles fenêtres en plein cintre, avec deux ogives géminées et une baie (oculi) inscrites, ont conservé leurs meneaux en pierre blanche; elles sont caractéristiques du style de transition romano-ogival.

Dans la partie centrale du mur ouest, un escalier, en colimaçon encore visible extérieurement, conduisait à la tribune où se tenait le frère lecteur (lecture d'un chapitre de l'Écriture sainte ou prières) pendant les repas; au XVII^e siècle cet escalier a été bouché par les moines et deux nouvelles fenêtres furent percées; ces dernières sont du même style que les autres, mais les matériaux employés sont différents.

L'étage éclairé par de petites fenêtres romanes servait, vraisemblablement, de magasin d'habillement, comme il en était dans la plupart des abbayes cisterciennes; on y arrivait par un escalier placé au-dessus du chauffoir.

LA CUISINE est du XIII^e siècle; elle est adossée au pignon ouest du réfectoire; elle contenait, outre la cheminée ordinaire, une vaste cheminée d'aéragé pour l'évacuation des buées. Cette dernière cheminée était constituée de piliers reliés par des arcades ogivales.

LA PHARMACIE. En prolongement de la maison des convers, se trouvait la pharmacie construite en 1764, au-dessus d'un portique monumental sous lequel passe le chemin de grande communication de Genappe à Gembloux; elle communiquait, d'une part, avec l'étage de la maison des convers, devenu l'infirmerie du monastère et, d'autre part, avec un petit jardin aux plantes médicinales, enclavé dans le verger du couvent lequel est actuellement devenu une prairie de la ferme de l'abbaye, prairie dont le niveau atteint la hauteur du portique sous la pharmacie et dont les terres sont maintenues par un mur de soutènement de quatre mètres de hauteur.

Les quatre murs de la pharmacie proprement dite subsistent; les deux faces vues du chemin sont du style renaissance; le tout est relié, par des voûtes, à des piliers construits dans la route.



VILLERS-LA-VILLE. — Vue générale des ruines.

LE MOULIN est une construction romane du XII^e siècle, située en dehors de l'enceinte des Ruines; il a été transformé en hôtel qui portait, en dernier lieu, le nom de « Hôtel des Ruines ». Les dimensions considérables de cet imposant édifice laissent supposer qu'il a été construit dans le but d'abriter, à l'origine, la première communauté.

L'intérieur réunissait un moulin à moudre le grain, un autre à extraire l'huile des plantes oléagineuses, la boulangerie avec deux grands fours.

On y établit même, paraît-il, une scierie de pierres. Le moulin était actionné par une puissante chute d'eau de la « Thyle », cours d'eau qui se jette dans la « Dyle » à Court-S^t-Etienne.

« L'Hôtel des Ruines », propriété de l'Etat belge, a été détruit par un incendie le 12 janvier 1953.

LA FERME DE L'ABBAYE. Cette ferme remplace celle que les premiers moines construisirent à la « Boverie » dès leur arrivée à Villers, en 1146; on sait (1) que, découragés, ils durent abandonner ces lieux à cause de l'aridité du sol et de la pénurie d'eau. Saint-Bernard venu sur les lieux pour les consoler, les conduisit dans la vallée de la Thyle où l'abbaye fut définitivement érigée.

Cette ferme est restée propriété privée depuis la vente publique du monastère, en 1897; elle fut acquise en premier lieu par un certain Guarneau, mandataire d'un ancien moine du prieuré de Groenendaël; elle passa plus tard à la famille Glibert et y est restée; le propriétaire actuel est M. Albert Speeckaert, de Bruxelles, descendant de la famille Glibert.

On accède à la ferme par un chemin privé, la reliant à l'avenue Georges Speeckaert (face à la gare).

Les divers bâtiments forment un ensemble imposant.

La construction remonte à 1605 ainsi que l'atteste le millésime indiqué sur le corps de logis.

Une pierre armoriée ayant pour devise : « Mansuetudine et Justicia » orne l'ancienne bergerie.

Les écuries et étables sont voûtées en plein cintre; les voûtes reposent sur des colonnes en pierre.

(1) Voir Le Folklore Brabançon « Abbaye de Villers - Notice historique » paru dans le n^o 134 de juin 1957.

Une porte monumentale d'un très bel aspect, permet l'entrée dans l'enceinte de la ferme du côté des champs; c'est une entrée privée, à l'usage exclusif de l'exploitant; elle est située en bordure d'un chemin de terre, public, longeant le mur d'enceinte de la ferme, chemin pittoresque ayant son origine à la Porte de Bruxelles et conduisant au lieu dit « Quatre Chênes » (il y a effectivement quatre chênes formant les sommets d'un carré au croisement d'un autre chemin) et plus loin à Sart-Dames-Avelines.

* * *

D'autres et nombreux vestiges montrent avec quelle minutie cet ensemble de constructions de l'Abbaye a été étudié, érigé et aménagé au cours des 650 années d'existence de l'Abbaye. Ce qui en reste aide à comprendre la vie des légions de moines qui ont vécu à Villers et qui ont fait de cette abbaye un des hauts lieux de Belgique.

* * *

Nous signalons aux amateurs de belles promenades que le restaurant des ruines est ouvert.

Nous recommandons la visite des caves romanes.

Le double

par

Marcel GOUWELOOS

NOUS nous proposons d'étudier dans le présent article la survivance humaine sous l'aspect d'un double fluïdique.

Mis en présence de la désagrégation du cadavre et cependant désireux de se survivre à tout prix, l'homme eut l'idée d'un *double* éthéré continuant à mener par delà la mort corporelle, une existence individuelle. Dans les langues austronéso-polynésiennes, le nom qui le désigne est apparenté à la racine du mot deux (*Hawaii*: Wailua, *Tahiti*: Varua) ou Vairua (plus anciennement), *Touamotou* et *Mangaia*: Vaerua.

Ce concept dut se présenter assez naturellement à l'esprit humain et sembla susceptible de fluctuations très grandes. Ces doubles furent tantôt des êtres semblables à la réalité coutumière, tantôt de vagues apparences humaines emportées par le tourbillon des vents. Il va sans dire que pour les besoins de notre analyse, nous nous sommes vus obligé de dissocier en ses divers aspects, une croyance qui se présente d'un seul tenant à l'esprit humain et dont le primitif n'a jamais cherché à analyser les modalités diverses.

Tylor avait cru remarquer que trois genres d'observations contribuèrent à l'établissement de cette notion d'un double fluïdique. Ce furent les rêves, l'ombre et le reflet humain. Certains états pathologiques tels que syncopes, défaillances et extases purent également y avoir participé pour une part. L'erreur de Tylor fut de considérer ces divers phénomènes comme l'origine et la source vive de la croyance à un double éthéré. Ils ne sont en vérité que la

justification et la représentation matérielle d'une idée. Lorsque la notion d'âme apparût pour la première fois parmi les hommes, elle fut due comme toutes les découvertes intellectuelles à une intuition. L'explication logico-causale de la dualité psychosomatique de l'individu n'est pas soutenable. Déjà, au 1^{er} congrès de l'Association Universitaire Catholique pour l'aide aux Missions (A.U.C.A.M.) en avril 1930, Pierre Ryckmans déclarait : « Il semble infiniment plus simple d'admettre que le primitif a conscience de soi — ce qui est une donnée immédiate — conscience de ce qui fait que les membres d'un homme sont à lui sans être lui, ce qui fait qu'il veut, qu'il désire, qu'il aime, qu'il sent. Ce principe de vie est insaisissable et distinct de la matière... Ce ne serait donc pas le souci d'expliquer les apparentes bilocations du rêve qui aurait conduit le Noir à la notion de l'âme, mais bien plutôt la connaissance de son âme qui lui aurait fourni à certains phénomènes une explication toute trouvée » (1). Néanmoins, ce fut toutefois le mérite de Jensen d'établir l'excessivité des théories du savant anglais en ce qui concerne les origines de l'âme (2). En effet, le plasma spirituel dans lequel se meut l'homme des sociétés inférieures a puissamment contribué à fortifier cette découverte. Sans aucun doute, le primitif distingue parfaitement l'état de rêve de celui de veille. Toutefois chez lui, les éléments du songe et ceux de la vie réelle semblent se dérouler sur un même plan et avoir tous deux une valeur identique. Quand la constatation des faits oppose un démenti formel aux actes exécutés dans le rêve, le primitif ne se laisse convaincre qu'avec peine et ne se rend que difficilement à l'évidence. C'est dans cette ambiance intellectuelle que s'est confirmée chez l'homme la croyance qu'il a réellement vu des morts et conversé avec eux dans le songe.

Deux hypothèses ont été envisagées : ou bien l'esprit quitte l'homme durant le sommeil ou bien des âmes étrangères viennent visiter le dormeur pendant la nuit.

Transporté dans des contrées lointaines ou circulant dans son propre village, l'homme avait dans le rêve, des aventures diverses. C'étaient tantôt des discussions avec d'autres vivants, tantôt des

(1) Pierre RYCKMANS : *Le primitif et ses trésors religieux*, dans *Les Races Humaines*, éd. de l'Aucam, Louvain, 1930.

(2) JENSEN : *Mythes et Cultes chez les Peuples Primitifs*, Payot, Paris, 1954, pp. 303 et suiv.

révélation de l'avenir fournies par des défunts alors que, de l'affirmation des gens présents, le corps n'avait pas quitté sa couche. Les personnes mortes ne sont pas totalement disparues puisqu'elles réapparaissent sous leur aspect coutumier dans l'angoissant mystère de la nuit silencieuse. Le primitif s'imaginait que, pendant le sommeil et le rêve, le double quittait son habitat et s'en allait rendre visite aux morts amis qu'il avait autrefois connus sur cette terre et qu'il accomplissait alors des actes semblables à ceux que l'individu exécutait d'ordinaire à l'état de veille. A un certain stade de son développement mental, l'apparition dans le rêve de défunts déjà anciens confirmait à l'homme, la véracité de sa croyance que l'âme pouvait exister sans la présence du corps. Malgré toutes les philosophies qui déferlèrent sur la Rome impériale, les classes populaires gardèrent cette antique croyance.

Que celle-ci soit considérée comme la plus universelle de toutes puisque l'humanité entière l'a connue, cela se comprend d'autant mieux si l'on réfléchit un instant que, seule, elle fournit une explication rationnelle du phénomène physiologique du rêve que notre société occidentale hyperscientifique n'a pu encore qu'imparfaitement analyser.

Elle est attestée par certains livres sacrés de l'humanité, par les récits de divers chroniqueurs et annalistes des temps passés et par les relations dues aux ethnographes modernes. Citons en quelques exemples pris dans divers continents.

AFRIQUE.

Dans ses « West African Studies », Mary Kingsley affirme que l'une des âmes, celle qu'elle dénomme « l'âme de rêve » sort souvent quand son propriétaire fait un somme, et (elle) s'en va folâtrant, faisant des farces s'attaquant à d'autres âmes de rêve ou cancanant avec elles, si bien que parfois elle ne rentre pas chez son propriétaire quand celui-ci se réveille (3).

Chez les *Dogon*, l'âme intelligente, le *Kikinu say*, représentant la compréhension, la conscience s'oppose au *Kikinu bumane* — âme sotte qui est le reflet de la première et prend souvent les apparences de l'ombre. « Pendant le sommeil, le *kikinu say* peut se séparer momentanément du corps. Le rêve s'explique par ces vagabondages

(3) Cité par Geoffrey PARRINDER : *La Religion en Afrique Occidentale*, Payot, Paris, 1950, p. 138.

de l'âme; il n'est considéré comme véridique que si le rêveur dort couché sur le côté gauche. » (4)

Chez les *Bambara*, l'un des principaux principes qui constituent la personnalité, le *ni* ou l'âme, différent du *dya*, double ou jumeau de l'être humain, n'est pas indissolublement lié au corps car il le quitte pendant le sommeil pour se rendre dans le sixième ciel, *sumankaba*. Au réveil, il réintègre le corps et le rêve est considéré comme un souvenir de ce qu'il a vu, comme une prémonition d'un événement intéressant l'individu, la famille, le village (5).

Chez les *Gá* d'Afrique occidentale, deux principes séjournent dans le corps : le *susuma* et le *kla*.

« Le *susuma* est la personnalité consciente et tout ce qu'elle renferme. C'est lui qui quitte le corps dans le sommeil et qui risque de n'être pas présent à l'appel en cas de réveil brusque. Les *Gá* prétendent que le *susuma* d'un homme peut s'emparer de celui d'un autre, ce qui est une manière de reconnaître l'ascendant personnel de certains individus.

« Le *kla* est simplement le principe de vie, il n'a aucune individualité, il est uniforme et amorphe comme de l'eau et doit être présent dans tout ce qui vit, même un œuf. Votre *susuma* peut vagabonder pendant que vous dormez — c'est la cause des rêves — mais que votre *kla* vous quitte, c'en est fait de vous. Il n'y a aucune relation entre l'un et l'autre. » (6)

Pour la majorité des peuples de l'Oubangui, « quand un individu dort, son âme est absente du corps, elle erre à travers le pays. A son retour, le corps s'anime et se réveille, il peut agir sous l'action de l'âme. Pendant le repos des corps, les âmes qui les habitent revêtent une vie spirituelle inconnue du corps, elles se réunissent entre elles pour parler, danser, s'accoupler même, avec les âmes des corps des femmes, c'est le sabbat des âmes » (7).

(4) MONTERRAT PALAU MARTI : *Les Dogon*, P.U.F., Paris, 1957, p. 67.

(5) GERMAINE DIETERLEN : *Essai sur la Religion Bambara*, P.U.F., 1951, p. 59.

(6) J.W. HOWELLS : *Les Païens*, Payot, Paris, 1950, p. 178.

(7) A.M. VERGIAT : *Les Rites secrets des Primitifs de l'Oubangui*, Payot, Paris, 1936, p. 19.

« Quand un *Guéré* a vu en songe un autre Noir, il croit que c'est le « Zouhou » de ce Noir qui est venu le visiter. » (8)

Spieth étudiant les *Ewe* observe que « dans le rêve, l'âme s'éloigne du corps et s'en va dans le pays des songes, où, en un instant, on croit voir et posséder les objets qui toutefois, ne se laissent pas retenir... Néanmoins, ces ombres sont considérées comme réelles. Par exemple, si l'on a vu en songe quelqu'un qui est mort depuis longtemps, on a vraiment conversé avec lui. En rêve, on voit des objets réels, des événements qui se passent « pour de vrai » et l'âme temporairement libérée du corps parle et agit comme elle le fait en plein jour quand elle est dans le corps. La seule différence consiste en ceci : dans le rêve, elle se meut non dans le monde du visible, mais dans le monde de l'invisible » (9).

Les *Zandes* « admettent que le « *Mbisimo* » peut leur apparaître en songe, même après la mort de l'individu et leur adresser la parole » (10).

Mgr Leroy citant le Rév. D.C. Scott nous donne une locution des indigènes du Nyassa : « les *Mzimu* viennent dans le songe de moi » (11).

Selon les *Boloki*, indigènes des rives du Moyen Congo, pendant le sommeil, l'âme est censée quitter le corps mais il importe peu que le dormeur se réveille en sursaut, l'âme revient toujours (12).

ASIE.

Les « primitifs » de l'Asie ont eu les mêmes croyances.

Les *Samoyèdes* connaissent deux âmes : l'âme-souffle et l'âme-ombre. Cette dernière sort du corps durant le rêve. Si elle ne revient pas ou si un magicien s'en empare, l'homme devient malade ou fou (13).

(8) J. BOULMOIS : *Gnon Sua, Dieu des Guérés*, Fournier, Paris, 1933, p. 75.

(9) SPIETH : *Die Ewestämme*, Berlin, 1906, p. 564, cité par L. LEVY BRUHL : *La Mentalité Primitive*, P.U.F., 1947, p. 97.

(10) Mgr C.R. LAGAE : *Les Azande ou Niam-Niam*, Vromant, Bruxelles, 1926, p. 58.

(11) Mgr LE ROY : *La Religion des Primitifs*, Beauchesne, Paris, 1935, p. 158.

(12) J.W. PAGE : *Les derniers Peuples primitifs*, Payot, Paris, 1941, p. 211.

(13) B.A.G. VROKLAGE : *De Godsdiens der Primitieven*, Rotterdam, Ruremonde et Maaseik, p. 233.

Au témoignage de Mason, chez les Karens de l'Inde, le *lā* se transporte aux extrémités de la terre et nos rêves sont ce que le *lā* voit et éprouve dans ses voyages d'exploration (14).

Les *Veddahs* de Ceylan croyaient aux esprits par ce que leurs parents morts, les visitaient en songe.

Selon les *Andamanais* « quand on rêve, c'est que l'âme a quitté le corps et que le dormeur a conscience de ce qu'elle voit et de ce qu'elle fait réellement ». Aussi, les *Mincopies* ont-ils une foi absolue dans les avertissements qu'ils croient recevoir en songe (15).

Aux frontières du Siam et du Laos, chez les *Phi Tong Luang* « on croit tout comme chez les *Meau* que l'âme quittait l'homme durant le sommeil et qu'elle errait alors dans la jungle. Ce que l'âme éprouve durant ces pérégrinations, apparaît au dormeur dans le rêve » (16).

AUSTRALIE.

Howith interrogeant un *Kurnai*, pour savoir s'il croyait réellement que son *yambo* puisse sortir du corps durant son sommeil, eut cette réponse que nous traduisons de l'anglais : « Il doit en être ainsi car quand je dors, je vais en des endroits éloignés, je vois des gens étrangers, je vois même et parle avec ceux qui sont morts » (17).

OCEANIE.

Nouvelle-Zélande. — Colenso observant les Maoris écrit : « Ils croient à la vérité des rêves dont ils ont beaucoup d'espèces tant bonnes que mauvaises. Ils sont persuadés que les rêves sont des souvenirs de ce qu'ils ont vu dans le *Reinga* (monde invisible, demeure des morts) où l'âme s'est rendue pendant le sommeil du corps (18).

(14) WEYNANTS-RONDAY : *Les Statues vivantes*, Bruxelles, Ed. Fond. égyptologique, 1926, p. 14.

(15) A. DE QUATREFAGES : *Les Pygmées*, Paris, J.B. Baillière, p. 189.

(16) H.A. BERNATZIK : *Die Geister der Gelben Blätter*, Bruckmann, München, 1938, p. 170.

(17) J. ESTLIN CARPENTER : *Comparative Religion*, Williams and Norgate, London, p. 86.

(18) W. COLENSO : *On the Maori races of New Zealand; Transactions of the New Zealand Institute I (1868)*, p. 41-42.

Après lui, Thompson affirme également en parlant des memes indigènes « que durant le sommeil l'esprit quitte le corps et que les rêves sont les objets qu'il voit dans ses pérégrinations ».

T.E. Donne dans son livre *Mœurs et Coutumes des Maoris* affirme que « l'opinion générale était que le corps humain contenait un esprit principal appelé *Te Wairua*, qu'il était immortel et une demi-douzaine d'esprits locaux qui exerçaient différentes fonctions dans la vie et mouraient avec le corps. L'esprit appelé *Te Wairua* était autrefois le plus important et possédait une influence dominante, il avait le pouvoir d'abandonner le corps pendant le sommeil et de s'en aller à travers l'air à la recherche de renseignements utiles au bien-être de son écriin corporel; à son retour, il lui rapportait des conseils ou des avertissements » (19).

Fidji. — Williams affirme que les indigènes des îles Fidji croient que « l'esprit d'un homme vivant quitte quelquefois son corps pour aller tourmenter d'autres personnes endormies » (20).

Yap. — « A l'île de Yap (Micronésie), l'âme, la nuit, se promène et acquiert infiniment de connaissances des plus utiles pour la conduite de la vie. » (21)

Polynésie. — Dans ses *Götter der Südsee*, Hans Nevermann écrit au sujet des Polynésiens : « L'image-ombre (*das Schattenbildwesen*) de ceux qui rêvent circule et rencontre d'autres images-ombres de rêveurs, de malades ou de défunts » (22).

AMÉRIQUE.

La même croyance a été observée chez les indigènes du continent américain.

Selon Paul-Emile Victor, les Esquimaux de la côte Est du Groenland, à Ammassalik, croyaient à trois espèces d'âmes : l'âme de la

(19) T.E. DONNE : *Mœurs et Coutumes des Maoris*, Payot, Paris, 1938, pp. 68-69.

(20) WILLIAMS : *Fiji and the Fijians*, T. 1, p. 242.

(21) P.S. WALLESER : *Religiöse Anschauungen und Gebräuche der Bewohner von Yap Anthropos*, 1913, IV, p. 610, sq.

(22) H. NEVERMANN : *Götter der Südsee*, Spemann, Stuttgart, 1947, p. 42.

vie, l'âme du sommeil et une multitude de petites âmes logées chacune dans une articulation. La seconde, l'âme-sommeil, lorsqu'elle quitte le corps provoque le sommeil (23).

D'après Schoolcraft, les Indiens de l'Amérique du Nord affirment « qu'il y a deux exemplaires d'âmes dont l'un demeure avec le corps, tandis que l'autre est libre de le quitter pour faire des excursions pendant le sommeil » (24).

Dans un livre superficiel, peu scientifique, bâclé et mal construit mais qui fourmille d'anecdotes intéressantes et de contes émanant de populations indiennes des Amérique centrale et du Sud, Rayliane de la Falaise et Henriquez Cordelier écrivent : « Le sommeil étant l'image de la mort, il est naturel de trouver chez les Indiens, la croyance que pendant l'état d'assoupissement des sens ou dans le cas de transe, d'hypnose ou de narcose, l'esprit déserte le corps pour errer dans le Pays des morts. Les rêves ne sont que les visions plus ou moins symboliques de ces pérégrinations de l'âme d'essence divine » (25).

« Les Indiens cultivateurs de l'Amazonie croient à l'existence d'une âme qui abandonne le corps momentanément pendant le sommeil et définitivement à la mort. » (26)

Chez les *Siusi* du Rio Aiary, affluent de l'Issaria (Brésil), Koch-Grünberg relate la même croyance : « Dans le rêve, l'âme de l'homme rend visite dans l'autre monde ».

Étudiant ensuite les *Kobena* demeurant à proximité des premiers, le même auteur écrit encore : « « Durant le sommeil et le rêve, l'âme abandonne le corps et va se promener. Elle reste un moment près de la tête du dormeur, s'en va alors lentement à ses pieds, reste là un instant tranquille, revient alors doucement vers la tête et ainsi de suite. Finalement, elle se glisse à nouveau par la bouche dans le corps et la personne se réveille. Parfois, l'âme fait également

(23) P.E. VICTOR : *Boréal*, Grasset, Paris, 1938, pp. 84-85, cité par J. GABUS dans : *Vie et Coutumes des Esquimaux Caribous*, Payot, Paris, p. 184.

(24) M. WEYNANTS-RONDAY : *op. cit.*, p. 13, citant H. SPENCER : *Principes de Sociologie*.

(25) Rayliane DE LA FALAISE et Henriquez CORDELIER : *Mystère Indien*, Plon, 1953, p. 12.

(26) J.W. PAGE : *Les Derniers Peuples primitifs*, Paris, Payot, 1941, p. 188.

des équipées plus lointaines. Si je rêve des *Umaua*, c'est que mon âme était chez eux » (27).

Le monde antique a partagé ces croyances.

Pline l'Ancien rapporte l'histoire d'un certain *Hermotime* de Clazomène dont l'âme s'en alla errer par le monde et, au retour trouva son corps livré aux flammes par ses ennemis.

Dès lors, on comprend que l'homme ait désiré provoquer des rêves où l'un ou l'autre ancêtre résoudre un problème qui tourmentait le dormeur indécis et lui révélerait la réussite ou l'échec de ses projets futurs. Les ethnographes nous fournissent de nombreux exemples de ces pratiques.

Notons également, sans plus nous y attarder que si le rêve est le moyen d'entrer en relation avec le surnaturel, il est normal que les dieux y manifestent leur présence ou qu'ils envoient par ce moyen des visions prémonitoires aux hommes. L'incubation dans les temples antiques procède de la même idée.

Sous quel aspect l'âme s'échappe-t-elle du corps du dormeur ? Il est malaisé de le déterminer car il est vraisemblable que le primitif ne s'y est guère attardé. Le plus souvent, c'était sous l'aspect d'un papillon, d'une souris, d'un lézard ou d'un petit serpent. Toutefois, puisque l'individu agit dans le rêve tout comme un homme à l'état de veille et puisqu'il rencontre, dans le songe, des morts amis ayant toute l'apparence de vivants, il est probable que sa découverte spontanée du double se confirmait également de manière éclatante.

La première nécessité pour l'âme errante était de retrouver son corps matériel, faute de quoi, elle se verrait obliger d'errer en attendant une réincarnation nouvelle. Diverses mesures ont été prises pour pallier aux inconvénients et dangers qui pouvaient résulter du fait de sa sortie. On peut citer :

- 1) la défense de déplacer un dormeur ;
- 2) de lui barbouiller le visage ;
- 3) de le réveiller brusquement ;
- 4) de l'appeler par son nom avec impatience ou en criant trop fort ;
- 5) de darder sur lui un rayon lumineux.

(27) Koch GRÜNBERG : *Zwei Jahre bei de Indianern Nordwest Brasiliens*, Strecker und Schröder, Stuttgart, 1921, p. 106.

L'interdiction de déplacer un dormeur a été relevée parmi certaines tribus australiennes, dans l'île de Luçon et à Sumatra. D'autre part, en barbouillant le visage d'un homme qui sommeille, l'âme ne reconnaissant plus son enveloppe corporelle, risque de s'égarer en la cherchant vainement. C'est la croyance des Menangkabaus de Sumatra (28). Annandale l'a également observée chez les Malais Patanis (29) et Rockill l'a signalée en Corée (30). A Bombay elle a motivé une mesure de justice car l'acte d'enduire de couleur la figure d'un dormeur ou de peindre des moustaches sur le visage d'une femme assoupie est considéré comme un meurtre (31). Une croyance similaire a motivé la défense de réveiller brusquement un dormeur afin que son âme ait le temps de revenir et ne soit pas fatiguée par un retour précipité. Les ethnographes ont relevé pareille manière de penser en des lieux très différents (Nouvelle-Calédonie, Fidji, Nouvelle-Zélande, Esquimaux, Indiens de l'Amérique du Sud, Maroc).

Jean Guiart note : « Aujourd'hui encore, chrétien depuis près d'un siècle, le Mélanésien de Nouvelle-Calédonie aura scrupule à réveiller un hôte, un parent ou ami, même sur instructions précises : un réveil brutal pourrait tirer le corps de sa torpeur sans que le *ko* l'ait réintégré, situation terrible à laquelle on pourrait difficilement remédier » (32).

La même crainte se manifeste également aux Fidji si l'on en croit A. Bros qui ne cite pas ses sources (33).

« Les Maoris évitaient toujours de réveiller avec hâte ou brusquerie une personne endormie; on accomplissait cet acte lentement, doucement et poliment pour donner à l'esprit errant de *Warua*, le temps de réintégrer convenablement le corps (34). »

Selon Paul-Emile Victor, chez les Esquimaux de la côte Est du Groenland, l'âme-sommeil quittant le corps, « il ne faut pas

(28) J. L. VAN DER TOORN : *Het Animisme bij den Minangkabauer der Padangshce Bovenlanden*. Bijdragen tot de Taal- Land- en Volkenkunde van Nederlandsch Indie XXXIX (1890), p. 50, cité par FRAZER dans *Tabou*, p. 34.

(29) FRAZER : *Ibid.*, p. 34.

(30) FRAZER : *Ibid.*, p. 34.

(31) *Panjab notes and Queries III*, p. 116, § 530, FRAZER, *op. cit.*, p. 34.

(32) Jean GUIART : *Les Religions de l'Océanie*, P.U.F., Paris, 1962, pp. 7-8.

(34) T. E. DONNE : *op. cit.*, p. 69.

réveiller brusquement les gens qui dorment. Et si certaines personnes, lorsqu'elles se réveillent prononcent des paroles incohérentes ou se laissent aller à des actes violents, c'est que l'âme-sommeil n'a pas encore réintégré son logement » (35).

« L'idée du voyage de l'âme pendant que le corps se repose, est à un tel point puissante, que l'Indien se garde de réveiller brusquement un dormeur de crainte que l'esprit surpris ne puisse revenir à temps dans son enveloppe charnelle (36). »

Aux antipodes, Emile Mauchamp a noté cette croyance dans son beau livre sur « La Sorcellerie au Maroc » : « Pendant le sommeil, l'âme abandonne le corps et va visiter d'autres âmes. Ce que nous voyons et entendons en rêve, ce sont les choses que l'âme voit et les conversations auxquelles elle prend part dans ses pérégrinations. Aussi ne doit-on jamais réveiller brusquement un dormeur car s'il rêve à ce moment l'âme peut ne pas avoir le temps de réintégrer le corps et l'homme peut mourir aussitôt » (37).

Mais l'action des humains sur le corps du dormeur ne fut pas la seule cause des dangers que courut l'âme car il fallut compter aussi sur les rapports inamicaux qu'elle eut pu avoir au cours de ses sorties nocturnes, avec des Mânes souvent très malfaisants. Ceux-ci auraient pu blesser ou capturer l'âme et causer ainsi une maladie à l'homme (38).

Certains sorciers pouvaient également s'emparer des âmes de dormeurs, les enfermer dans des objets et ne les rendre à leur propriétaire que moyennant rançon. Ces procédés furent fréquents en Afrique noire et dans les mers du Sud. Chez les Dayaks, des pièges à âmes sont employés pour saisir l'esprit des ennemis afin de les faire mourir (39).

Parfois aussi, par un acte de pure volition, l'âme néglige de réintégrer le corps et l'on charge alors un prêtre, chamane ou sorcier, de la mission de la rechercher et de la ramener dans l'organisme du malade (Indiens Salish, Madagascar).

(35) P. E. VICTOR : *Bordal*, Grasset, Paris, 1938, pp. 84-85.

(36) Rayliane DE LA FALAISE et Henriquez CORDELIER, *op. cit.*, p. 13.

(37) Emile MAUCHAMP : *La Sorcellerie au Maroc*, Paris, n.d.

(38) VERGIAT : *Les Rites secrets des Primitifs de l'Oubangui*, Paris, Payot, p. 19.

(39) A. BROS : *op. cit.*, p. 56.

L'ombre, cette chose capricieuse et fantasque, insaisissable et fugace, capable selon les heures du jour de se rétrécir ou de s'allonger a dû retenir très tôt l'attention du primitif qui, déjà dans certaines cultures de base l'identifie à l'âme. C'est le cas notamment des Tasmaniens, des Algonkins, des Abipones. Cette identité de l'ombre et de l'âme apparaît quelquefois encore dans des cultures primaires ou secondaires : Bassoutos, Arawaks, Zoulous, Quichés. Un seul mot désigne l'âme et l'ombre chez les Bassoutos, les Nandis, les Indiens Quichés, les Algonkins, les Abipones, les Tasmaniens. En Polynésie centrale — à Samoa et Rotuma — ainsi que chez les Maoris on désigne le double sous le nom de *ata*, mot qui signifie ombre ou reflet (40). Les contes nous donnent souvent des reflets de cette croyance. Telle est cette histoire bien connue de Mangaia des Hervey où l'on voit un guerrier dont les forces croissent et décroissent selon la longueur de son ombre.

Si l'ombre et l'âme sont identiques, cette dernière en était naturellement dépourvue. Dès l'antiquité, Plutarque en fait la remarque. De nombreux exemples en sont fournis par le folklore de l'Eurasie. Howells fait remarquer qu'on enterrait autrefois, « les morts la nuit parce qu'il n'y avait alors pas d'ombres et que par conséquent l'âme n'était pas dans le voisinage : perdant ainsi la trace de son corps, elle partait hanter d'autres lieux » (41).

Dans des cultures assez avancées, l'âme est cependant nettement distincte de l'ombre. « Autre chose est l'âme, autre chose est l'ombre de l'homme » disent les Zandes (42). Parfois, elle disparaît avec le corps, (Oubangui), parfois, elle survit (Boschimans). L'ombre est néanmoins un des principes vitaux de l'homme. Ceci nous est attesté par les pratiques de certains primitifs qui croyaient que les sorciers pouvaient tuer un homme en exerçant des sévices sur son ombre (Indiens Ottawa, îles Wettar et Babbar de la mer de Banda, Baganda de l'Ouganda, etc.). Bien que les Thonga n'ait pas peur de marcher sur l'ombre d'un chef, ils racontent cette histoire : « Un magicien ronga, *Chidzabalane*, avait coutume de révéler sa puissance surnaturelle comme suit : il s'étendait sur le sol et ordonnait que l'on plaçât un mortier sur sa poitrine et que trois femmes

(40)

(41) HOWELLS : *op. cit.*, p. 177.

(42) Mgr LAGAB : *Les Azande ou Niam-Niam*, Vromant, Bruxelles, p. 58.

y pilassent leur maïs. Cela ne semblait faire aucune impression sur lui (un fait que l'on peut aisément expliquer, s'il s'était mis dans un état de catalepsie). Mais l'idée venait soudain à l'une de ces femmes qu'il avait passé dans son ombre, aussi frappait-elle l'ombre avec son pilon. Le magicien se levait aussitôt en criant; il avait réellement abandonné son corps et était entré dans son ombre » (43). L'idée que l'on pouvait faire mourir endéans l'année, une personne déterminée en emmurant son ombre dans le but de consacrer une construction, est une conception parente des précédentes.

La croyance à la vie réelle du reflet de l'homme dans le miroir des eaux, des étangs, des lacs ou des sources et éventuellement sur des substances polies a pu également contribuer à la conviction de l'existence d'un double. Certains peuples ont considéré le reflet comme l'âme ou l'une des âmes de l'individu.

Dans les « Missions catholiques » de 1880, un missionnaire nous relate une bien curieuse discussion dont il fut le témoin : « Il s'agissait de savoir ce que nos yeux voient lorsque notre image se reflète dans l'eau ou dans un miroir. « Mais, disait le parti du progrès, c'est notre image que nous voyons; non, répondit le parti des vieux, c'est notre âme » (44).

Les Fidjiens croyaient avoir deux âmes, l'une « l'esprit noir », l'autre « l'ombre claire », le reflet. Tout comme pour l'ombre, lorsque ce reflet était battu vigoureusement, l'homme pouvait trépasser.

La coutume européenne observée par les folkloristes de couvrir les miroirs et de jeter l'eau des vases dans une maison mortuaire n'a vraisemblablement pas d'autre origine que celle d'éviter de rendre les âmes des vivants visibles et de les exposer ainsi à de graves dangers.

Signalons d'ailleurs aussi que « pour rappeler les sens à un malade, on a coutume, dans l'Inde védique, de lui présenter un miroir et que c'est un signe de mort de ne pas apercevoir son image.

Nous étudierons successivement :

(43) H. JUNOD : *Mœurs et Coutumes des Bantous*, Paris, Payot, 1936, Tome II, p. 317.

(44) Cité par BROS : *La vie future chez les non-civilisés*, Paris, Bloud et Gay, et *Ethnologie religieuse*, Paris, Bloud et Gay, p. 246.

- 1) l'aspect du double;
- 2) sa sensibilité et son intelligence;
- 3) sa nature;
- 4) ses activités;
- 5) et enfin, nous terminerons par une courte rétrospective de la croyance chez les divers peuples de l'œcumène.

ASPECT DU DOUBLE.

Le double qui demeure en général immuable, revêt l'aspect physique de l'homme lors de son décès et porte l'image même des vêtements et des parures dont était recouvert le mort. Quelques exemples pris en des lieux très différents nous attestent l'universalité de cette croyance en la survivance de l'individu sous l'aspect humain.

Les Esquimaux du détroit de Behring croient que chaque homme a plusieurs âmes et que deux de ces âmes ont exactement la forme du corps (45).

Chez les Ba-Ronga de l'Afrique du Sud, « celui qui meurt conserve l'âge, la forme, les habitudes qu'il avait dans cette vie » (46).

Selon Nevermann, aux îles Hawaii, les doubles « ressemblaient en tous points aux vivants et portaient des vêtements pareils à ceux du corps qu'ils venaient de quitter » (47).

Chez les Phi Tong Luang, des confins siamo-laotiens, les âmes sont invisibles, mais il leur est assigné la forme humaine (48).

Certaines sociétés ont cependant cru que leurs doubles n'étaient pas à l'abri des atteintes de l'âge. Cette croyance a été observée en certains points de la Mélanésie, chez quelques Indiens de l'Ouest des Etats-Unis et chez des peuples de l'Afrique.

(45) W. NELSON : *The Eskimo about Behring Straits*, 18 Report of the Bur. of Ethnology, 1^{re} partie Washington, 1899, p. 422, cité par FRAZER dans *Tabou*, p. 351.

(46) JUNCQ : *Les Ba-Ronga*, Neufchâtel, p. 382.

(47) H. NEVERMANN : *Götter der Südsee*, Spemann, Stuttgart, 1947, p. 42.

(48) BERKATZIK : *Die Geister der gelben Blätter*, Bruckmann, München, 1938, p. 170.

En Mélanésie, aux îles Tobriand, les esprits des défunts s'en vont à l'île Tuma. Sous le poids de l'âge, ils y deviennent vieux, ridés, ont les cheveux qui blanchissent, et paraissent en tous points comme s'ils avaient continué à vivre encore de longues années sur terre. Ils se rajeunissent alors en se dépouillant de leur peau. « Parfois cependant, ils vont plus loin encore et deviennent des êtres diminués, des enfants prêts à entrer dans des corps de femmes pour renaitre au bout d'un certain temps. » (49)

Les Californiens centraux ont divers mythes qui relatent la croyance à un rajeunissement des ombres vieilles au moyen d'un bain pris dans les eaux d'un certain lac (50).

Chez les Pangwe, les ombres se rendent auprès de Dieu où elles vivent heureuses jusqu'au moment où devenues très vieilles, elles doivent retourner sur terre où les termites les dévorent (51).

Le double qui était un décalque de l'être humain avait le plus souvent la taille de ce dernier. Toutefois, chez quelques peuples et, en particulier, certains de ceux qu'on a dénommés du terme générique de primitifs, il était de taille nettement inférieure à celle des vivants. Cette croyance à l'existence d'un double *petit* ou même *minuscule* est surtout répandue :

- 1) dans l'Inde brahmanique antique;
- 2) actuellement dans le Sud-Est de l'Asie, en certains points des Indes orientales, en Australie et en Polynésie;
- 3) en Afrique noire
- 4) en Amérique du Nord.

Dans l'Inde brahmanique l'âme était considérée comme un petit homme de la taille d'un pouce (52).

Chez les Malais, Skeat affirme que le *sumangat* qui est supposé être aussi grand que le pouce, correspond exactement en forme, proportion et même en complexion à son contenant, le corps dans lequel il a sa résidence (53).

(49) B. MALINOWSKI : *Mœurs et Coutumes des Mélanésiens*, Payot, Paris, 1933, voir l'art. : *La Chasse aux Esprit dans les mers du Sud*, p. 162.

(50) B.A.G. VROKLAGE : *op. cit.*, p. 242.

(51) IDEM, *Ibid.*, p. 242.

(52) E. MONSIEUR : *L'Âme pupilline et l'Âme Pouce*, dans *Revue de l'Histoire des Religions*, Paris, Leroux, 1095, pp. 361-362.

(53) SKEAT : *Malay Magic*, Londres, 1900, p. 41.

Chez les Pygmées *Semang* orientaux de la Péninsule malaise (*Kelantan*) : sa grandeur était celle d'un grain de maïs (54).

A Bornéo, les *Dajaks du Sarawak*, le considèrent comme une créature humaine en miniature et aux Célèbes, chez les *Toradjas*, son nom est *Tanoana* ce qui signifie petit homme.

Hormis les *Semang*, ces peuples appartiennent à différents faciès de la civilisation malaise. Si nous nous tournons maintenant vers des cultures moins avancées, celles des Australiens, nous y trouvons des croyances semblables.

Parmi ces Mélando-Polynésiens que sont les indigènes des Fidji règne également la croyance que sa taille était celle d'un enfant.

Cette idée est également répandue dans presque toute l'Afrique hantée. Sa petitesse y est prouvée par l'existence des demeures-miniatures qui lui sont réservées soit devant les cases, soit à l'entrée des villages.

En Amérique du Nord, chez les *Hurons*, l'âme aurait une tête et un corps, des bras et des jambes, bref ce serait un modèle complet en réduction de l'homme lui-même (55).

Chez les indiens du cours inférieur de la rivière Frazer, un homme a quatre âmes dont la principale a la forme d'un petit homme, les trois autres sont les ombres de la première. En Colombie britannique, les *Nootkas* croient que l'âme a la forme d'un petit homme qui siège dans le sommet du crâne (56).

Les artistes antiques la représentaient souvent sous les traits d'un être minuscule de forme humaine.

Toute anomalie, déformation, malformation, amputation ou blessure chez un être vivant existe pareillement chez son double. Selon Codrington, en Mélanésie, lorsqu'un homme meurt d'une flèche frappée en plein corps, son ombre continue à circuler sous cet aspect dans l'empire des morts (57).

(54) P.W. SCHMIDT : *Die Stellung der Pygmäenvölker in der Entwicklungsgeschichte der Menschheit*, Stuttgart, von Strecker und Schröder, 1910, p. 251.

(55) J. FRAZER : *Tabou et les Périls de l'Âme*, Paris Geuthner, 1927, p. 23.

(56) A. BROS : *La Religion des Peuples Non-Civilisés*, p. 52, et J. FRAZER : *Tabou*, p. 23.

(57) H.A.G. VROKLAGE : *op. cit.*, p. 239.

Les *Toradjas* des Célèbes, croient que les personnes décapitées vivent sans tête dans l'au-delà (58).

C'est pour pallier à cet inconvénient que, dans ce cas exceptionnel, l'on met, chez les Chinois, une tête de bois dans le cercueil (58). C'est également en raison de cette croyance, que les amis du décapité considèrent de leur devoir de recoudre la tête au tronc. Aussi, pour ne pas faire disparaître la crainte de la punition post-mortem qui s'ensuit, l'ingénieuse justice chinoise autorise seulement ces manipulations sous réserve que la tête soit rattachée à l'envers, au corps (59).

Les Algonkins pensaient « que les combattants estropiés ou taillés en pièces atteindraient l'autre monde en pareil état » (60).

Toute l'antiquité classique a eu la croyance que dans les Enfers, les ombres portaient encore la trace de leur blessures.

Didon y saigne encore et *Deiphobe* a le corps couvert de sanglantes plaies, le visage déchiré, les deux mains coupées (61).

L'hagiographie et les légendes pullulent d'apparitions de saints ou de héros surgissant après leur mort tels qu'ils furent sitôt après leur supplice, c'est-à-dire, portant la marque d'une flèche, d'un coup de lance ou de toute autre caractéristique de leur tourment. L'iconographie s'est d'ailleurs emparée du sujet.

Cette croyance rend compte, chez nombre de tribus primitives de la raison de l'amputation des guerriers vaincus après leur mort sur le champ de bataille ainsi que de la mutilation de la victime par son meurtrier. Citons entre autres, l'ablation du pouce droit chez certains Australiens, effectuée afin que l'âme hostile ne puisse plus jeter de lance (62). Aux îles Salomon, la pratique de la chasse aux têtes a été instaurée afin que les ennemis décapités continuent à vivre ainsi dans l'au-delà (63).

(58) J.T. ADDISON : *La Vie après la Mort*, Paris, Payot, 1936, p. 34.

(59) H.Th. FISCHER : *Van Verre Volken*, W. De Haan, Utrecht, 1941, p. 240.

(60) T.T. ADDISON : *op. cit.*, p. 13.

(61) VIRGILE : *Énéide*, Livre VI.

(62) J.T. ADDISON : *op. cit.*, p. 13.

(63) M. GUSINDE : Culte du crâne, têtes-trophées et scalps, dans *Revue Ciba*, 1947, n° 63, p. 2.260.

La conception de l'âme sous cet aspect, semble avoir eu un effet moral salubre sur certains groupements sociaux. Chez la principale tribu de l'Ouganda, les *Baganda*, un voleur que la justice indigène avait privé de la main restait mutilé dans l'au-delà et son double, outre le désagrément, en gardait à jamais le stigmate infamant (64).

Au point de vue médical, cette croyance a eu, au contraire, de funestes effets car ces hommes préfèrent plutôt mourir que de se laisser amputer un membre.

SENSIBILITE ET INTELLIGENCE DU DOUBLE.

Le double du mort possède la pleine activité des organes des sens. Il voit et entend comme un vivant, est doué des mêmes facultés mentales, des mêmes désirs et besoins physiologiques (soif et faim, chaud et froid, désirs sexuels, etc.) des mêmes goûts qu'avait l'homme au cours de son existence. Certains peuples vont même jusqu'à lui donner la parole et prétendent reconnaître le chuchotement des morts. Peut-être, le bruissement du vent dans le feuillage n'est-il pas étranger à cette idée. Il faut reconnaître que c'est la seule faculté qui semble s'être restreinte et affaiblie et paraît avoir été frappée d'atonie.

La réaction aux sensations de froid et de chaleur est très curieuse chez les doubles. Combien de peuples n'ont-ils pas gardé de feux allumés, après le décès d'un des leurs, afin que son ombre puisse se réchauffer!

L'antiquité classique nous a conservé un magnifique exemple de cette sensibilité quasi humaine des doubles.

Mélissa, épouse décédée de *Periandre*, consultée par son mari, refuse de répondre par l'entremise de l'oracle car ses vêtements n'ayant pas été brûlés avec elle sur le bûcher funéraire, elle est nue et tremble de froid.

Écoutons ce plaisant récit raconté par le Père de l'Histoire.

« Un jour aussi, à l'occasion de sa femme *Mélissa*, il fit dépouiller de leurs habits toutes les femmes de Corinthe. Il avait envoyé consulter les morts sur les bords de l'Achéron, dans le pays des Thesprotiens, au sujet d'un dépôt qu'avait laissé un étranger. *Mélissa* étant apparue, répondit qu'elle ne dirait ni n'indiquerait où était ce

(64) J. ROSCOE : *The Baganda*, Londres, 1911, p. 281, cité par FRAZER : *La Crainte des Morts*, Vol. I, 1934, p. 87.

dépôt. parce qu'étant nue, elle avait froid; les habits qu'on avait enterrés avec elle ne lui servant de rien, puisqu'on ne les avait pas brûlés. Et pour prouver la vérité de ce qu'elle avançait, elle ajouta que *Periandre* avait déposé dans le sein de la mort le germe de la vie. Cette preuve parut d'autant plus certaine à *Périandre*, qu'il avait joui de sa femme après sa mort. Aussitôt donc que ses envoyés lui eurent fait part, à leur retour, de la réponse de *Mélissa*, il fit publier par un héraut que toutes les femmes de Corinthe eussent à s'assembler dans le temple de *Héra*. Elles s'y rendirent comme à une fête avec leurs plus riches parures; mais toutes les femmes libres comme les suivantes, furent dépouillées par ses gardes qu'il avait apostés dans ce dessein. On porta ensuite par son ordre tous ces habits dans une fosse, où on les brûla, après qu'il eut adressé ses prières à *Mélissa*. Cela fait, l'ombre de *Mélissa* indiqua à celui qu'il avait envoyé pour la seconde fois, le lieu où elle avait mis le dépôt. » (65).

Lorsque, du vivant d'un individu, l'un ou l'autre des deux principaux sens, l'ouïe ou la vue est annihilé, son double souffre, après le décès, de la même infirmité.

Chez les peuples de langue Ewe, « quand un sourd vient à mourir, les siens ne lui adressent pas la prière de ne pas les abandonner comme il est d'usage, car l'âme ou l'esprit (ghost) c'est-à-dire le mort, ne peut pas les entendre, étant sourd comme de son vivant. Bref, un homme, quand il meurt ne fait que se débarrasser de son corps actuel et changer de séjour. Pour le reste, rien n'est changé » (66).

NATURE DU DOUBLE.

La matière dont le double est constitué, infiniment plus fine que notre composé de chair et de sang, est d'une nature tellement ténue qu'elle est invisible dans le cours normal des jours. Tylor, forgeant une théorie, des déductions qu'il s'est fait après la lecture des ouvrages de nombreux ethnographes et voyageurs, a défini le double de la manière suivante : « Sa nature est une fine, insubstantielle image humaine, une sorte de vapeur ou d'ombre : la cause de la vie et de la pensée dans l'individualité qu'elle anime, possédant indépendamment la conscience personnelle et la volition de son propriétaire dans le passé et le présent » (67).

(65) HERODOTE : Livre V, p. 92.

(66) A.B. ELLIS : *The Ewe-speaking Peoples*, p. 108, cité par L.L. BRUHNS dans *L'expérience mystique et les Symboles chez les Primitifs*, p. 136.

(67) TYLOR : *Primitive Culture*, London, 1891.

Des peuples multiples diversement situés sur l'échelle culturelle nous fournissent tous, le même témoignage sur la nature fluide et subtile du double. Citons quelques exemples empruntés d'abord aux peuples relevant des recherches ethnographiques puis aux grandes civilisations antiques.

Les *Alakulufs* (Halakwalup) en parlent comme de l'air lorsqu'ils comparent l'âme à quelque chose de connu (68).

André Lefèvre citant Girard de Rialle, écrit : « L'âme humaine, a une forme humaine; elle est pâle et nébuleuse, comme le croient les Esquimaux; elle a la ténuité du pollen des fleurs pour les Polynésiens de Tonga; elle est subtile pour les Caraïbes, mais elle conserve toute l'apparence du corps qui l'a contenue » (69).

Les *Banous* la considèrent comme étant composé d'air, de lumière et d'ombre (70).

Les grandes civilisations antiques se sont également rangées à cet avis : « un souffle, une vapeur » disent les habitants de la Mésopotamie. A l'évocation tentée par *Gilgamesh*, l'ombre d'Enkidu sort du tréfonds des Enfers comme « un souffle, une vapeur ».

Les Grecs et les Romains décrivent ce corps impalpable comme une fumée ou une vapeur. *Homère* affirme que l'ombre d'*Anicléé* s'échappe des mains d'*Ulysse* « comme un songe ». Voir à ce sujet la *Nekhya* de l'*Odyssée*, l'*Enéide*, *Silius Italicus*.

L'un des plus grands apologistes chrétiens, Tertullien (155 à 220) affirme que « l'âme est matérielle, composée d'une substance particulière. Elle a toutes les qualités de la matière — dit-il — mais elle est immortelle. Elle a une figure comme le corps ». Marc-Aurèle l'appelle *animula blandula, vagula* (71).

Cette croyance est attestée encore au XIII^e siècle par le grand Docteur de l'Eglise, Thomas d'Aquin qui affirme que la substance

(68) B.A.G. VROKLAGE : *op. cit.*, p. 228.

(69) André LEFEVRE : *La Religion*, Paris, Costes, 1921, pp. 177-178.

(70) B.A.G. VROKLAGE : *op. cit.*, p. 228.

(71) A. LEFEVRE : *op. cit.*, p. 178.

C^o GOBLET D'ALVIELLA : *Introduction à l'Histoire Générale des Religions*, Bruxelles, Paris, Merczbach et Falk, Ernest Leroux, 1887, p. 68.

des spectres ne serait que de l'air condensé par vertu divine. « Assumunt corpora ex aere condensando ipsum virtute divina quantum necesse est ad corporis assumendi formationem. » (72).

C'est à cette légèreté, à cette arachnéenne fluidité que l'âme a dû d'être souvent considérée comme étant du sexe féminin.

Il faut remarquer aussi que la subtilité du double et son extrême mobilité ne sont pas sans rapport avec l'idée du souffle ailé, rapide comme le vent et l'air. En Mésopotamie, le mot « *zaqiqu* » a d'abord signifié « vent, ouragan » puis « esprit, spectre » et peut-être même « nécromant ». Il y a ici un phénomène de polysémie commun à toutes les langues.

D'énormes distances peuvent être franchies par le double, d'innombrables péripéties où il est acteur, peuvent se dérouler dans l'espace d'une nuit.

C'est précisément cette subtilité qui justifie chez certains peuples, la croyance que les maladies sont le résultat de la prise de possession de l'homme par l'esprit d'un mort malveillant. Il faut voir à ce sujet de nombreux papyri égyptiens.

Les « *etimme* », âmes désincarnées des peuples du Tigre et de l'Euphrate sont semblables à une vapeur, à du vent quant ils s'emparent de quelqu'un pour le rendre malade.

Pour l'homme des civilisations inférieures, le double n'est pas immatériel car ce concept nécessite un effort d'abstraction mentale dont le primitif est incapable, sa vie intellectuelle presque toute entière se résumant dans l'expérience de ses sens. Nous-mêmes, hypercivilisés du XX^e siècle, nous sommes impuissants à nous exprimer par concepts seuls et nous devons constamment recourir à des images, à des métaphores pour exprimer notre pensée. Cette difficulté d'abstractiser et partant de concevoir l'immatérialité, se révèle par l'étude des langues primitives. Vingt aspects différents d'une même chose seront désignés par des vocables multiples alors que le terme générique qui devrait nommer cet objet est ignoré. Il en résulte qu'en dépit de sa nature quasi-umbrale, le double n'en est pas moins pondérable et que la condensation de sa substance peut varier d'intensité selon les lieux et aires de civilisation. Ombre impalpable chez certains peuples tels les *Yakoutes* (Sibérie) et les *Maoris*

(72) Thomas d'AQUIN : Supp. 9-69, cité par CHOCHON dans son *Histoire de la Magie et de ses Dogmes*, Paris, Payot, 1949, p. 296.

(Nouvelle-Zélande), il était beaucoup plus dense chez d'autres. En quelques lieux, on juge même que le double peut atteindre un poids allant jusqu'à dix grammes. C'est l'estimation des indigènes de l'île *Nias* (*Niha*). Il était d'ailleurs si peu immatériel qu'il pouvait être détruit ou mangé d'après les croyances de certains peuples. Selon les anciens Egyptiens, l'âme non-justifiée au tribunal d'*Osiris*, était dévorée par un animal particulièrement effroyable dénommé *Babaï* qui « devant est un crocodile, au milieu un lion et derrière un hippopotame ». Après que les ombres usées et vieillies des *Pangwés* quittent le royaume de Dieu, elles sont dévorées ici-bas par les termites et les termitières sont les derniers vestiges de leur présence. Aux Paumotu comme à Tahiti, l'esprit des morts récents est un régal pour les esprits plus forts et plus puissants. Aux Marquises, l'âme-ombre peut être tuée par une arme humaine. Les doubles ainsi touchés se muent en une flamme et disparaissent à jamais en elle; lorsque c'est l'esprit d'un vivant qui subit pareil préjudice, l'homme est blessé au même endroit que son double et en meurt inévitablement (73).

Ce qui échappe difficilement au concept matière s'affranchit aussi avec peine du facteur temps. Aussi la notion d'immortalité absolue telle que nous tentons de la concevoir n'existe pas. Dans les cultures de base, on se contente d'affirmer que le décédé continue à être, à exister dans l'au-delà. Si l'on presse les indigènes appartenant à ce stade culturel, de répondre, les uns vous diront qu'il est parti au loin vers une région mystérieuse et mal définie, les autres qu'il vit avec ses pères auprès de Dieu. Mais la véritable conception d'une durée indéfinie ne les effleure pas car elle n'appartient pas à leur mécanisme de pensée.

Chez les peuples vivant sous le régime de la petite culture matriarcale, on peut évaluer à quatre générations la souvenance que l'homme a de ses morts. Ce délai écoulé, les défunts entrent dans l'immense communauté des ancêtres anonymes dont aucun témoignage ne nous affirme l'existence éternelle. Parfois, comme un phare dont la lumière trouble la nuit, les Mânes d'un grand chef dont le souvenir a traversé les générations, continue à recevoir des offrandes et à être vénérés. Cette division bipartite, entre morts individuels et morts dont la personnalité s'est résorbée au cours des temps, s'est opérée de manière inconsciente. Certains peuples, peu nombreux

(73) H. NEVERMANN : *op. cit.*, p. 42.

cependant, ont accusé instinctivement une répartition tripartite rationnelle (*Dchagga*). D'abord les morts les plus récents, bien connus de tous, ensuite les générations plus anciennes qui ont disparu de la mémoire des vivants et enfin les « Walenge » les « Déchiquetés » ceux dont la vie est finie, sans plus aucune relation avec les hommes et qui, par aucun moyen ne peuvent plus obtenir de sacrifices (74).

ACTIVITES DU DOUBLE.

Quelles sont les activités du double dans la vie post mortem? De nombreux peuples, qu'ils soient chasseurs, éleveurs ou agriculteurs, imaginent l'existence après la mort exactement semblable à celle menée sur terre.

Il ne faut pas attribuer ce fait à un manque d'imagination mais à l'impossibilité matérielle pour l'homme de transcender la vie humaine et de pouvoir penser « hors de la matière ». L'union avec Dieu, le ravissement et l'extase ne sont et ne seront jamais que des dons octroyés à de rares privilégiés. Nous citerons quelques exemples des diverses activités du double emprunté aux sociétés primitives d'Australie, d'Indonésie, de Polynésie, d'Afrique et d'Amérique.

Les *Tasmaniens* espéraient après leur mort chasser avec grand succès et perpétuer ainsi en mieux, leur existence journalière (75).

« A *Manus* (Nord-Ouest de la Nouvelle-Guinée) la personnalité survit à la mort. La maison d'un homme est encore à lui après son décès. S'il est membre de la police établie par le gouvernement australien, il reste agent de police dans le monde des esprits. Il y reçoit périodiquement la visite de l'administration d'outre-tombe, il perçoit les impôts d'outre-tombe payés par les autres esprits. » (76).

Chez les *Dayaks* de Bornéo, selon Mr. Perham, « on croit que les morts construisent des maisons, cultivent et subissent toutes les corvées d'une vie de travail; il y a chez eux la même inégalité que parmi les vivants » (77).

(74) L.L. BRUHL : *La Mentalité Primitive*, Alcan, 1931, pp. 153-154, citant GUTMANN : *Denken und Dichten der Dchagga-Inggeri*, pp. 144-145.

(75) H. SPENCER : *Sociologie* I, p. 259.

(76) B.F. FORTUNE : *Manus religion*, pp. 9-10, cité par L.L. BRUHL : *L'Expérience mystique et les Symboles chez les Primitifs*, 1938, p. 148.

(77) Ling ROTH : *Natives of Sarawak* I, p. 213, cité par L.L. BRUHL : *La Mentalité Primitive*, P.U.F., 1947, p. 69.

« Après la mort, les hommes vivent une vie qui ressemble beaucoup à l'existence terrestre; ils construisent des bateaux, des maisons, récoltent du riz, prennent des poissons. » (78).

Chez les *Toradjas* des Célèbes, les âmes des morts mangent et boivent, elles travaillent la terre et élèvent du bétail (79).

Traitant des Polynésiens, Réville écrit : « Du reste, la vie future n'était pas comprise autrement que comme reproduction de la vie actuelle. Les morts favorisés avaient à leur disposition dans l'autre monde, une grande maison très commode, très bien entourée d'arbres ombreux, où l'on jouissait de tous les agréments, où l'on dansait toujours, ne s'interrompant que pour sucer de la canne à sucre dont on en avait tant qu'on voulait » (80).

En ce qui concerne les nègres d'Afrique, Victor Ellenberger note : « Leur esprit indolent et réaliste imagine un vague au-delà qui prolonge la vie terrestre et maintient le défunt dans la situation sociale qu'il occupait de son vivant. Après sa mort, un chef est toujours un chef, un guerrier fait encore la guerre, un sorcier continue à jeter des sorts. La croyance aux mânes est basée sur cette persistance de la personnalité survivant à l'anéantissement du corps » (81).

Chez les *Konde*, (Nord du lac Nyassa), « un chef mort est toujours un chef et un esclave mort est toujours un esclave dans le monde souterrain. Le riche est encore riche et le pauvre est encore pauvre. La femme morte va retrouver son mari mort, les enfants morts leurs parents morts » (82).

Les *Boloki* établis le long des rives du cours moyen du Congo, pensent « qu'un lieu de séjour est réservé aux esprits des morts quelque part sous la terre. Là, disent-ils, la vie est analogue à la vie terrestre, mais ceux qui occupent un rang social élevé ne peuvent échapper au châtimeut pour le mal qu'ils ont fait sur la terre » (83).

(78) E. MJOBERG : *Bornéo*, Plon, Paris, 1934, p. 177.

(79) N. ADRIANI et A. KRUVT : *De Bave-sprekende Toradjas van Midden Celebes Batavia*, 1912, II, p. 118, cité par FRAZER : *La Crainte des Morts* I, p. 65.

(80) A. REVILLI : *Les Religions des Peuples non-civilisés*, Tome II.

(81) VICTOR ELLENBERGER : *Afrique avec cette peur venue du fond des âges*, Amiot-Dumont, Paris, 1958, p. 27.

(82) D.R. MACKENZIE : *The Spirit-ridden Konde*, Londres, 1925.

(83) J.W. PAGE : *op. cit.*, pp. 210-211.

En Amérique du Nord, selon les *Katas* de la Californie centrale, les ombres demeurent dans les montagnes où elles cherchent de la nourriture durant le jour et où elles dorment pendant la nuit. Elles ont des enfants et vivent comme les hommes sur terre (84).

En Amérique du Sud, « les Indiens cultivateurs de l'Amazonie croient à une vie future très semblable à la vie terrestre, avec cette différence que le gibier y est bien plus abondant » (85).

Certains peuples étudiés par les ethnologues modernes ainsi que les peuples antiques ont, au contraire, imaginé des doubles sans vigueur traînant une existence pâle et décolorée au fond d'Enfers sombres et poussiéreux. Ils gisent sans espoir sur des lits de repos et ont oublié jusqu'au souvenir de leur vie terrestre.

PLACE DE LA CROYANCE AU DOUBLE DANS L'ENSEMBLE DES CULTURES HUMAINES.

La croyance au double est extrêmement répandue mais certains peuples semblent cependant l'avoir ignorée. C'est le cas notamment en Amérique où certaines civilisations s'en sont maintenues uniquement au concept du « cadavre vivant ». Dans de nombreuses cultures, les deux croyances ont vécu côte à côte sans cependant que personne ne s'inquiète de l'antagonisme foncier qu'elles incluent. D'autres conceptions ont également coexisté avec la notion de double. Telles sont la croyance à une réincarnation humaine ou à une métamorphose animale ou encore la localisation de l'âme dans une partie du corps ou dans un organe déterminé.

En Egypte, il semble que l'interprétation de *Maspero* tendant à faire du *ka*, le double de l'homme et l'entité qui vient vivifier la statue funéraire puisse se maintenir. Néanmoins, l'analyse des textes fait ressortir d'innombrables conceptions différentes quant à la nature du *ka*. L'évolution sémantique du mot a été prodigieuse, mais son sens originel reste difficile à déterminer.

Dans le Proche-Orient, à l'aurore de l'histoire, les Sumériens connaissent le *Gidun*, mot que les Assyro-Babyloniens ont accadisés sous la forme « *etimmu* ». L'« *etimmu* » du tombeau, on le présume,

(84) B.A.G. VROKLAGE : *op. cit.*, p. 239.

(85) J.W. PAGE : *op. cit.*, p. 188.

avait forme humaine. Plus tard, les Phéniciens et les Hébreux con-
nurent les « Rephaim ». Dans l'antique Israël, Saül interdita les
pratiques de la nécromantie. Cependant, accablé par la prémonition
de déboires militaires, le roi lui-même se laissera tenter et priera la
pythonisse d'Endor de faire surgir des profondeurs du *Sheol*, l'ombre
de son vieil ennemi Samuel. Le sage de *Rama* lui annonce d'ailleurs,
sa ruine prochaine.

A peu près à la même époque, nous sommes renseignés sur
l'existence de l'« *eidolon* » dans la Grèce homérique. La *Nekhya* de
l'Odyssée nous montre ces doubles humains buvant le sang chaud
des sacrifices pour reconquérir un semblant de vie.

Rome aussi, a connu les ombres des morts qu'elle dénommait
par euphémisme, les Dieux Mânes, c'est-à-dire, les dieux bons.
Lorsque ces ombres manifestaient des prédispositions hostiles à
l'égard des vivants, elles étaient désignées sous le nom de *Larves* ou
encore sous celui de *Lénures*. L'évocation des morts était fréquente
dans le monde gréco-latin. Nous avons cité déjà Périandre faisant
appeler le double de son épouse Melissa. Mentionnons encore Néron
qui, après avoir été initié aux secrets de la nécromantie par le roi
parthe Tiridates, conjura l'ombre de sa mère assassinée. Caracalla
aussi, évoqua les ombres de son père et de son frère qu'il avait fait
tuer et qui le poursuivaient jour et nuit (86).

La croyance au double est attestée chez les Celtes selon le témoi-
gnage d'écrivains latins et entr'autres de *Claudien*.

« Le peuple de ces côtes (Bretagne) entend les gémissements
des ombres qui volent avec un bruit léger. Il voit passer les pâles
fantômes des morts. Le paradis où les âmes des hommes vont après
le décès est une contrée merveilleuse que l'on atteint en s'embarquant
sur une barque de verre; bientôt l'on voit au loin se dessiner, impré-
cise, dans les embruns et sous les ciels nuageux d'Atlantique, une
tour transparente où, par les ouvertures des créneaux apparaissent
des formes semblables à des hommes. Tout vivant essayant de débarquer
était emporté par les flots de la mer. *Procope* affirme que certains
peuples des côtes septentrionales de l'Atlantique avaient des nauto-
niers spécialisés dans la fonction de passeurs d'âmes.

(86) Eduard STEPLINGER : *Antiker Volksglaube*, Spemann, Stutt-
gart, 1948, p. 46.

A l'origine, la *Fravasi* perse n'était autre que le double de l'indi-
vidu. Dans l'Iran Mazdéiste, cette croyance subit une prodigieuse
évolution et son premier sens s'est annihilé au cours des âges.

Il est probable que les *Pitrs* ou ancêtres hindous des temps
védiques avaient l'aspect humain. Néanmoins, dans l'immense
péninsule, cette idée fut rapidement obnubilée par l'apparition du
Brahmanisme qui y substitua sa théorie du *Samsara*.

Il semble aussi que ce fut sous une apparence humaine que
l'antique paysan chinois descendit aux *Jaunes Fontaines*.

Les premiers pères de l'Eglise chrétienne connaissaient, outre
l'âme, le *corps spirituel* ou *corps glorieux*.

L'idée du double, attestée dans les cultures les plus diverses,
s'est perpétuée jusqu'à nos jours, dans la croyance aux fantômes.

Tout le Moyen Age a connu la nécromantie. La connaissance
de celle-ci faisait même partie de l'enseignement des disciplines
occultes professées en des villes comme Tolède ou Salamanque.
La scène de la conjuration dans *Macbeth* ou l'évocation d'Alexandre
dans le livre populaire de Faust en font foi (87).

Il n'est pas jusqu'aux spirites contemporains qui ne l'aient
connue et adaptée à la raison et au progrès scientifique.

Selon le spiritisme classique, l'homme serait constitué de trois
éléments principaux :

- 1) un corps physique matériel;
- 2) une âme immatérielle et immortelle;
- 3) un périsprit, sorte de fluide vital d'une matière infiniment ténue
et subtile qui est à l'image du corps humain et sur lequel toutes
les grandes mutilations restent visibles. Ce corps éthérique ou
astral possède la faculté de condenser des éléments matériels
impondérables et d'impressionner de ce fait une plaque photo-
graphique. C'est ce périsprit qui, chez les médiums se manifeste
sous des formes ectoplasmiques.

Les occultistes de notre époque ont appelé ces apparitions des
« formes de pensée ». Ces phénomènes ont été mis en doute par la
science actuelle et la lumière n'a pas encore été faite sur eux. S'il

(87) Eduard STEPLINGER : *op cit.*, p. 47.

s'agit même d'aberrations, elles valent la peine d'être étudiées en tant que manifestations de la nature humaine.

Les deux exemples suivants que nous donnons, empruntés à l'Inde, sont cités en raison de leur aspect si extraordinairement saisissant et semblent surgir tout de go de l'imagination d'un conteur fantastique.

« Etant en voyage, il y a quelques années, le brahmane Vishnu Karandikar, fut un jour incapable d'achever son étape à cause du mauvais temps, car il devait remonter la rivière; il se trouva donc le soir plus ou moins abandonné, en arrivant dans un village au coucher du soleil. Du bateau, il remarqua une maison bien construite qui paraissait inoccupée, et il demanda à ses bateliers s'il y aurait une objection à ce qu'il y passât la nuit. Ils se regardèrent d'un air de doute et haussèrent les épaules; il prit alors son lit de camp et ses bagages et se dirigea vers la maison dont la porte d'entrée était ouverte.

Dès que M. Karandikar entra, un aimable vieux pandit qui semblait avoir soixante-dix ans se leva d'une balançoire indienne et lui adressa des paroles de bienvenue en employant, à la grande surprise de mon ami, le sanscrit au lieu de la langue employée aujourd'hui par les brahmanes : la langue hindoue lingua-franca. Leur conversation prit bientôt un tour particulier. En apprenant que M. Karandikar venait de Maharashtra (le pays de Mahratta), le pandit demanda : « Je suppose que Baji Rao II est toujours Peshwa à Poona ? » Mon ami comprit alors ce qu'il avait déjà commencé à soupçonner, c'est qu'il parlait avec un esprit ou forme de pensée; car Baji Rao II, le dernier souverain du puissant empire Mahratta *abdiqua en 1818.*

Dissimulant l'émotion que lui causait cette découverte, M. Karandikar décida de profiter de cette occasion inespérée; évitant soigneusement le risque de dissiper l'esprit, il répondit qu'il avait été lui-même éloigné longtemps de Maharashtra et que plongé dans ses travaux il ignorait les derniers événements politiques. Le pandit continua ses propos familiers sur des événements ayant eu lieu vers 1790 et 1816 comme s'il avait été à Poona le jour précédent, et il déclara enfin : « Moi aussi j'ai perdu contact, voyez-vous, j'ai eu un accident, je suis tombé dans la rivière qui est là et je ne me souviens de rien si ce n'est que je suis de nouveau dans ma maison. »

Il souhaita alors bonne nuit à son hôte après avoir laissé de la nourriture à sa disposition. Le lendemain il fut impossible de le retrouver pour le remercier de son hospitalité; et quand M. Karandikar interrogea les gens de la localité, il découvrit qu'un pandit qui possédait cette maison s'était effectivement noyé dans la rivière il y a plus de cent ans. Depuis, cette demeure était hantée, disait-on et les villageois laissaient courir leurs risques à ceux qui choisissaient d'y passer la nuit. Mon ami pensa qu'une partie de la personnalité du vieux savant restait attachée à ce sol parce que sa mort tragique (on n'avait pas retrouvé son corps) l'avait privé des funérailles brahmanes avec les rites védiques et il accomplit les cérémonies nécessaires dans la maison avant de la quitter. » (88).

Le deuxième récit d'une âpre intensité émotionnelle est plus saisissant encore.

Après avoir dansé dans un cabaret de Ahmedabad, une nuit de janvier 1935, une jeune artiste, amie de l'auteur, « voulut prendre l'air, et elle partit en conduisant seule sa voiture. Elle prit la route entre le lac de Chindola et celui de Kankaria. Quand elle atteignit l'endroit où le chemin est bordé d'un côté par des tombes musulmanes anciennes et de l'autre par le mur en ruine et l'*awian* (la grille) de l'ancienne mosquée, elle fut surprise de voir une figure en blanc dressée devant la voiture. La corne ne la faisait pas bouger, mon amie s'arrêta et s'aperçut alors que ce n'était pas un paysan dans son dhoti blanc, mais une figure transparente deux fois plus grande que nature.

Cette apparition s'évanouit subitement, la danseuse vit alors la lueur d'un feu sur sa droite; en regardant de plus près elle distingua près du mur de la mosquée un duel acharné autour d'un grand foyer, les combattants portaient des costumes qui lui étaient inconnus, bien qu'elle ait passé toute sa vie aux Indes. Plus tard, quand elle parla de son aventure à un savant hindou, elle apprit que c'était le costume du temps des Mogols (fin du XVII^e siècle). L'un des duellistes décapita son adversaire d'un grand coup de cimeterre, la jeune femme vit avec horreur le corps sans tête dont le sang gicla par le cou se précipiter vers sa voiture. Bien qu'elle possède habituellement, je le sais, des nerfs d'acier, elle poussa un cri et s'évanouit. Reprenant ses sens, elle se retrouva toujours assise dans l'auto,

(88) Paul DARE : *Magie blanche et Magie noire aux Indes*, Payot, Paris, 1947, pp. 179-180.

tenant dans la main la clé du contact. Mais la voiture était dans un champ à quelque six mètres de la route et il lui fut impossible de se souvenir de l'avoir conduite là, de plus elle avait traversé un *nullah* profond (fossé au bord du chemin).

Mon amie parvint difficilement à regagner la route, pendant ce temps : foyer, personnages, tout avait disparu. Déterminée à approfondir ce mystère elle retourna le lendemain au même endroit, mais elle ne trouva pas trace de feu, ni de cendres, ni de sang près des ruines de la mosquée. Les récits historiques n'apportent aucune lumière sur ces faits, mais une tradition locale veut que dans un temps ancien pendant l'occupation mongole il y ait eu près de la mosquée un combat dans lequel un homme fut décapité et cette partie de la route a la réputation d'être hantée.

La suite montre que la danseuse avait échappé de peu à ces forces élémentaires. Elle parla de sa soirée à un Allemand de ses amis qui séjournait à Ahmedabad et qui avait étudié les phénomènes occultes très à fond. Il accepta de l'accompagner la nuit suivante au même endroit. Quand ils approchèrent de la mosquée elle fut prise de peur et voulut renoncer à son projet, sentant qu'un élément mauvais et terrible était aux aguets dans ce lieu. Il parvint à la rassurer et ils continuèrent.

En arrivant en face du vieux mur ils entendirent tous deux un rire horrible, celui d'un dément, et la jeune fille perdit conscience. Son compagnon allemand lui raconta, quand ils furent de nouveau en sûreté à Ahmedabad et qu'elle fut remise de son émotion qu'au moment où le rire s'était fait entendre il avait vu deux mains noires descendre derrière eux dans la voiture ouverte pour serrer son cou.

Grâce à son expérience il la sauva. Il avait emporté un poignard, sachant comme occultiste que l'acier dissipe les émanations élémentaires. Il en frappa les mains du fantôme tandis qu'elles agrippaient le cou de la jeune femme et elles disparurent à l'instant; mais la marque d'empreintes profondes qui semblaient faites par des griffes et de grandes taches bleues furent visibles sur le cou de la jeune danseuse pendant plusieurs jours. » (89).

(89) Paul DARE : *op. cit.*, pp. 177 à 179.

Un très bel exemple similaire nous est fourni par Pierre FROMENTIN dans son livre : *Mangeurs d'Ames*, paru chez André Bonne, à Paris, en 1958; il est intitulé « Le fantôme était là » et figure aux pages 196 à 201.

Les littérateurs de tous les temps et de tous les pays ont exploité ce thème des doubles, des fantômes ou des ombres et en ont parsemé leurs œuvres pour leur donner plus de relief. Si Homère est le premier en date pour l'Occident (*cf.* la Nekhya de l'Odyssée), il sera bientôt suivi par Virgile (Ch. VI de l'Enéide) puis par Ovide et Lucien. Dans sa tragédie « Les Perses » Eschyle sera le premier dramaturge qui évoquera sur scène un fantôme. L'ombre du grand roi Darius donne conseils et directives aux Perses pour éviter le renouvellement d'un désastre pareil à celui de Salamine. Aristophane emploiera également ce moyen dans sa comédie « Les Grenouilles » (voir aussi l'Apokolypse de Sénèque). Plus tard, au XIV^e siècle, Dante y recourra dans la Divine Comédie et au XVI^e siècle, Shakespeare émaillera ses tragédies de fantômes (Hamlet : spectre du père d'Hamlet, Macbeth : spectre de Banco). Les grands romantiques y ont eu largement recours pour faire vibrer la corde émotionnelle du cœur humain. En Allemagne, ils ont hanté le songe d'Hoffmann tout comme ils ont hanté le rêve de Heine. L'Angleterre nous a doté de quelques-unes des plus belles histoires de fantômes qui aient jamais été écrites et qui sont le fruit de l'imagination des Collins, des Sheridan le Fanu, des Walter Scott et des Bulwer Lytton. Il n'est pas jusqu'à Rudyard Kipling dont l'esprit clair et dont le style précis et net semble peu convenir au fantastique qui nous ait donné dans ses Contes de l'Inde, cette saisissante œuvrette qu'est « Le Rickshaw fantôme ».

*
* *

Jaillie des sources profondes de l'instinct, cette croyance au double permit à l'élan vital de s'épanouir dans une souveraine négation de la mort. Cette survie même lorsqu'elle était diminuée par rapport à l'existence quotidienne a été pour l'homme le plus puissant réconfort qu'il put trouver contre le désespoir et l'horreur de la nuit éternelle. Ce fut elle qui par la Grèce éleusienne et les philosophes platoniciens féconda la pensée chrétienne et permit l'avènement de notre civilisation contemporaine. Hélas! celle-ci renonce peu à peu à croire à toute survie et malgré ses prodigieuses découvertes dans le domaine de la physico-chimie, ne sent que trop l'absurdité d'un univers sans cause et sans but où la pensée n'est qu'un éclair dans une éternité noire.

Dès lors, il ne reste plus à l'hypercivilisé de notre époque que deux expectatives possibles, celle donnée par l'art et celle engendrée par la charité et le dévouement. La fonction sociale de l'art est de construire un monde nouveau hors du temps qui plonge momentanément l'homme dans une extase magique où s'évanouit et se transfigure la mort. D'autre part, par l'universel amour des êtres et des choses, par une solidarité sans limite, par l'oubli de soi-même au bénéfice de la communauté, par cette immense et totale charité qu'enseigna Jésus de Nazareth, il y a deux millénaires dans la Judée lointaine, l'homme peut espérer vaincre la mort et s'arracher ainsi du cœur l'aiguillon qui empoisonne sa vie.

VARIA

LU ET ENTENDU ...

NOTES ET TROUVAILLES...

SOUVENIRS FLAMANDS ET ESPAGNOLS A TUBIZE

Tubize, qui se prononce « Tubisse » en wallon, ne rejette pas ses origines flamandes. C'est de l'embranchement dans la localité des deux rivières, la Senne et la Sennette, qu'est né le nom même de celle-ci : « Twee Beken » (Deux Rivières), devenu par la suite Tubize, non sans être passé par une dénomination à résonnance espagnole qui avait encore cours en 1877 : « Tobacco ».

En fait, il subsiste à Tubize un très beau vestige de l'occupation espagnole, classé par la Commission Royale des Monuments et des Sites : c'est la ferme dite « De Scayet », située à l'angle de la chaussée de Bruxelles à Mons et de la chaussée de Hondzocht. Cette ferme qui vient d'être restaurée, abritera un musée d'histoire locale. On y trouvera de tout : des vestiges de l'activité locale au cours des siècles, des plans de locomotives construites vers les années 1850-1870 dans les anciens ateliers métallurgiques et

exportées ensuite aux Indes et au Siam, des souvenirs relatifs aux industries locales disparues, comme la tannerie, ou toujours bien vivantes, comme la soierie, etc.

Ce projet de musée a déjà obtenu l'approbation de principe de l'administration communale.

UNE CLOCHE QUI FERA DATE DANS L'HISTOIRE

Il ne subsiste plus de fonderie importante en Belgique à même de couler une cloche d'un certain tonnage. C'est ainsi que le gros « Bourdon de la Paix », cloche de 9 tonnes de la Basilique de Koekelberg, a été entièrement moulé et coulé à Aarle-Rixtel, en Hollande, dans une usine héritière de trois cents ans de traditions et de procédés d'un ancien fondeur de cloches tournaisien.

Le « Bourdon de la Paix » est le plus gros spécimen de nos grosses cloches. Il n'a que deux concurrents vraiment importants : les bourdons

de St-Rombaut à Malines et de Notre-Dame à Tournai, qui pèsent tous deux huit tonnes et demie. La quatrième cloche de Belgique est le hourdon de Notre-Dame à Anvers pesant six tonnes et demie.

Quant à la plus grosse cloche du monde, elle se trouve à Moscou. Elle pèse cent tonnes et n'a jamais servi. La plus ancienne se trouve à Reims. Elle est fixée au dôme de la cathédrale et résonne depuis 1570.

Autres éléments constituant la petite histoire du « Bourdon de la Paix » : la fonte n'a duré que six minutes, mais le four a dû chauffer pendant douze heures et le moulage en a pris plus de cinq. Ce four, alimenté exclusivement au bois, est monté à une température de 1.400 degrés. Une semaine après le coulage, on a retiré un à un les sept cercles d'acier qui emprisonnent le bronze moulé en forme de cloche. Le battant-frappeur pèse à lui seul 500 kilos. La cloche et sa superstructure mécanique pèseront au total quelque 15 tonnes, soit plus que l'ensemble des quatre autres hourdons et des trente cloches formant le carillon de la Basilique de Koekelberg.

ON CONTINUE A RESTAURER A BRUXELLES

Le prochain programme de restauration qui sera entrepris par les soins de la Ville de Bruxelles est celui relatif à l'église St-Jacques-sur-Coudenberg, l'église de la place Royale. Les enquêtes préalables et les plans sont l'œuvre de M. Jean Rombaux, architecte principal de la Ville et grand spécialiste en la matière. Ce travail sera une fois de plus une opération scientifique. On enlèvera de l'édifice tous les éléments

étrangers qui y ont été ajoutés au cours des restaurations précédentes. De plus, le clocheton retrouvera sa forme originale.

LE « CLAIRON DE L'ARMISTICE » EST MORT

M. Fernand Schoeters, surnommé « Le Clairon de l'Armistice », invalide de guerre, est décédé il y a quelques semaines. M. Schoeters était né à Bruxelles en 1892. Il fut volontaire de carrière avant 1914.

Pendant la première guerre mondiale, il fut blessé à plusieurs reprises, ce qui lui valut de nombreux brevets et décorations. Au cours des cérémonies patriotiques auxquelles il ne manquait jamais d'assister, il défilait toujours en tête, vêtu de son uniforme de clairon de 1914 avec, épinglées sur la poitrine, une quinzaine de décorations dont il était titulaire.

M. Schoeters était devenu ainsi une sorte de personnage historique. Il fut longtemps employé au Palais de Justice de Bruxelles, fonction qu'il quitta en 1957, après avoir atteint l'âge de la retraite.

LES ANGLAIS N'OUBLIENT PAS LA « BATAILLE »

Le monument qui a été élevé en 1890 au cimetière d'Evere, à l'endroit où reposent plusieurs officiers britanniques, dont l'aide de camp de Wellington, tombés au cours de la bataille de Waterloo, va être restauré. Une enquête a démontré que l'entretien de ce monument n'incombe à personne. Resté sans entretien pendant de nombreuses

années, le monument — un vaste ensemble sculptural — se trouve en assez mauvais état. C'est le ministère britannique de la Défense qui paiera les frais.

UN SOUVENIR IMPÉRIAL DE PLUS

Le moulage original du masque mortuaire de l'empereur Napoléon I^{er} a été découvert au cours d'une vente aux enchères publiques de meubles ayant appartenu aux héritiers d'une vieille famille du cap Corse, la famille Stella de Marsiglia, apparentée à celle du D^r Antomarchi, médecin personnel de Napoléon, qui l'assista dans ses derniers moments à Sainte-Hélène.

Sur ce masque, on peut lire une inscription gravée en creux sur le côté droit : « Napoléon, Empereur et Roi. Dr. Antomarchi ». Ce masque original avait été obtenu par le médecin qui avait procédé au premier moulage du masque mortuaire de Napoléon.

L'AVENIR DE VAL-DUCHESSE ET DE ROUGE-CLOITRE

Au cours de sa dernière réunion, le Conseil de défense des sites historiques des prieurés de Val-Duchesse et de Rouge-Cloître a fait du bon travail. Il a pris les mesures nécessaires en vue de défendre, dans toute la mesure de ses moyens, les sites de Val-Duchesse, menacés par des constructions dans son voisinage immédiat, et de Rouge-Cloître, qui risque de souffrir de la construction de l'autoroute Bruxelles-Namur.

Son action s'est étendue à la mise en valeur des vestiges de Rouge-Cloître notamment, grâce au concours de l'Administration des Eaux

et Forêts, par le dégagement du côté intérieur du mur d'enceinte. Grâce aux démarches du Conseil, l'autorité compétente observera certaines dispositions relatives aux plantations, au placement de clôtures aux endroits désirables, à la propreté des abords de l'étang de pêche, etc. Le Conseil a également décidé d'exécuter certains travaux de restauration au Rouge-Cloître, notamment à l'immeuble et au donjon des « Trois Fontaines ». Enfin, des solutions ont été examinées qui ne compromettent pas la sérénité et l'isolement dans lequel doit rester le site historique du vieux Prieuré d'Auderghem.

UNE ANCIENNE ABBAYE DEVIENT CENTRE CULTUREL

Douze millions seront consacrés par l'administration communale de Jette à la restauration de l'ancienne abbaye de Dieleghem en vue d'y installer un centre culturel. La chose est maintenant décidée.

Ce bâtiment, qui se trouve en bordure de l'actuelle rue Jean Tiebackx, est le dernier vestige de l'ancienne abbaye dont les origines remontent à 1095. C'est un monument classé par la Commission Royale des Monuments et des Sites.

Ce document architectural et archéologique se trouve au centre d'une vaste zone verte entourant un nouveau quartier résidentiel en pleine expansion. Grâce à son aménagement en centre culturel, comportant bibliothèque, salles de lecture, salle de concert et galerie d'exposition, l'ancienne prélatrice retrouvera peut-être un peu du faste qu'elle connut lorsque l'abbaye de Dieleghem était membre des Etats

Généraux du Brabant et que les visites de hautes personnalités y étaient courantes.

LA PETITE HISTOIRE DE LA CAPITALE

Cette fois-ci c'est une enquête effectuée par une industrie qui apporte un élément nouveau dans la petite histoire d'une grande ville. Le panorama de Bruxelles, c'est-à-dire celui de l'agglomération bruxelloise, compte actuellement 500 000 cheminées.

ADRESSES BRUXELLOISES

Tel était le thème d'une très originale exposition historique et folklorique organisée par M. Jean Copin, à l'occasion de la kermesse annuelle du quartier de Notre-Dame-au-Rouge, le dernier îlot populaire du centre de Bruxelles. Des affiches anciennes, des prospectus publicitaires, des cartes et menus de restaurants, des photos jaunies, des enseignes de façade, des cartes de visite, des chromos publicitaires, des vieilles factures de maisons de la place, des billets de tram de l'époque du tramway à cheval, des gravures de toutes sortes, etc., évoquaient quelques aspects peu connus du Bruxelles de la fin du XVIII^e siècle à la belle époque. Cette exposition formulait aussi deux revendications des amateurs d'histoire locale et de folklore : la protection des pierres de façade et des vieilles anciennes à Bruxelles à l'instar de ce qui a été fait en vue de sauvegarder l'« îlot sacré n° 1 », la Grand'Place et ses abords immédiats; l'appui officiel en vue de doter le Théâtre de Toone d'un local adéquat.

VIEUX ET NOUVEAU REMPART DES MOINES

Le nouveau Rempart des Moines va renaître sur l'emplacement de l'ancien « Duivelshoek » (coin du diable). La construction d'un centre résidentiel social — cinq buildings entourés d'espaces verts — y vient d'être entamée et demandera deux années de travail. A l'initiative du bourgmestre, M. Lucien Cooremans, le Foyer-Bruxellois, maître de l'ouvrage, décorera certaines parties des façades ainsi que les entrées des immeubles de motifs en céramique et fer forgé rappelant le passé de ce quartier. De plus, les immeubles porteront le nom des pittoresques impasses démolies telles que le Pupitre, la Blanchisserie de la Cire, etc.

INITIATIVE ANDERLECHTOISE FORT MÉRITANTE

Tandis qu'elle poursuit activement dans la partie la plus habitée de son territoire un urbanisme de qualité, l'administration communale d'Anderlecht a pris également des mesures sévères en vue de la protection de la vaste zone rurale dont elle dispose encore en dehors de l'agglomération construite. Cette zone englobe la plus grande partie du territoire communal situé au-delà du boulevard de grande ceinture. La politique de blocage des terrains à bâtir a notamment pour but la protection de la jolie vallée de la Pede où l'on envisage de créer plus tard un musée en plein air consacré au Payottenland.

UN VILLAGE TOURISTIQUE A L'OMBRE DE ST-GUIDON

Autre projet de l'administration anderlechtoise : la création d'un

village touristique en face de l'église St-Guidon, sur l'emplacement d'une grande entreprise industrielle qui va s'installer en dehors de la ville. On y reconstruira le vieux Anderlecht. Dans les maisons à pignon, on trouvera des salles d'exposition, des boutiques d'art populaire et d'artisanat d'art. La plupart de ces maisonnettes seront occupées par des artistes et des artisans.

NOUVEAU MUSÉE A BRUXELLES : CELUI DE LA POLICE

Les collections réunies jusqu'à présent à la division centrale par M. De Gryse, commissaire en chef de la police, ne constituent encore qu'un embryon de musée. Toutefois, les documents se rapportant à la police communale à travers les âges que l'on y conserve soigneusement démontrent déjà l'attrait exceptionnel que présentera le futur musée : des uniformes d'époques diverses, des armes, des médailles et insignes diverses, gravures, vieux rapports manuscrits, casques, des boutons et ceintures, etc.

Lorsque les collections seront plus complètes, elles seront accessibles au public soit dans un local de la division centrale soit dans une annexe du musée communal.

VAN DER WEYDEN OU DE LA PASTURE ?

C'est en 1435 que l'artiste peintre Roger Van der Weyden fut nommé peintre de la Ville de Bruxelles, ville où il peignit dès sa nomination deux œuvres évoquant la Justice qui décorèrent l'Hôtel de Ville mais qui furent détruites dans un incendie.

Le tombeau de l'artiste se trouve en la cathédrale St-Michel. C'est le nom « de la Pasture » qui figure sur la plaque marquant l'emplacement du tombeau et c'est donc assurément cette orthographe qui est l'authentique, estiment les milieux compétents, puisqu'elle rappelle l'origine tournaisienne du peintre. Dans cette région, on trouve, selon le vicomte Terlinden, président de la Commission Royale d'Histoire, de nombreux noms de cette espèce tels que « de le Court », « de le Clos », etc.

LE NOUVEAU PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE D'ETHNOLOGIE ET DE FOLKLORE

La « Société internationale d'Ethnologie et de Folklore », qui succède à la Commission internationale des Arts et Traditions populaires, a tenu son congrès à Athènes.

Après l'adoption des nouveaux statuts, l'assemblée générale a élu président Dr K. C. Pecters, secrétaire communal de la Ville d'Anvers et professeur à l'Université de Louvain, comme successeur du professeur Christiansen (Oslo), qui a pris sa retraite et qui a été nommé président d'honneur.

PRIX EDGARD SPAELANT

Le service de recherches historiques et folkloriques de la province a institué en hommage à la mémoire d'Edgard Spaelant, député permanent et ancien président de la Commission du Folklore Brabançon, un « Prix Edgard Spaelant ». Ce prix couronnera un ouvrage inédit et original, concernant l'histoire d'une commune brabançonne.

Les auteurs, qui veulent participer au prix, doivent envoyer trois exemplaires dactylographiés de leur manuscrit au service précité, 4, rue St.-Jean, Bruxelles 1, avant le 1^{er} décembre 1964. Les exemplaires ne porteront pas de nom d'auteur,

mais bien un signe distinctif et « Prix Edgard Spaelant ».

Dans une enveloppe fermée on reproduira le signe distinctif et les nom et adresse de l'auteur.

BIBLIOGRAPHIE

REVUES BELGES

LE THYRSE.

Revue mensuelle de littérature et d'Art

1964, n° 5.

Hubert Dubois, poète écartelé par André Romus.

SOCIÉTÉ BELGE D'ÉTUDES NAPOLÉONIENNES.

Bulletin n° 47, juin 1964.

Le lit de camp de Napoléon au Musée du Caillou; Ecoles militaires de l'Empire par Théo Fleischman; *L'observatoire de Napoléon à Waterloo* par François T' Sas; *Mission-Promenade aux « Pais Bas »* par Jean Liétard; *Souvenirs sur la Malibran par un ancien officier de l'Empire; L'épopée impériale racontée par la Grande Armée.*

En ce qui concerne le lit de camp de Napoléon qui est la propriété de l'Etat français et qui est confié en dépôt à la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes par le Musée de l'Armée de l'Hôtel des Invalides, un des descendants de J.M. Desouches « serrurier du garde-meuble », inventeur de cette ingénieuse mécanique, donne quelques précisions particulières. Il cite notamment quelques extraits du *Livre de Raison* de son grand-père, fils du « serrurier ».

L'observatoire portatif de Napoléon à Waterloo, une haute tour en bois, figure sur un grand nombre de gravures anglaises représentant Rossomme et environs, c'est-à-dire l'emplacement des lignes françaises. Cette tour, qui devait avoir une hauteur de 15 m, était relativement éloignée du champ de bataille : environ 2.500 m d'Hougoumont et de la Belle-Alliance et 3.000 m de la Butte. Cet éloignement a déterminé l'Etat-Major français à ne pas en faire usage. Il est cependant incontestable, que du haut de cette plate-forme, un observateur muni d'une longue vue de qualité, aurait été sérieusement informé sur les dispositions des troupes alliées derrière le chemin d'Ohain, information qui a fait défaut à l'Empereur.

AILE ET ROUE.

Revue trimestrielle.

15^e année, juin 1964, n° 62.

Paris et ses environs par Marie Maurel; *La Flandre aux mille joyaux* par Clara Vanderbeke.

LA VIE LIÉGEOISE.

Périodique mensuel, n° 7.

La citadelle et son site; La fête nationale à Liège.

LA REVUE NATIONALE.

Mensuel indépendant de littérature et d'histoire.

Mai 1964, 36^e année, n° 364.

Réflexions sur l'Art par André Steppe; *Ecrivains à l'orée de la forêt* par Emile Poumon.

Juin 1964, 36^e année, n° 365.

Raymond Limbasch par Armand Lejeune.

AUTO-TOURING.

Revue mensuelle.

70^e année, 15 mai 1964.

Le Chanoine Puissant par Hubert Fournier.

PRÉSENCE DE BRUXELLES.

Périodique.

N° 65, juin 1964.

Le 500^e anniversaire de la mort de Roger de la Pasture; Le public à la découverte de Brueghel.

Le 500^e anniversaire de la mort de Roger de la Pasture n'a pas été commémoré comme il se devait à Bruxelles. C'était un problème de subsides, dit-on dans les milieux intéressés.

Cet illustre tournaisien, formé à l'école de sa ville natale, s'en vint à Bruxelles, une première fois, semble-t-il, pour y chercher femme légitime; une seconde fois, qui se prolongea jusqu'à sa mort, pour y conquérir la gloire. En 1426, Roger de la Pasture, qui avait alors 26 ou

27 ans, épouse une Bruxelloise, Elisabeth Goffart. Le 1^{er} août 1432, il est inscrit comme franc-maître à la gilde des peintres de Tournai. Un document d'archives atteste que le 21 octobre 1435 il habitait Bruxelles. En 1436, un autre témoignage ne laisse aucun doute sur sa qualité de peintre officiel de la Ville. Et l'on sait, par ailleurs, que le 18 juin 1464, Roger van der Weyden fut inhumé en la collegiale, dans la chapelle Ste-Catherine, réservée aux peintres.

Il n'a signé aucune de ses œuvres.

DE LEIEGOUW.

6^e année, 1964.

Etude de l'histoire et folklore de Courtrai.

NATUUR- EN STEDENSCHOON.

37^e année, n° 5-6, mai-juin 1964.

Kalmthoutseheide devient une réserve naturelle de l'Etat.

LEUVENSE BIJDRAGEN.

Revue de philologie moderne.

53^e année, 1964, 2^e édit.

I.ANDEIGENDOM.

Revue mensuelle.

Juin 1964.

Europe et ordination spaciata.

TOERISME PROVINCIE ANTWERPEN.

Revue mensuelle.

1964, n° 3, 15 juni.

Schandpalen in de provincie Antwerpen par J. Somers et R. Buckinx; *L'abbaye St-Bernard à Hemiksem*; *L'église St-Servais à Herselt.*

TOERISME IN LIMBURG.

Revue mensuelle.

Juillet 1964, XVI^e année, n° 4.

Maaseik et son musée par P. Henkens.

DE TREKKER.

Revue mensuelle.

20^e année, n° 4, juin-juillet 1964.

Sentier de grande randonnée n° 5; Delphi.

PARCS NATIONAUX.

Bulletin trimestriel de l'Association « Ardenne et Gaume ».

Volume XIX, 1964, fascicule I.

A la mémoire de Victor Van Straelen par R. Mayné; *La flore et la végétation du Parc National de Lesse et Lomme* par A. Thill.

BRABANT AGRICOLE ET HORTICOLE

Revue trimestrielle.

2^e année, n° 6, 1964.

L'enseignement agricole et horticole par L. Veulemans.

NOS VICINAUX.

Bulletin bimestriel.

19^e année, n° 110, mai-juin 1964.

La Basilique d'Avioth; L'attrait du tram panoramique des grottes de Han.

TOURING-CAMPING-CARAVANNING.

Paraît 8 fois par an.

9^e année, n° 5, juin 1964.

Camping en Algérie et en Tunisie par J. H. Birchen.

DE TOERIST.

Juillet 1964, 1^{er} numéro, 44^e année, n° 13.

« *Kerylos, la maison grecque* » à Beaulieu-sur-mer; *Hippolyte Daeye.*

DE MAASGOUW.

Revue d'histoire et d'archéologie du Limbourg.

83^e année, n° 3, 1964.

Het graf van Bisschop Damianus van Hoensbroeck in de St-Martinuskerk te Venlo.

REVUES ETRANGERES

OESTERREICHISCHE ZEITSCHRIFT FUER VOLKSKUNDE.

Band XVIII, Gesamtserie Band 67, Heft 2, Wien, 1964.

Die Settimana Santa in Sizilien von Ina-Maria Greverus.

DANISH FOREIGN OFFICE JOURNAL.

May 1964, number 48.

Shakespeare and the Danish Hamlet; 1864, year of Destiny.

BULLETIN FOLKLORIQUE D'ILE-DE-FRANCE.

Revue trimestrielle.

XXVII^e année, troisième série, n° 25, printemps 1964.

ENGLISH DANCE AND SONG.

April 1964.